OPVSCVLE TRES-EXCELLENT,

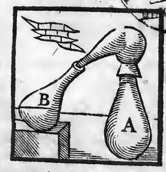
DE LA VRAYE PHILOSOPHIE naturelle des Metaux.

Traictant de l'augmentation & perfection d'iceux.
Auec vn aduertissement d'euiter les folles despenses qui se font par faute de vraye science.

Par Maistre D. Zacaire Gentilhomme Guiennois.

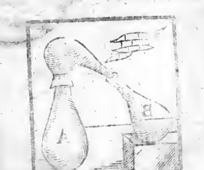
Plus le traitté de M. Bernard Allemand Compte de la Marche Treuisane.

Derniere edition reueu & corrigé de nouueau.



A LYON,
Chez Pierre Rigaud, en ruë Merciere au coing de ruë Ferrandiere à l'enseigne de la Fortune.

M. DCXII.



Huictain declarant le vray nom de la science.

Ceux q̃ en Chaldée ont esté bië apris
M'ont appellé (ô lecteur) la lumiere
D'augmentatiõ, & entre les diuins
Ouurages m'õt tousiours renõmée,
Faussemẽt dõc le cõmun populaire
M'a d'Alchimie cy deuãt dõné nõ,
Veu q̃ ie faiz des metaux la lumiere
Par tout reluire & augmẽter leur nõ.

Enigme enuoyé par l'Autheur à ses amys.

TROIS demy tours ont porté ma grandeur,
Trois demy tours ont sẽty ma faueur
Trois demy tours ma grandeur font renaistre
Trois demy tours ma faueur font cognoistre. Vous souuiendra.
Ceux qui ceste deuise cognoistront
Pour asseuré mon vray nom cognoistront.
Patient va à biens.

AV LECTEVR DEBONNAIRE.



Ombien que tous ceux qui ont escrit en ceste diuine science, Iustement & à bon droict appellée Philosophie naturelle, ayent expressement defendu la profanation & auulguement d'icelle, si est ce (amy Lecteur) que ayant leu & releu par diuerses & continuelles fois les liures des Philosophes naturels, & pensé ordinairement à l'interpretation des contradictions, figures, comparaison, equiuoques, & diuers enygmes, qui apparoissent en nombre infiny en leurs liures, ie n'ay voulu celer & cacher la resolution qu'en ay peu faire, apres auoir longuement trauaillé aux sophistications, & maudictes receptes, ou (pour parler plus proprement) deceptes lesquelles i'ay esté par vng temps plus enueloppé & confermé que onques. Dedalus ne fust en son Laberynthe,

rynthe, mais en fin par continuelle lecture des bons aucteurs, & approuuez en la science, i'ay dict auec Geber en sa Summe. Retournant en nous mesmes, & considerāt la vraye voye, & façon dont nature vse soubs terre a la procreation des metaux, auons cogneu la vraye & parfaitte matiere, laquelle nature nous a preparé pour les parfaire sur terre, ainsi que l'experience (graces au Seigneur Dieu, qui m'a faict tant de faueur & grace par son cher fils & nostre Redēpteur Iesus Christ) ma puis apres certifié, cōme le diray plus amplemēt en la premiere partie de mō present opuscule, ou ie declareray la façon par laquelle ie suis paruenu à la vraye cognoissance de ceste diuine œuure. Car en la seconde ie mōstreray de quels autheurs i'ay vsé en mon estude redigeant leurs authoritez en bō ordre, & vraye methode, à fin de mieux cognoistre la proprieté & explicatiō des termes de la sciēce. Et en la tierce & derniere

partie ie declaireray la practique, de telle sorte, qu'elle sera cachée aux ignorans, & mõstrée comme au doigt aux vrays enfans de la science, pour lesquels ie me suis grandemẽt peiné à mettre & rediger le tout au meilleur ordre qui m'a esté possible, ne voulant point imiter en cela plusieurs qui nous ont procedez, lesquels ont esté tãt enuieux du bien public, & amateurs de la particularité, qu'ils n'ont voulu declairer leur matrice, que soubs diuerses & variables allegories, non pas seulement monstrer leurs liures, comme i'en ay cogneu vn de mon temps qui tenoit tant chiers & cachez des papiers qu'il auoit recouuerts d'vn gentilhomme Venitien, que luy mesme ne les osoit regarder à demy, se faisant à croire que nostre grand' œuure debuoit vn iour sortir de la, sans se tourmenter d'aduãtage que la garder bien dedans vng coffre biẽ fermé. Mais telle maniere de gens doiuẽt sçauoir que ceste œuure tãt diuine ne nous est point

point dõnee par cas fortuit, ainsi que disent les Philosophes, quand ils reprennent ceux qui trauaillent à credit, comme sont presque tous les operateurs du iourd'huy. Desquels ie ne doute point que ne soye aigrement reprins & taxé, pour auoir publié mon present opuscule, disans, que ie fais vne grãde folie, de publier ainsi mõ œuure mesmes en langage vulgaire, attẽdu qu'il ny a sciẽce qui soit au iourd'huy tant haye, du commun populaire, que cette cy. Mais pour leur respondre, Ie veux premieremẽt qu'ils sçachent, s'ils ne l'ont encores cogneu, que ceste diuine Philosophie n'est point en la puissance des hommes, moins peut estre cogneuë par leurs liures, si nostre bõ Dieu ne l'inspire en nos cœurs par son S. Esprit, ou par l'organe de quelque hõme viuant comme ie prouueray bien amplement en la seconde partie de cestuy mien opuscule. Tant s'en fault donc que ie la publie par ce petit traicté. Et quant à ce que ie l'ay mise en

lãgage, vulgaire, qu'ils ſçachẽt, que ie n'ay rien faict en cecy de nouueau, mais pluſtoſt imité nos aucteurs anciẽs, leſquels ont tous eſcrit en leurs lãgues, cõme Hamech philoſophe Hebrieu en langage Hebraique, Thebit, Haly, Philoſophes Chaldées en leurs langue Chaldée, Homerus, Democritus, Theophraſtus & tant d'autres Philoſophes Grecs en leur langue Grecque. Abobaly, Geber Auicenne, Philoſophes Arabes, en leur langage Arabique, Morienus. Raymondus Lullius, & pluſieurs autres Philoſophes Latins en langue Latine, à fin que leurs ſucceſſeurs cogneuſſent ceſte diuine ſcience auoir eſté baillée aux gens de leurs natiõs. Si donc i'ay imité tous ces autheurs & pluſieurs autres en leur eſcrits. Il n'eſt pas de merueilles ſi ie les enſuis en leur façon d'eſcripture, afin meſmement que ceux qui ſont auiourd'huy viuãs & qui nous ſuyuront apres, cognoiſſent; que noſtre benoiſt Dieu à voulu par ſa ſaincte & diuine

uine miſericorde gratifier en cela noſtre bõ pays de Guienne comme il a faict d'autrefois es autres nations, du temps meſmemẽt que le tout eſtoit troublé en icelle par la mutinerie & reuoltement des bourdelois, qui auoyent tué leur lieutenãt de Roy, enſemble pour la grande peſte qui ſuyuoit biẽ toſt apres cela. Et quand à ce qu'ils diſent que noſtre ſcience eſt haye du cõmun populaire ce n'eſt pas elle : car la verité, eſtant premierement cogneuë, a eſté touſiours, aymée, ains ce ſont les trõperies & fauſſes ſophiſticatiõs, comme ie declareray plus amplement en la premiere partie. Mais diront ils, puis que ie ne exprime bien clairement toutes les choſes requiſes à la compoſition de noſtre diuine œuure, à fin que tous ceux qui verront mon preſent opuſcule puiſſent trauailler aſſeurement, quel profit en rapporteront les liſans, ie dis grãd & double profit. Premierement qui eſt auiourd'huy l'homme, qui ſçauroit exprimer ny declarer le grand bien qu'on deſpẽd or-

dinairemẽt en la France à la pourſuite de ces maudictes ſophiſtications, deſquelles ſi c'eſt le bon plaiſir de Dieu qu'ils en ſoyent retirés, mettant fin à tant de folles deſpẽces par la lecture de mon opuſcule, ne ſeroit ce pas en rapporter vn grand prouſit? ſans cõpter le ſecõd, que les bons & fideles lecteurs en rapporterõt, en rengeãt leur eſtude ſelõ la vraye methode que i'en ay baillé en la secõde partie, & ſi Dieu leur faict tãt de grace qu'ils en puiſſent faire telle reſolutiõ, que ie diray cy apres la tierce ne leur ſera pas inutile, pour auoir entrée & grand acces à ceſte diuine practique, Je dis diuine pource qu'elle eſt telle que l'entẽdement des hõmes ne la peut comprendre de ſoy, & fuſſent-ils les plus grãds Philoſophes que furent oncques, comme dõne aſſez à entendre Geber, quant il taxe ceux qui veullent trauailler en conſiderãt ſeulemẽt les cauſes naturelles, & la ſeule operation de nature. En cela (dit il) faillent les operateurs du iourd'huy pour

ce

ce qu'ils pensent ensuiure nature, laquelle nostre art ne peut imiter du tout. Cessent donc desormais tels & semblables calumniateurs lesquels ie veux aduertir, qu'il ne se peinent point à la lecture de mon present opuscule, car ce n'est point pour eux que ie l'ay composé, mais pour les enfans beniuoles, dociles, & amateurs de nostre science, lesquels ie supplie treshumblemẽt, que auãt se prendre a trauailler, Ils ayent resolu en leurs entendemens toutes & chascune operations necessaires à la composition de nostre diuine œuure, & icelles adaptees tellement aux sentences, contradictiõs, enigmes, equiuocques, que l'on trouue aux liures des Philosophes, qu'ils ny apperçoiuent plus aucunes cõtradictions, ny varieté quelconque, Car c'est le vray moyen pour cognoistre la verité & principallemẽt de ceste diuine Philosophie, comme trop mieux a escript Rasis, disant celuy qui sera paresseux à lire noz liures, ne sera iamais prompt à pre

preparer les matieres, car l'vn des liure declaire l'autre, & ce que defaut en l'vns est adiousté en l'autre, pource qu'il ne faut iamais attendre(& ce par iugemẽt diuin) de trouuer tout l'accomplissement de nostre diuine œuure escrit & declairé par ordre, ainsi qu'a tresbien escrit Aristote au Roy Alexãdre respondãt à sa priere. Il n'est pas licite(dit-il) demãder chose, que ne soit permise l'octroyer, comment dõc penses tu que i'escriue au long en papier ce que les cœurs des hommes ne pourroyent porter, s'il estoit redigé par escrit? Donnant assez à entendre par le refuz qu'il faisoit au Roy son maistre, qu'il est defendu par l'ordonnance diuine de publier nostre science, en termes tels qu'ils soyent entendus du cõmun. Parquoy i'adiure par la presente tous ceux qui par le moyen de mon present opuscule paruiendront a la vraye cognoissance de ceste diuine œuure, qu'ils la manient tellement, que les pauures en soyẽt nourris, les oppres-

sez

ſez releuez d'affaires,les ennuyez ſolagez, pour l'amour de noſtre bon Dieu, qui leur aura communiqué vn ſi grand bien duquel ie les prie encores vn coup recognoiſtre le tout,& comme venant de luy en vſer ſelon ſes ſaincts commandemens. Ce faiſant il fera qu'ils proſpereront en leurs affaires, comme du contraire il permettra que le tout ſoit à leur confuſion. Ie te ſupplie donc, amy fidele, que en liſant nos liures tu ayes touſiours ce bon Dieu en ton entendement, pource que tout bien deſcend de luy, & ſans l'ayde duquel il ny a rien de parfaict en ce bas monde,tant s'en faut qu'on puiſſe paruenir à la cognoiſſance de ce grand & admirable bien, ſi ſon ſainct Eſprit ne nous eſt baillé pour guide, comme de vray il le fera,ſi l'auarice ne te maine,& que tu ſois vray zelateur de Ieſus Chriſt, auquel ſoit loüange glorieuſe aux ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit-il.

S'ENSVIT LA PREMIERE PARTIE, EN LAQVELLE L'AVCTEVR *declare la façon par où il est paruenu à la vraye cognoissance de ceste diuine œuure.*



ERMES iustement appellé Trismegiste, qui est communement interpreté, trois fois tresgrand, Autheur & premier prophete des philosophes naturels, apres auoir veu par experiẽce la certitude & verité de ceste diuine Philosophie, à tresbien & à bõ droit laissé par escript, que, n'eust esté la crainte qu'il auoit du iugement vniuersel,

ſel, que le ſouuerain Dieu doit faire de toutes creatures raiſonnables és derniers iours de la conſummation du monde, il n'euſt iamais laiſſé rien par eſcript de ceſte diuine ſcience, tant il l'a eſtimee, & à iuſte occaſion,grande & admirable opinion. En ceſte opiniõ ont eſté tous les autheurs principaux qui l'ont enſuiuy, qui eſt la cauſe qu'ils ont tous eſcript leurs liures de telle ſorte,comme dit Geber en ſa ſomme, qu'ils concluent touſiours à deux parties, à fin de faire faillir les ignorans, & declarer deſoubs ceſte varieté d'opinions leur intention principale aux enfans de la ſcience, leſquels il conuient errer du commencement,à fin(diſent ils) que l'ayant acquiſe auec grande peine & trauail de corps & d'entendement, ils la tiennẽt plus chere,& plus ſecrete. Ce que de vray eſt vne grande occaſion

casion pour ne la publier point pour ce qu'il y faut vne peine indicible à l'acquerir, sans conter les frais & despences, qui sont fort grandes, auãt pouuoir paruenir à la parfaitte cognoissance de ceste diuine œuure, ie parle de ceux qui n'ont autre maistre que les liures, attendans l'inspiration de nostre bon Dieu, comme i'ay esté l'espace de dix ans.

CAR premierement pour conter le vray ordre du temps, & la façon comment ie y suis paruenu, estant aagé de vingt ans, ou enuiron, apres auoir esté instruict par la sollicitude & diligence de mes parens, aux principes de Grammaire en nostre maison, ie fus enuoyé par iceux à Bordeaux, pour ouyr les arts au college, pource qu'il y auoit ordinairement des maistres fort sçauans, où ie fus trois ans estudiant presque tousiours

en la

en la Philoſophie,en laquelle ie profitay tellement par la grace de Dieu, & ſollicitude d'vn mie maiſtre particulier que mes parés m'auoyét baillé, qu'il ſembla bien à tous mes amis & parens (pource que pendant ce téps i'auoye perdu pere & mere, qui me delaiſſerent tout ſeul)que ie fuſſe enuoyé à Thoulouſe, ſoubs la charge de mondict maiſtre, pour eſtudier és loix,mais ie ne partis pas de Bourdeaux que ie ne prinſe acointance à d'autres eſcoliers, qui auoyent diuers liures de receptes amaſſees de pluſieurs,leſquels me furét familiers, pource que mon maiſtre s'entremettoit d'y trauailler, ie ne fus pas ſi pareſſeux que ie laiſſaſſe vne ſeule fueille à doubler de tous les liures que ie pouuoye recouurer, de ſorte que auãt aller à Thoulouſe, i'en auois vn liure bien grand, & gros de l'eſpeſ-

feur de trois doigts, ou i'auois escrit plus de proiections, vn poix sur dix, vn autre sur vingt, sur trente, auec force tiercelez & mediõs pour le rouge, l'vn à dixhuict carats, l'autre à vingt, l'autre à l'or d'escu, l'autre à l'or de ducat, d'autres pour en faire de plus haute couleur que iamais en fust, les vns deuoyent soustenir les fontes, les autres la touche, les autres tous iugemens, & d'autres infinies sortes, de mesmes pour le blanc, si bien que l'vn deuoit venir à dix deniers, l'autre à onze l'autre à argent de Testõ, l'autre blanc de feu, l'autre à la touche, de sorte qu'il me sembloit que si i'auois vne fois le moyen de practiquer la moindre desdictes receptes, ie serois le plus heureux homme du mõde. Et principalement des tainctures que i'auois recouuertes, les vnes portoyent le tiltre d'estre l'œuure de

la Roy

la Royne de Nauarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine, les autres du Cardinal de Tournon, & d'autres infinis noms, à fin (comme ie cogneus depuis) qu'ō y adioustast plus de foy, comme de vray ie faisois pour lors, car incontinent que ie feuz à Thoulouse ie me prins à dresser des petit fours, estant aduoué du tout de mon maistre, puis des petits ie deuins aux grands, si bien que i'en auoye vne chambre toute entournee, les vns pour distiller, d'autres pour sublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire dissouldre dans le baing Marie, d'autres pour fondre, de sorte que pour mon entrée ie despendis en vn an deux cens escuz, qu'on nous auoit baillez pour nous entretenir deux ans aux estudes, tant à dresser des fours, que à achepter du charbon, diuerses & infi-

nies drogues,diuers vaiſſeaux de verre, deſquels i'en acheptois pour ſix eſcus à la fois ſans compter deux onces d'or qui ſe perdoyẽt à practiquer l'vne des receptes, deux ou trois marcs d'argent à l'autre, ou bien ſi par fois s'en recouuroit, qu'eſtoit bien peu, il eſtoit aigre & noircy tellement de force de meslanges, que leſdictes receptes commandoyent y mettre,qu'il eſtoit preſque du tout inutile, ſi bien que à la fin de l'annee mes deux cens eſcus s'en allerent en fumee, & mon maiſtre mourut d'vne fieure continue, qui luy print l'eſté, de force de ſoufler & de boire chaut, pource qu'il ne partoit gueres de la chambre,pour la grande enuye qu'il auoit de faire quelque choſe de bon, ou il ne faiſoit gueres moins de chaut que dedans l'Arcenal de Veniſe en la fonte des artille-
ries,

ries, la mort duquel me fust grande ennuyeuse, car mes prochains parens refusoyent me bailler argent plus que ne m'en failloit pour m'entretenir aux estudes, & moy ne desirois autre chose que d'auoir le moyen pour cõtinuer, ce que me cõtraignist aller vers ma maison, pour sortir de la charge de mes curateurs, à fin d'auoir le maniement de tous mes biens paternels, lesquels i'arrentis pour trois ans à quatre cens escus, pour auoir le moyen de mettre sus vne recepte entre autres, que vn Italiẽ m'auoit baillé à Tholouse, & asseuré en auoit veu l'experience, lequel ie retins auec moy pour voir la fin de sa recepte, pour laquelle practiquer, il me fallut achepter deux onces d'or, & vn marc d'argent, lesquels estans fondus ensemble nous feismes dissoudre auec eaue forte, puis les cal-

cinaſmes par euaporation, nous eſſayant à les diſſouldre auec d'autres diuerſes eaues par diuerſes diſtillatiõs, par tant de foys que deux mois paſſerent auant que noſtre poudre feuſt preſte,pour en faire reproiection, de laquelle nous vſames cõme mandoit ladicte recepte, mais ce fuſt en vain, car tout l'augmẽt que i'en receuz, ce fuſt à la façon de la liure diminauté, car de tout l'or & l'argent que i'y auois mis,n'en recouuris qu'vn demy marc, ſans compter les autres fraiz qui ne furent petits; ſi bien,que mes quatre cens eſcus reuindrent à deux cens & trente, deſquels i'en baillis à mon Italien vingt pour aller trouuer l'autheur de ladicte recepte, qu'il diſoit eſtre à Milan, à fin de nous r'adreſſer. Par ainſi ie fuz à Thouloufe tout l'hyuer, attendant ſon retour, mais ie y ſerois encores ſi ie l'euſſe

 vou

voulu attẽdre, car ie ne le vis depuis. Cependant l'esté vint accompagné d'vne grande pestilẽce, qui nous feist abandonner Thoulouse. Et pour ne laisser les compaignons que ie cognoissois, m'en allay à Cahors, où ie fus six moys. Durant lesquels ie n'oubliay pas à continuer mõ entreprinse, & m'accompagnis d'vn bon vieil homme, qu'on appelloit communement le Philosophe. Auquel ie monstrois mes brouillats, luy demandant conseil & aduis pour voir qu'elles receptes luy sembleroyẽt estre les plus apparentes, luy mesmemẽt qui auoit manié tant de simples en sa vie, lequel m'en marque dix ou douze qu'estoyent à son aduis des meilleures. Lesquelles ie cõmençay à practiquer incontinent que fuz retourné à Tholouse, par la feste de Toussaincts, apres que le danger de la peste fust

cessé, si bien que tout l'hyuer passa tãdis que ie prattiquois lesdittes receptes, desquelles ie rapportis tel & semblable profit que des premieres, de sorte que apres la feste de la Saint Iehan, ie trouuay mes quatre cens escus augmentez & deuenus à cent soixante & dix, non que pour cela ie cessasse de poursuiure tousiours mon entreprinse. Et pour mieux la pouuoir continuer, ie m'accoustay auec vn Abbé pres de Tholouse, qui disoit auoir le double d'vne recette pour faire nostre grand œuure, que vn sien amy qui suyuoit le Cardinal d'Armignac luy auoit enuoyée de Rome, laquelle il tenoit toute asseuree, desquels i'en fournis les cent, & luy l'autre moytié. Et commençames à dresser des nouueaux fourneaux, tous de diuerse façon, pour y trauailler.

Et pource qu'il falloit auoir d'vne eaue de vie fort souueraine pour dissoudre vn marc d'or, nous achetasmes, pour la bien faire, vne fort bonne piece de vin de Guillac, duquel nous tirasmes nostre eaue auec vn pellican biẽ grãd, de sorte que dãs vn mois nous eusmes de l'eaue passee & repassée par diuerses fois, plus que n'en auions besoing, puis nous fallut auoir diuers vaisseaux de verre, pour la purifier, & subtilier d'auantage, de laquelle no⁹ en mismes quatre marcs dedans deux grandes cornues de verre bien espesses où estoit le marc de l'or que nous auions premierement calciné par vn moys à grãd force de feu de flambe, & dressames ces deux cornues, l'vne dedans l'autre, lesquelles estant bien lutées nous mismes sur deux fours ronds & grands, & acheptasmes pour trente

escus de charbon tout à vn coup pour entretenir le feu au dessoubs desdictes cornues vn an entier. Durant lequel nous essaiasmes tousiours quelque petite recepte, desquelles nous rapportasmes autant de proufit comme de la grand œuure, laquelle nous eussions gardé iusques à present, si eussions voulu attendre qu'elle se fust congelée au milieu du cul des cornues, comme promettoit la recepte & non sans cause, car toutes congelations sont procedees des dissolutions, & nous ne trauaillasmes point en la matiere deuë, pour ce que ce n'est pas l'eaue qui dissoult nostre or, comme de vray l'experience nous le monstra, car nous trouuasmes tout l'or en poudre comme l'y auiõs mis, fors qu'elle estoit quelque peu plus deliée. De laquelle nous feismes proiection sur de l'argent vif chauf

chauffé,en ensuyuãt sa recepte, mais ce fust en vain, si nous en feusmes marriz,ie le vous laisse à penser,mesmement monsieur l'Abbé qui auoit desia publié à tous ses moines (fort bõ secretaire public, qu'il ne restoit que à faire fondre vne belle fontaine de plomb, qu'ils auoyẽt en leur cloistre, pour la conuertir en or incontinent que nostre besoigne seroit acheuée, mais ce fust pour vne autre fois qu'il la feist fondre, pour auoir le moyen de faire trauailler en vain quelque Allemãd qui passa à son Abbaye,quand i'estois à Paris.Combien que pour cela il ne cessa de vouloir continuer son entreprinse, & me cõseilla, que ie deuois me mettre au deuoir, pour recouurer trois ou quatre cẽs escuz, & qu'il en forniroit autãt,pour m'en aller demeurer à Paris,ville auiourd'huy la plus frequen-

de diuers operateurs en ceste science,que autre qui soit en toute l'Europe, & l'a m'accointer auec tant de façon de gens,pour trauailler auec eux que ie rencontrasse quelque chose de bõ, pour le departir entre nous deux comme freres. Et ainsi l'arrestames, de sorte que ie arrentis derechef tout mon bien, & m'en allis à Paris, auec huict cens escus en la bourse, deliberé de n'en partir, que tout cela ne fust despendu, ou que ie n'eusse treuué quelque chose de bon. Mais ce ne fust pas sans encourir la male grace de tous mes parẽs & amis, qui ne tachoyẽt qu'à me faire Conseiller de nostre ville,pource qu'ils auoyent opinion que ie fusse grand legiste. Si est ce que nonobstant leur prieres (apres leur auoir faict à croire que ie allois à la court pour en achepter vn estat.) ie partis de ma maison le

len

lendemain de Noël, & arriuis à Paris trois iours apres les Roys, où ie fus vn moys durant presque incogneu de tous. Mais apres que ie eu commencé à frequenter les artisans, comme orfeures, fondeurs, vitriers, faiseurs de fourneaux, & diuers autres, Ie m'acoustay tellement de plusieurs, qu'il ne fust pas vn moys passé que ie n'eusse la cognoissance à plus de cent operateurs. Les vns trauailloyent aux tainctures des metaux par proiection, les autres par cimentation, les autres par dissolutions, les autres par conionction de l'essence, comme ils disoyent de Lemery, les autres par longues decoctions, les autres trauailloyent à l'extraction des Mercures des metaux, les autres à la fixation d'iceux. De sorte qu'il ne passoit iour, mesmement les festes & Dimenches, que ne nous assemblissions

ſions, ou au logis de quelqu'vn (& fort ſouuẽt au mien) ou à noſtre Dame la grande, qui eſt l'Egliſe la plus frequentée de Paris, pour parlementer des beſoignes qui s'eſtoyent paſſées aux iours precedens. Les vns diſoyent, ſi nous auions le moyen pour y recommencer, nous ferions qu'elque choſe de bon. Les autres, ſi noſtre vaiſſeau euſt tenu nous eſtiõs dedans. Les aultres, ſi nous euſſions eu noſtre vaiſſeau de cuyure, bien rond & bien fermé, nous auions fixé le Mercure auec la Lune, tellemẽt qu'il n'y en auoit pas vn qui feiſt rien de bon, & qui ne fuſt accõpaigné d'excuſe, combien que pour cela ie ne me haſtaſſe gueres à leur preſenter argent, ſachant deſia & cognoiſſant treſbien les grandes deſpences que i'auoye faict au parauant à credit, & ſur l'aſſeurance d'autruy. Toutesfois durant

durant l'esté il vingt vn Grec, que l'on estimoit fort sçauant homme, lequel s'addressa à vn tresorier que ie coignoissois, luy promettant faire de fort belle besongne. Laquelle cognoissance fust cause que ie commençay à foncer comme luy, pour arrester (ainsi qu'il disoit) le Mercure du Cinnabre.

Et pource qu'il auoit besoing d'argent fin en limaille, nous en acheptames trois marcs, & les feismes limer duquel il en faisoit des petits clouz, auec vne paste artificielle, & les mesloit auec le Cinnabre pulverisé, puis les faisoit decuyre dans vn vaisseau de terre bien couuert par certain temps. Et quand il estoit bien sec il les faisoit fondre, ou les passoit par la couppelle, tellement que nous trouuions trois marcs & quelque peu d'aduantage d'argent fin, qu'il

qu'il disoit estre sorty du Cinabre, & que ceux que nous y auons mis d'argent fin s'en estoyent volez en fumee.

Si c'estoit profit Dieu le sçait, & moy aussi, qui despendis des escus plus de trente, toutesfois il asseuroit tousiours qu'il y auoit du gaing, de sorte que auant le Noël suyuant, cela fust tant cogneu en Paris, qu'il n'estoit fils de bonne mere s'entremeslant de trauailler en la science, (c'est à dire aux sophistications) qui ne sçauoit ou auoit entendu parler des clouz de Cinnabre, comme vn autre temps apres fust parlé des pommes de cuyure, pour fixer là dedans le Mercure auec la Lune.

Tandis que ces ieunesses passoyent, vn Gentil-homme estranger arriua, grandemét expert aux sophisticatiõs, si bien

ſi bien qu'il en faiſoit proufict ordinairemét, & vendiſt ſa beſoigne aux orfebures, auec lequel ie m'accompagnoy le pluſtoſt que me fuſt poſſible, mais ce ne fuſt pas ſans dependre à fin qu'il ne me penſaſt poinct ſouffreteux. Toutesfois ie demouray pres d'vn an en ſa compagnie, auant qu'il me voulſiſt declairer rien. En fin il me monſtra ſon ſecret, qu'il eſtimoit fort grand, combien que de vray il ne fuſt rien de parfaict.

Ce pendant i'aduertis mon Abbé de tout ce que auoys peu faire, meſmes luy enuoyay le double de la practique dudict gentilhomme. Il me reſcriuiſt, qu'il ne tinſt point à faulte d'argent que ie demouraſſe encores vng an à Paris, attendu que i'auoys troué vng tel commencement, lequel il eſtimoit fort grand, combien que contre mon opinion,

pour ce que i'auois tousiours resolu en moy, de n'vser iamais de matiere, qui ne demouraſt tousiours telle comme apparoiſſoit au commencement, ayant desia bien cogneu qu'il ne falloit tant painer pour eſtre meſchant, & s'enrichir au dõmage d'autruy. Parquoy continuant touſiours mon entreprinſe, ie demouray vn an frequentant des vns, puis les autres, de qui l'on auoit opinion qu'ils euſſent quelque choſe de bon, & deux ans que i'y auois demouré au parauant, furent trois. Or i'auoys deſpendu la plus grãd part de l'argẽt, quand ie receuz les nouuelles de mõ Abbé, qui me mãdoit que incõtinent apres auoir veu ſa lettre ie l'alleſſe trouuer. Ce que ie feiz, pour ce que ie ne le voulois deſdire en rien, comme nous auiõs iuré & promis enſemble. Quant i'y fuz arriué, ie trouuay des
lettres

lettres, que le Roy de Nauarre (qui estoit grandement curieux en toutes choses de bon esprit) luy auoit escript, qu'il feist de sorte, s'il auoit iamais deliberé de faire rien pour luy, que ie l'alasse trouuer à Pau en Bery, pour luy apprendre le secret, que i'auois apprins dudict gentilhomme, & d'autres que l'on luy auoit rapporté que ie sçauois, qu'il me feroit fort bon traictement, & me recompenseroit de trois ou quatre mil escus.

Ce mot de quatre mil escuz chatouilla tellement les oreilles de l'Abbé, que se faisant à croire qu'il les auoit desia en sa bourse, Il n'eust iamais cessé que ne fusse party pour aller au Pau, où i'arriuay au moys de May, sãs trauailler enuirõ six sepmaines, pource qu'il fallut recouurer les simples d'ailleurs. Mais quant i'euz acheué, i'eu recompense que ie m'attendois.

Car encores que le Roy eust bõ vouloir de me faire du bien(ie me tais du bon traictement que ie receuz en son pays, si fay bien de l'amitié grãde que ie cogneuz d'aucuns gentilz-hommes de sa court en mon endroict, mais bien peu en nõbre) si est ce que estant destourné par les plus grands de sa court, mesmes de ceux qui auoyent esté cause de ma venuë en icelle, il me renuoya auec vn grand mercis, & que i'aduisasse s'il y auoit rien en ses terres, qui fust en sa puissance me donner, si comme confiscations, ou autres choses semblables, qu'il me la donneroit volontiers Ceste respõnce me fust tant ennuyeuse, que sans m'attendre à ses belles promesses (pour en auoir esté autrefois nourry à mes despéce) ie m'en retournay vers l'Abbé. Mais pour ce que i'auois ouy parler d'vn Docteur
religieux

religieux, qui eſtoit eſtimé (& à bon droict) ſçauant en la philoſophie naturelle, ie le voulluz aller voir en receuant, lequel me deſtourna grandement de toutes ces ſophiſtications. Et apres qu'il cogneuſt que i'auois eſtudié en la philoſophie, & faict les actes & eſtre maiſtriſé en icelles dans Bourdeaux, ainſi que ie luy comptay, Il me diſt d'vn fort bon zele, qu'il me plaignoit grandement, de ce que ie n'auois recouuré tant de bons liures des philoſophes anciens, qu'on peut recouurir ordinairement, auant que auoir deſpendu tant de temps & argent à credit, en ces maudictes & malheureuſes ſophiſtications. Ie luy parlay de la beſoigne que i'auoye faict, mais il me ſceuſt tresbien dire que c'eſtoit, & quelle ne ſoubſtiendroit poinct beaucoup d'eſſay. Il me deſtourna tellement de toutes ſo-

phisticatiōs, pour m'occuper à la lecture des liures des anciens philosophes, à fin de pouuoir cognoistre leur vraye matiere, en laquelle semble gist toute la perfection de la science, que ie m'en allay trouuer mon Abbé pour luy rendre compte des huict cens escuz, qu'auions mis ensemble, & luy communiquer la moitié de la recompense que i'auoys eüe du Roy de Nauarre. Estant doncques, arriué deuers luy, ie luy comptay le tout, dequoy il fust grandemēt marry, & encores plus de ce que ie ne voulois continuer l'entreprinse encommencée auec luy, pour ce qu'il auoit opinion que ie fusse bon operateur, toutesfois ses prieres ne peurent tant en mon endroict, que ie n'ensuyuisse le conseil du bon docteur, pour les grandes & apparentes raisons qui m'auoit adduictes quant

ie

ie parlay à luy. Et ayant rendu compte à mon Abbé de tous les fraiz que i'auoys faictz, Il nous resta quatre vings dix escuz à chascun, & le lendemain apres nous departismes, Ie m'en alay à ma maison, auec deliberatiõ d'aller à Paris,&estãt là ne bouger d'vn logis, q̃ ie n'eusse faict quelque resolutiõ par la lecture de diuers liures des philosophes naturelz, pour trauailler à nostre grãd œuure, ayant donné congé à toutes ces sophistications. Parquoy apres que i'euz recouuré d'aduantage d'argent de mes artentiers, m'en allay à Paris, où i'arriuay le lendemain de la Tous-sainctz en l'ãnee 1546. & la i'achaptay pour dix escuz de liures en la philosophie, tant des anciens que des modernes, vne partie desquelz estoyent imprimez, & les autres escriptz de main, comme la Tourbe des phi-

losophes, le bõ Treuisan, la Cõplaincte de nature, & autres diuers traictez que n'auoyẽt iamais esté imprimez. Et m'ayant loüé vne petite châbre au faux-bourg sainct Marceau, fuz la vn an durãt, auec vn petit garson qui me seruoit, sans frequenter personne, estudiant iour & nuict en ces aucteurs, si bien, que au bout d'vn moys ie faisois vne resolution, puis vne autre, puis l'augmentois, puis la changeois presque de tout, en attendant que i'en feisse vne, ou il n'y eust point de varieté ny contradictiõ aux sentences des liures des philosophes, toutesfois ie passay toute l'année, & vne partie de l'autre, sãs pouuoir gaigner cela sur mon estude, que ie peusse faire aucune entiere & parfaite resolution. Estant en ceste perplexité, ie me remis à frequenter ceux que ie sçauois que trauailloyent à ceste diuine
uine

uine œuure(car ie ne hâtois plus tous les autres operateurs que i'auoye cogneu auparauãt trauaillans à ces mau dictes sophistications) mais si i'auois contrarieté en mon entendemẽt sortant de l'estude, elle estoit augmẽtee en considerant des diuerses & variables façons dequoy ilz trauailloyent. Car si l'vn trauailloit auec l'or seul, l'autre auec or & Mercure ensemble, l'autre y mesloit de plomb qu'il appelloit Sõnãt pour ce qu'il auoit passé par la cornue auec de l'argent vif, l'autre conuertissoit aucuns metaux en argẽt vif auec diuersité de simples par sublimations, l'autre trauailloit auec vn atrament noir artificiel, qui disoit estre la vraye matiere de laquelle Raymond Lulle vsa pour la composition de ceste grãde œuure. Si l'vn trauailloit en vn alẽbicq, l'autre trauailloit en plusieurs autres & di-

uets vaiſſeaux de voire, l'autre d'arain l'autre de cuyure, l'autre de plomb, l'autre d'argét, & aucuns en vaiſſeaux d'or, puis l'vn faiſoit ſa decoction au feu faict de gros charbon, l'autre de boys, l'autre de raiſins, l'autre de chaleur de Soleil, & d'autres au baing Marie, de ſorte que leur varieté d'operations, auec les contradictiõs que ie veoye aux liures, m'auoyent preſques cauſé vn deſeſpoir. Lors que inſpiré de Dieu par ſon ſainct eſprit, ie commẽçay à reueoir d'vne fort grande diligence les œuures de Raymõd Lulle, & principalement ſon teſtament & codicille, leſquels i'adaptay tellement auec vne epiſtre qu'il eſcriuoit en ſon temps au Roy Robert, & vn brouillart que i'auoys recouuré dudict docteur, auquel il eſtoit inutile, que i'en feiz vne reſolution du tout contraire à toutes les operations

rations que i'auoys veu auparauant, mais telle que ie ne lisois rien en tous les liures qui ne s'adaptast fort bien à mon opinió, mesmemẽt la resolution que Arnault de ville neufue a faict au fond de son grãd Rosaire, lequel fust maistre de Raymond Lulle en ceste sciéce, tellemẽt que ie demouray enuiró vn an apres, sans faire autre chose, q̃ lire, & péser à ma resolutió iour & nuict, en attendant que le terme de l'assensemẽt que i'auoye faict de mon biẽ fust passé, pour m'ẽ aller trauailler chez moy, où i'arriuay au cõmencemẽt de quaresme, deliberé de practiquer madicte resolutió, pẽdãt lequel ie feiz prouisió de tout ce q̃ i'auoys de besoing, & dressay vn four pour trauailler, si biẽ que le lẽdemain de Pasques ie cõmençay, mais ce ne fust pas sans auoir diuers empeschemẽs desquelz i'en tais les principaux, de mes

plus prochains voisins parés & amys,
l'vn me disoit, que vouliez vous faire ? n'auiez vous pas assez despendu à telles follies? L'autre m'asseuroit que si ie continuois d'achepter tāt de menu charbon, qu'on soupçonneroit de moy que ie seroys de la fausse monnoye, cōme il en auoit desia ouy parler, puis venoit vn autre me disant, que tout le monde (mesmes les plus grāds de nostreville)trouueroyēt fort estrange que ne faisoye profession de la robbe longue, attendu que i'estoye licentié es loix, pour paruenir à quelque office honorable en ladicte ville. Les autres qui m'estoyent de plus pres, me tenceoyent ordinairement, disās, pourquoy ie ne mettois fin à ces folles despences, & qu'il me vaudroit mieux espargner l'argent pour payer mes creāciers, & pour achepter quelque office, me menassant en outre,
qu'ilz

qu'ilz feroyent venir les gens de la iustice en ma maison, pour me rópre le tout. D'auantage disoyent ils, si ne voulez rien faire pour nous, ayez esgard en vous mesmes, cósiderez que estant aagé de trente ans ou enuiron, vous en resemblez en auoir cinquante; tant se commence vostre barbe à mesler; qui vous presente tout enuieilly, de la peine qu'auez enduré à la poursuite de voz ieusnes follies, & mille autres semblables aduersitez: desquelz ilz me importunoyent ordinairement. Si ces propos m'estoyent enhuyeux, ie le vous laisse à penser, attendu mesmemét que ie veoys mon œuure continuer de mieux en mieux, à la códuicte de laquelle i'estoys tousiours ententif, non obstant telz & semblables empeschemés, que sans cesse me suruenoyent, & principalement le danger de la peste, que fust

fust si grand en l'esté qu'il n'y auoit marchier ne trafficque qui ne fust rompue, de sorte qu'il ne passoit iour, que ie ne regardasse d'vne fort grãde diligence l'apparition des trois couleurs, que les philosophes ont escript debuoir apparoistre auant la perfectiõ de nostre diuine œuure, lesquelles (graces au Seigneur Dieu) ie veis, l'vne apres l'autre, si bien, que le propre iour de Pasques apres, i'en veis la vraye & parfaicte experience, sur l'argent vif eschauffé dedãs vng crisol, lequel ie conuertis en fin or deuant mes yeux, à moins d'vne heure, par le moyen d'vn peu de ceste diuine pouldre. Si i'en fuz aise, Dieu le sçait. Si ne m'en vantis ie pas pour cela, mais apres auoir rendu graces à nostre bon Dieu, qui m'auoit faict tant de faueur & graces par son filz & nostre redempteur Iesus Christ,

& l'auoit prié qu'il me illuminast par son sainct esprit, pour en pouuoir vser à son honneur & louange, ie m'en allay le lendemain pour trouuer l'Abbé à son abbaye, pour satisfaire à la foy & promesse que nous auions faict ensemble, mais ie trouuay qu'il estoit mort six moys parauant, dequoy ie fuz grandement marry, Si fut bien de la mort du bon docteur, dont fuz aduerty en passant pres de son couuent, Parquoy m'en alay en certain lieu, pour attendre là vn mien, amy & prochain parent, ainsi qu'auions arresté ensemble à mon partement, lequel i'auoys laissé à ma maison, auec procure & charge expresse pour vendre tous & chascuns mes biens paternels, que i'auoys, desquels il paya mes creanciers, & distribua le reste secrettement à ceux qui en auoyent besoing,
à fin

à fin que mes parens & autres sentissent quelque fruict du gräd bien que Dieu m'auoit dõné, sans que personne s'en print garde, mais au contraire, ils pensoyent que moy comme desesperé, & ayant honte des folles despences que i'auoye faictes, vendisse mon biẽ pour me retirer ailleurs, ainsi que me l'apporta ce miẽ amy, lequel me vint trouuer le premier iour du moys de Iuillet, & nous allasmes à Losanne, ayant deliberé voyager, & passer le reste de mes iours en certaine & plus renõmée ville d'Allemaigne, auec fort petit traint, à fin que ne fusse cognu, mesmes par ceux qui verront & liront cestuy mien liure, pendant ma vie, en nostre pays de Frãce, Lequel i'en ay voulu gratifier, nõ pas pour estre aucteur de tant de folles despences qu'on faict ordinairement à la poursuyte de ceste sciẽce? qu'on

ſtime cõmunemẽt ſophiſtique, pour ce que l'on ne voit rien en icelle de toutes ſophiſtications, d'autant que peu de gens trauaillẽt à la vraye & diuine perfectiõ: mais pluſtoſt pour les en diuertir, & les remettre au vray chemin, au plus qu'il m'eſt poſſible. Parquoy pour concluſion de ma premiere partie, ie ſupplie treshũblemẽt tous ceux qui liront mon preſent opuſcule, qu'il leur ſouuienne de ce que le bon poëte nous a laiſſé par eſcript, ſçauoir, ceux la eſtre bien heureux qui ſont faits ſaiges aux deſpens & danger d'autruy, à fin que voyant le diſcours comment ie ſuis paruenu à la perfection de ceſte diuine œuure, ils apprennent à ceſſer de deſpendre, ſoubz l'adueu des vaines & ſophiſtique deceptes, penſans y paruenir par icelles. Car comme ie les ay deſia vne fois aduerty en mon epiſtre li-

minaire, ce n'eſt poinct par cas fortuit qu'on y paruient, mais par long & continuel eſtude des bons aucteurs quant c'eſt le bon plaiſir de noſtre Dieu nous aſſiſter par ſon ſainct eſprit (car à grand peine iamais ceux qui l'ont ainſi cogneue la publient:) lequel ie ſupplie tres humblement que luy plaiſe me donner la grace, pour en bien vſer, comme ie fays auſſi d'aſſiſter à tous bons fideles, qui feront lecture de mon opuſcule, à fin qu'ils en puiſſent rapporter quelque proufit, pour en vſer à ſon honneur, & la louange de noſtre redempteur Ieſus Chriſt, auquel ſoit honneur & gloire aux ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit il.



CY COMMENCE LA SECONDE PARTIE, EN LAquelle *l'autheur demonſtre la vraye methode pour faire Lecture des liures des philoſophes naturels.*

ARiſtote au premier liure de ſa Phiſique nous a tres-bien apris, qu'il ne faut pas diſputer contre ceux qui nient les principes de la ſcience,(mais cõtre ceux qui les confeſſent) leſquels ſe propoſent diuers argumens qu'ils ne peuuent ſouldre pour leur ignorance, & par ainſi demeurent touſiours en doubte. C'eſt donc pour eux(en en ſuyuant noſtre bon maiſtre.) que ie me trauail-

le, & non poinct pour les autres, car (comme dict le mesme aucteur) disputer auec telle maniere de gens, cest disputer des couleurs auec les aueuglet naiz, lesquelz, pour ce qu'ils n'ont poinct le moyen, (à sçeuoir la veuë) pour en iuger, ne pourroyent estre persuadez qu'ils y eust diuersité de couleurs. Parquoy, à fin que les bons fideles, & enfans debonnaires peussent raporter quelque proufit de mon opuscule, trouuant en iceluy soulagement & repos d'esprit, Ie me suis painé le plus qu'il m'a esté possible, & d'autant que le subiect de nostre diuine science le permet, à rediger ceste seconde partie en vraye methode, à fin d'euiter la grande varieté & confusion, qui se presente ordinairement en la lecture des liures des philosophes, ce qui me faict vser du mesme ordre qu'ay tenu en mon estude

procedant par diuifions, comme fenfuyt. Et premierement ie monftreray, auec l'aide de noftre bon Dieu, par quelz noftre fcience a efté inuentee, & de quels aucteurs nous auons vfé en la compilation du prefent opufcule, declarant la raifon, pourquoy ils l'ont efcripte tant couuertement. Puis nous prouuerons la verité & certitude d'icelle par diuers argumens, refpondant au plus apparent qu'on a accouftumé de faire pour prouuer le contraire, pour ce que le lecteur diligent pourra colliger des autres mẽbres de noftre diuifiõ toutes & chafcunes folutions de tous autres argumens, qu'on pourroit faire au cõtraire & mefmement du tiers membre, & du quatriefme. Tiercement nous prouuerons en quoy noftre fcience eft naturelle, & comment elle eft appellé diuine, en parlant des opera-

tions principales, où nous declairerons l'erreur des operations du iourd'huy. Ce fait, nous deduirons la façon comment nature besoigne soubz terre en la procreation des metaux, monstrant en quoy l'art peut ensuyure nature en ces operations. Puis, nous declarerons, la vraye matiere qui est requise pour parfaire les metaux sur terre: Declairant en fin les principaux termes de nostre science, ou nous accorderons les sentences plus necessaires des philosophes, & qui apparoissent plus contraires, en faisāt la lecture de ces liures. De sorte que les vrays amateurs de nostre science, en pourront rapporter vn grand proufit, & noz enuieux & detracteurs ordinaires en rapporteront leur grande confussion, bien tesmoignée par mon present opuscule, Lequel i'ay voulu confirmer par les

les authoritez des plus ſçauants & anciens philoſophes & bons au-ᶜteurs, à fin qu'ils ne prennent pour excuſe, que c'eſt vn auteur nouueau qui a entreprins declairer leur impieté, & continuelles deceptions, Pour bien donc declairer ceux qui ont eſté les premiers inuenteurs de noſtre ſcience, nous faut ramenteuoir la doctrine, que l'Apoſtre S. Iaques nous a laiſſée par eſcript en ſa canonique, c'eſt, que tout don qui eſt bō, & tout bien qui eſt parfaict, nous eſt donné d'enhaut deſcendant du pere des lumieres qui eſt le Dieu eternel. Ce que ie ne veux point adapter à noſtre propos en termes generaux, & tels, qu'on ne peut adapter à toutes les choſes crées, mais ſingulierement ie diz, que noſtre ſcience eſt tant diuine, & tant ſupernaturelle (i'entends en la ſeconde opera-

tion) comme il sera plus amplement declairé au tiers membre de nostre diuision, qu'il est, & a esté tousiours impossible, & sera à l'aduenir à tous les hommes, la cognoistre, & la discourir de soymesmes, fussent ils les plus grans & experts philosophes, qui iamais furent au monde, car toutes les raisons & experiēces naturelles nous defaillent en cela, de sorte, qu'il a esté iustement escrit par les auteurs anciens, que c'est le secret, lequel nostre bon Dieu a reserué & dōné à ceux qui le craignent & honorent, comme dict nostre grand prophete Hermes, Ie ne tiens ceste science (dit-il) d'autres que par l'inspiration de Dieu, ce que conferme Alphidius disant, sçaches, mon fils que le bon Dieu a reserué ceste science pour les posterieurs d'Adam, & principalement pour les pauures & raisonnables.

bles. Geber a affermé le mesme en sa Somme, disant, nostre science est en la puissance de Dieu, Lequel pour estre iuste & bening, l'a baillé à ceux que luy plaist. Tant s'en faut doncq qu'elle soit en la puissance des hommes, en tant qu'elle est supernaturelle, moins inuentée par eux, mais quãt à ce qu'elle est naturelle (c'est à dire en ce que en ses premieres operations elle ensuyt nature) Il y a diuerses opinions, pour voir qui en a esté le premier inuenteur, les vns disent que c'est Adam, les autres Æsculapius, les autres disent, que Enoch l'a cogneuë le premier, lequel aucuns veulent dire estre Hermes Trisgemiste, que les Grecs ont tant loué, mesmes luy ont attribué l'inuention de toutes les sciences occultes & secretes. De ma partie m'accorderois volontiers à la derniere opinion, pour ce

qu'il eſt aſſez notoire qu'Hermes e-
ſtoit fort grand Philoſophe, comme
ſes œuures le teſmoignent, & que,
pour eſtre tel, il a enquis diligẽment
les cauſes des experiences és choſes
naturelles, par la cognoiſſance deſ-
quelles il a cogneu la vraye matiere,
de laquelle nature vſe és concauitez
de la terre en la procreation de me-
taux. Ce q̃ me faict croire cela, c'eſt,
que tous ceux qui l'ont enſuiuie ſont
venuz par ce moyen à la vraye cog-
noiſſance de ceſte diuine œuure, com
me ſont Pythagoras, Plato, Socrates,
Zeno, Haly, Senior, Raſſis, Geber, Mo
rienus, Bonus, Arnaldus de Villanoua,
Raymundus Lullius, & pluſieurs au-
tres qui ſeroient longs à racompter.
Deſquels meſmes des plus pricipaux,
nous auons compilé & aſſemblé no-
ſtre preſent opuſcule, mais ſi c'eſt a-
uec peine leurs liures en pourrõt teſ-
moi

moigner. Car ils les ont escrits de telle sorte (ayant la crainte de dieu tousiours deuant les yeux) qu'il est presque impossible paruenir à la cognoissance de ceste diuine œuure par la lecture de leurs liures, cõme dit Geber en sa Sõmme. Ne faut point, dit-il, que le fils de la sciẽce desespere, & se deffie de la cognoissãce de ceste diuine œuure, car en cherchant & pẽsant ordinairement aux causes des cõposez naturels, il y paruiẽdra. Mais celuy qui s'attend la trouuer par noz liures, il sera biẽ tard quãd il y paruiẽdra, par ce (dit il en vn autre lieu) qu'ils ont escrit la vraye practique pour eux mesmes, meslãs parmy la façon, d'enquerir, les causes pour venir à la parfaicte cognoissãce d'icelle, ce que luy a faict mettre en sa dicte Somme les principales operations & choses requises à nostre diuine œuure en diuers

&

& variables chapitres: Pour ce dict-il s'il l'auoit mise par rang & de suyte, elle seroit cogneuë en vn iour de tous, voire en vne heure, tant elle est noble & admirable. Cela mesmes a dit Alphidius, escriuant que les Philosophes qui nous ont precedez ont caché leur principale intention souz diuers enigmes & innumerables equiuoques, à fin que par la publication de leur doctrine le monde ne fust ruyné, comme de vray il seroit. Car tout exercice de labourage & de cultiuement de terre, toute traffique, brief tout ce qu'est necessaire, à la cõseruation de la vie humaine seroit perdu, pource que personne ne s'en voudroit entremettre, ayãt en sa puissance vn si grãd bien que cestuy. Parquoy Hermes s'excusant au commencement de son liure, dict, Mes enfans, ne pensez point que les philosophes

phes ayent caché ce grãd secret, pour
enuie qu'ils portent aux gens sçauans
& bien instruits, mais pour le cacher
aux ignorans,& malicieux. Car(cõme
dit Rosinus (par ce moyẽ l'ignorãt se-
roit fait semblable au sçauant, & les
malicieux & meschant en vseroyẽt au
dommage & ruine de tout le peuple.
Semblables excuses a fait Geber en
sa Summe au chapitre de l'Admini-
stratiõ de la medecine solaire, disant,
qu'il ne faut poinct que les enfans de
doctrine s'esmerueillent, s'ils ont
parlé couuertement en leurs liures,
car ce n'est pas pour eux, mais pour
cacher leur secret aux ignorans, souz
tant de varieté & confusion d'opera-
tions, & ce pendant entrainer & a-
cheminer par icelles les enfans de la
science à la congnoissance d'iceluy,
pour ce que (ainsi qu'il est escript en
vn autre lieu) ilz n'ont poinct escript
la scien

la ſcience inuentée, ſi non pour eux meſmes, mais ont baillé les moyens pour la cognoiſtre. C'eſt donc la raiſon pourquoy tous les liures des philoſophes ſont plains de grandes difficultez. Ie diz grandes, pource, qu'elles ſont preſque innumerables. Car qu'eſt il poſſible de voir au monde plus difficille que de trouuer vne cõtrarieté ſi grande, entre tant d'Autheurs renommez & ſçauants? meſmes dedans vn Autheur ſeul y trouuer contradiction en ſa doctrine; comme teſmoignent aſſez les eſcrits de Raſis, quant il dit au liure des Lumiéres. I'ay aſſez monſtré en mes liures le vray Ferment qui eſt requis pour les multiplications des taintures des metaux; lequel i'ay affermé en vn autre lieu n'eſtre point le vray Leuain, en delaiſſant la vraye cognoiſſance à celuy qui aura le iu-
gement

gement bon & ſubtil pour le cognoiſtre. D'autre part, ſi l'vn eſcript que noſtre vraye matiere eſt de vilpris, & de neant, trouuee par les fumieres (comme dit Zeno) en la Tourbe des Philoſophes, incontinent en ce meſme liure Barſeus dict, ce que vous cherchez n'eſt point de peu de pris. L'autre dira, qu'elle eſt grandement precieuſe, & ne ſe peut trouuer que auec grans fraiz. D'aduantage ſi l'vn a pris à preparer noſtre matiere en diuers vaiſſeaux, & par diuerſes operations, comme a faict Geber en ſa Sõme, il en y a vn autre qui aſſeurera, qu'on n'a beſoing que d'vn ſeul vaiſſeau, pour parfaire noſtre diuine œuure, comme diſent Raſis, Lilium, Alphidius, & pluſieurs autres. Puis, quant on aura leu en vn liure, qu'il faut demourer neuf moys à la procreation & faction de noſtre diuine

œuure (comme a eſcript le meſme Raſis) l'on trouuera dedans vn autre, qu'il y faut vn an (comme dict Roſinus, & Platon) Et puis l'on trouue les termes d'iceux tant variables (i'entens en apparence) & mal declairez, qu'il eſt impoſſible aux hommes (ainſi que dit Raymond Lune) deſcouurir la verité d'entre tant de diuerſes opinions, ſi le bō Dieu ne nous inſpire par ſon ſaint eſprit, ou ne nous la reuelé par quelque perſonne viuāte. Qui eſt la cauſe que nous ne voyons iamais perſonne qui l'ait faicte, n'y n'en ſçauōs rien, que iuſques apres leur mort, pource que l'ayant acquiſe auec vne ſi grand peine, ie croy fermemēt, qu'ils la celeroyēt à eux meſmes, s'il leur eſtoit poſſible, tant s'en faut qu'ils la communicaſſent à vn autre, Parquoy, en enſuyuant les raiſons cy deſſus admenées, ne faut iamais

mais trouuer estrange, auec le commun populaire, si l'on ne voit personne, qui ait faict ceste diuine œuure, ains plustost s'esmerueiller, auec les sçauans, comme il y en ait aucun qui soit paruenu à la vraye cognoissance d'icelle. Mais poursuyuant nostre ordre commencé, il faut declairer le second membre de nostre diuision, sçauoir comme nostre science est certaine & veritable. Toutesfois auant que commencer il faut que ie contête les oreilles delicates des calumniateurs, lesquels, pour estre coustumiers à reprendre les labeurs d'autruy, (pource que les leurs ne cognoissent poinct la lumiere) diront, que i'ay mal retenu la doctrine d'Aristote, qui a escript au septiesme liure de sa Phisicque, que la diffinitiõ est la vraye forme de subiect diffiny. Et par ainsi, puis que i'ay entreprins traicter la declaration &

vraye methode de ceste sciēce (communement appellee Alchimie) ie deuois cōmencer par sa diffinition, pour mieux declarer la proprieté des termes d'icelle. Mais ie les renuoyeray volontiers aux Autheurs qui nous ont precedez, lesquels (soy estans mis au deuoir d'en bailler certaine diffinition) ont esté contraints confesser, qu'il est impossible d'en donner, comme tesmoignent les escripts de Morienus, Lilium, & de plusieurs autres. A raison dequoy ils en ont assigné en leurs liures diuerses & variables descriptions, par lesquelles ils monstrent les effets de nostre sciēce, pour ce qu'elle n'a point des principes familiers, comme ont toutes les autres sciences. De ma part, i'en diray ce que me semble. C'est dōcques vne partie de philosophie naturelle, laquelle demōstre la faço de parfaire les metaux sur

ſur terre,imitant nature en ſes operations au plus pres que luy eſt poſſible. Laquelle ſciéce nous diſons eſtre certaine,pour beaucoup de raiſons. Premierement, il eſt tout reſolu entre tous les philoſophes, qu'il n'y a rien plus certain que la verité, laquelle (comme dict Ariſtote) appert la où il n'y a point de contradiction. Or eſt-il ainſi que tous les philoſophesqui ont eſcrit en ceſte diuine philoſophie,les vns apres les autres,les vns eſcriuans en Hebreu, les autres en Grecq, les autres en Latin,& en autres diuerſes lãgues,ſe ſont tellemẽt entẽdus & accordez enſemble, encores qu'ils ayẽt eſcript ſouz diuers equiuoques & figures,pour les raiſons cy deſſus amenées,que l'õ iugeroit à bõ droit qu'ils ont eſcript leurs liures en vn meſme lãgage, & à vn meſme tẽps,combien qu'ils ayẽt eſcrit les vns cẽt ans,les au.

tres deux cés ans, voire mil, apres les autres cõme dict Senior, les Philosophes (dit-il) semblent auoir escrit diuerses choses, soubz diuers nõs & similitudes, cõbiẽ que de vray ils n'ẽtẽdent qu'vne mesme chose. Rasis au liure des Lumieres afferme le mesmes, disant que soubz diuerses sentences, que nous semblẽt contraires au commencement, les Philosophes n'ont iamais entendu que vne mesme chose, desquelz nous auõs vn autre tesmoignage grandement euident : car ceux mesmes qui ont escrit en autres sciẽces des liures grandement sçauans & approuuez, en ont aussi escript en ceste, affermans icelle estre fort veritable. Et quand bien nous n'aurions autre probation, que la sentence du Philosophe, que dict au second des Ethiques, que ce qui est bien faict ce faict par vn moyen, cela seroit assez suffi-

suffisant pour nous asseurer de la verité de nostre science : car tous ceux qui ont escript d'icelles s'accordent en cela, qu'il n'y a qu'vne seule voye pour parfaire nostre diuine œuure, comme dict Geber en sa Sõme. Nostre science, dict-il, n'est point parfaicte par diuerses choses, mais par vne seule, en laquelle nous n'adioustons ny diminuons aucune chose, fors les choses superflues, que nous en separons en sa preparation. Cela mesme tesmoigne Lilium quãt il escript, que toute nostre maistrise est parfaicte par vne seule chose, par vn seul regime, & par vn seul moyen. Autant en ont escript tous les autres philosophes, encores qu'ils apparoissent diuers en leurs sentences. D'auantage, nous tenõs pour plus que certain, nostre sciẽce estre tresveritable, par l'experience tres-certaine, que nous en

auons veu, qui eſt la principalle aſ-
ſeurance (quant à nous) comme dit
Raſis, & Senior. Mais pour la de-
monſtrer telle au plus pres que nous
ſera poſſible, à ceux qui en peuuent
iuſtement doubter, il nous fault ac-
corder auec tous les philoſophes,
que noſtre ſcience eſt compriſe
ſoubs la partie de la philoſophie na-
turelle, qu'ils ont appellee aſſez pro-
prement operatiue, la conioignant
en cela auec la medecine. Or eſt-il
ainſi, que la medecine ne nous peut
monſtrer la verité & certitude de ſa
doctrine, que par experiẽce, & qu'il
ſoit vray, quant nous liſons en ſes li-
ures, que toute colere eſt euacuee par
la Reubarbe, nous n'en pouuos croi-
re rien plus auant de certain, que ce
que l'experience nous en monſtre, la-
quelle nous aſſeure que ladicte cole-
re eſt guerie par l'application dudict
ſimple,

ſimple, Ainſi nous dirons à noſtre propos parlans par ſimilitude (pour ce que noſtre diuine œuure ne peut receuoir aucune vraye comparaiſon) que ſi l'experience nous monſtre, que la fumee du plomb, ou la fumee des atraments congele l'argent vif, cela nous peut aſſeurer (i'entens nous induire à croire) qu'il eſt faiſable preparer vne medecine grandement parfaicte, & ſemblable au naturel & qualitez des metaux, par laquelle nous puiſſions arreſter l'argent vif, & parfaire les autres metaux imparfaicts par ſa proiection, attendu meſmement, que les compoſez mineraux imparfaicts congelent l'argent vif, & le reduiſent à leur naturel. Par plus forte raiſon doncques les parfaicts par noſtre art, & deuëment preparez par l'aide

d'iceluy le congelent, & reduysent semblable à eux tous autres metaux imparfaicts par leur grande & exuberante decoction, qu'ils ont acquise par l'administration de nostre art. Et pour contéter plus auant les gens curieux d'auiourd'huy, nous adduyrons quelques autres argumens, pour mieux les induire à croire la verité de nostre science. Or est il certain que tout ce qui faict la mesme operation d'vn composé, est du tout semblable à luy, cõme dict Aristote au quatriesme des Meteores, quant il declaire que tout ce qui faict operation d'vn œil, est œil, puis doncq que nostre or, c'est à dire celuy que nous faisons par nostre diuine œuure, est du tout semblable à l'or mineral, & que toute la doubte est auiourd'huy en cela, pour veoir si l'or que nous faisons est parfaict, il me semble assez auoir monstré

ſtré (en enſuyuant l'authorité des philoſophes) que noſtre ſcience eſt treſque certaine. Il eſt vray (dirent-ilz) que c'eſt aſſez prouué pour ceux qui en ont veu l'experiéce, mais non pas pour les autres, pour leſquels, à fin qu'ils n'ayent aucune doubte, i'ameneray les raiſons ſuyuantes. Ariſtote au quatrieſme liure des meteores, au chapitre des digeſtions dict, que toutes choſes qui ſont ordonnees pour eſtre parfaictes, leſquelles par faute de digeſtion ſont demourees telles, peuuét eſtre parfaites par continuelle digeſtió. Or eſt-il ainſi, que tous les metaux imparfaicts ſont demourez tels par faute de digeſtion (car ils ont eſté faicts pour eſtre côuertiz finablemét en or) & par ce moyé, pour eſtre parfaicts, ainſi que l'experience nous teſmoigne, comme nous declairerons cy apres, en declairant le quart

membre de noſtre diuiſion, ils pourront docques eſtre parfaicts par continuelle decoction que nature faict aux concaues de la terre,& noſtre art les parfaict ſur terre par la proiection de noſtre diuine œuure,comme nous declairerons plus auant au penultieſme mẽbre de noſtre diuiſion.D'auantage, ſi les quatre elemens, qui ſont contraires en aucunes qualitez, ſont conuertis l'vn en l'autre(comme dict Ariſtote au ſecond liure des generatiõs)par plus forte raiſon les metaux, qui ſont tous d'vne meſme matiere, & par ainſi non contraires en qualitez, ſe conuertiront l'vn en l'autre, qui eſt la raiſon pourquoy Hermes a appellé leur procreation circulaire, mais vn peu improprement, comme luy meſmes teſmoigne, pource que les metaux ne ſont point procrees par nature, pour de parfaicts

reue

reuenir imparfaicts ; & que l'or fust fait plomb ou de l'argent estaing, & ainsi des autres, mais pour estre faits, parfaits par ordre & par continuelle decoctiō, iusques à ce qu'ils soyent parfaicts, & par consequent faits or, comme l'experience nous monstre euidemment, & par ainsi leur generation n'est point du tout circulaire, combien qu'elle le soit en partie. Ces raisons, & autres semblables (que ie vous laisse pour le present, pour ce que mon petit opuscule ne pourroit comprendre tout discours, qu'on pourroit faire sur ce propos) seroyent assez suffisantes pour demōstrer la verité & certitude de nostre science, n'estoyent les argumens qu'on a accoustumé de faire au contraire, qui troublent tellemēt les entendemens des bōs enfans de doctrine, qu'ils sont tousiours en doubte,

croyans tãtost l'vn, puis l'autre, si bien qu'ils n'ont iamais repos en leurs esprits. Mais afin que desormais ils puissent croire nostre science estre tresveritable, ie leur vueil apprendre la vraye solution, du plus violent & apparent argument qu'on a accoustumé de faire au contraire, par laquelle ilz cognoistrõt que leurs argumẽs, & tous autres semblables n'ont rien qu'vne seule apparence de verité. Ilz sont tous coustumiers faire vn argument, qu'ils fondent sur l'authorité du philosophe au quatriesme des meteores, laquelle a esté pareillement d'Auicenne, comme dict Albert le grand. En vain (dict-il) se trauaillent les operateurs du iourd'huy pour parfaire les metaux, car ilz n'y paruiendront iamais, si premieremẽt ils ne les reduysent en leur premiere matiere, or est-il ainsi que nous ne les

y reduiſons point, par conſequent ne faiſons rien que ſophiſtications,comme en a eſcript le meſme Albert, diſant,tous ceux qui coullorent les metaux par diuerſes façons de ſimples en diuerſes couleurs, ſont vrayement gens trompeurs & deceueurs,s'ils ne les reduyſét en leur premiere matiere.De ma part,ie ſçay bien que beaucoup de gens ſçauans ont entreprins la ſolution de ceſt argument, pour ce que c'eſt le plus apparent qu'on face, de ſorte que les vns diſent que encores que par la proiection de noſtre diuine œuure ſur les metaux imparfaicts, nous ne les reduiſons point en leur premiere matiere, ſi eſt-ce, que en la compoſition d'icelle nous l'auons reduicte en ſoulfre & argent vif, qui ſont la vraye matiere des metaux (comme nous declairerons au quatrieſme membre de noſtre diuiſion

uision) & que pour la grande perfe-
ction qu'elle a acquise en sa deco-
ction, elle est suffisante pour parfaire
tous les metaux imparfaicts en or par
sa proiection, sans les reduire parti-
culierement en leur premiere matie-
re. Telle a esté l'opinion d'Arnault de
Ville neufue en son grand Rosaire,
lequel Raymond Lulle ensuyuit en
son Testament. Mais, sauf l'honneur
& reuerence de ces deux sauans per-
sonnages, Il me semble que c'est par-
ler cõtre toute opinion des philoso-
phes, car puis qu'ils accordent qu'il
faut reduire les metaux en leur pre-
miere matiere (ce que se faict par
mouuement & corruption, comme
dict Aristote) ilz veullent faire en-
tendre, que par la seule fonte, & pro-
iection de nostre diuine œuure sur
les metaux ils sont corrompus &
desnuez de leurs premieres formes,
qu'est

qu'eſt vne choſe indigne de tous les philoſophes. D'autres ont amené diuerſes & variables ſolutions,comme l'on peut veoir en leurs liures.Quant à moy i'en diray ce qui m'en ſemble. Il eſt trop vray,que ſi nous voulions. faire des mieux de nouueau, ou bien ſi nous voulions faire d'iceux terres, pierres, ou autres choſes totalement differentes des metaux, Il les faudroit reduire en leur premiere matiere, par les moyens cy deſſus declairez.

Mais puis que toute noſtre intention n'eſt autre que de parfaire les metaux imparfaicts en or, ſans les transformer en nouuelles matieres differentes de leur propre nature, mais pluſtoſt les purger, & nettoyer par la proiection de noſtre diuine œuure, à fin qu'ils ſoyent parfaicts par la grande & exube-

rante perfection d'icelle il n'est point de besoing les reduire en leurs premieres matieres, car il est trop notoire, que ce sont deux choses grandement differétes, parfaire l'imparfaict, & le faire de nouueau, autrement il s'ensuyuroit qu'il faudroit remettre toutes choses demy cuictes en leurs premieres formes, pour les acheuer de cuyre, choses indignes de tous les philosophes. Quant à d'autres argumens qu'on a accoustumé de faire, ie m'en tais pour le present, pour ce qu'on trouue les solutions d'iceux dans les liures des bons Aucteurs, & puis le lecteur diligent & studieux en pourra inuéter la plus grand part, tant par ce que nous auons dict, que par ce que declarerons cy apres, attendu mesmement qu'il me semble auoir declairé le plus difficile & malaisé à souldre qu'on ait accoustumé de

de faire, Toutesfois ie ne veuil oublier en cecy l'authorité d'Auicenne. lequel parlant de la contradiction que Aristote à fait ensa ieunesse à l'opinion de tous les philosophes anciẽs, dit, Ie n'ay point d'excuse legitime, pource que i'ay cogneu l'intention de ceux qui nyẽt nostre science, & de ceux qui l'estiment estre veritable. Les premiers, comme Aristote, & plusieurs vsent des raisons, qui ont quelque peu d'apparence, mais non point veritables. Les autres en ont fait d'autres, mais grandement eloignées de celles qu'on à accoustumé de voir aux autres sciences, voulant dire, par cela, que nostre science ne peut estre prouuee par certeines demonstrations, comme toutes les autres, pource qu'elles procede d'autre façon toute contraire aux autres, en celant & cachant la proprieté

proprieté de ses termes, au lieu que les autres s'esforcent la declarer. Par quoy en continuant l'ordre de ma diuision, ie declareray le tiers membre d'icelle, monstrant qu'elles operations sont necessaires à la faction de nostre diuine œuure, declairant premierement, comment nostre science est naturelle, & pourquoy elle est appellée diuine. En quoy l'on cognoistra les grandes & lourdes faultes des operateurs du iourd'huy. Pour bien doncques entendre, en quoy nostre science est naturelle, il nous faut sçauoir ce que Aristote à enseigné des operations de nature, lequel a tresbien monstré qu'elle besoigne souz terre en la procreation des metaux, de quatre qualitez, ou (pour parler communement) de quatre elemens, appellez, feu, air, eaue, & terre: desquels les deux contiennent les deux

autres

autres, ſçauoir,la terre cõtiẽt le feu, & l'eaue contient l'air. & pour ce que noſtre matiere eſt faicte d'eaue & de terre (comme nous dirons plus amplement dans le penultieſme mẽbre de noz diuiſions) elle eſt dicte ſu ſtement naturelle, pour ce que en ſa compoſition les quatre elemẽs y entrent, les deux ſont cachez au yeux corporelz, ſçauoir le feu & l'air l'eſquels faut comprendre des yeux de l'entendement, comme dit Raymõd Lulle, en ſon Codicille. conſiderez bien (dit il) en toy meſmes la nature & proprieté de l'huyle(que les ſophiſtiqueurs ont appellé air,pour ce que ils diſent qu'il abonde plus en ſa qualité)car ton œil ne te monſtrera point la difference & proprieté d'iceluy, monſtrant aſſez par cela que tous les quatre elemens ne ſont pas euidens en noſtre diuine œuure, comme

plusieurs ont fausement estimé, ainsi que nous dirons en declairant les termes de nostre science. D'aduantage, icellle est dicte naturelle, pource que en sa premiere operation elle imite nature au plus pres que luy est possible, car elle ne la pourroit imiter du tout, comme dit Geber en sa Summe, qu'il soit vray, les operations des philosophes naturels qui nous ont precedez, nous en asseurent, lesquelz, apres auoir diligemment cogneu (comme dit Raymond Lulle en son epistre au Roy Robert, & Albert le grand, en son traicté des simples mineraux) que la façon dequoy nature besoigne souz terre en la procreation des metaux, n'est autre que par decoction continuelle de la vraye matiere d'iceux, laquelle decoction separe le monde de l'immonde, le pur de l'impur, le parfaict, de l'imparfaict, par

eua

euaporations continuelles, qui sout cause de la chaleur de la terre minerale eschauffee en partie par la chalenr du soleil, car il ne fait pas tout seul l'entiere & parfaicte decoction. Et ainsi que tresbien à declaré le bon Treuisan, & comme mesmes l'experience nous monstre ordinairement és mynes, ou il se trouue diuersité de metaux & de matieres, les vnes grossieres, les autre subtiles & pure, que sont volontiers eleuées au plus haut. Nostre science doncques imitant en cela nature procede au commencement & en sa premiere opinion par snblimatious, pour purifier tresbien nostre matieerre, pour ce qu'il nous est impossible la preparer autrement cõme dit Geber en sa Sũme, & Rasis au liure des Lumieres, quand il dit: le commencemẽt de nostre besoigneest sublimer. parquoy elle est dicte à bõ

droit naturelle, ce que à fait escrire à ceux qui no⁹ ont precedé, que nostre diuine œuure n'est point artificielle, car ce que nous faisons c'est ministrer par l'art à nature la matiere deuë pour la cõposition d'icelle, laquelle nature n'a point sçeu conioindre pour la perfection de nostre diuine œuure, pource que ses actions sont continuelles, comme dit Geber en sa Somme. Et pour raison de ceste admirable conionction d'elemens nostre science est appellée diuine. Laquelle conionction, les Philosophes ont appellé la secõde operatiõ, & d'autres l'appellent dissolutiõ, disans fort proprement q̃ c'est le secret des secrets, cõme dit Pythagoras en la Tourbe des philosophes: c'est le grand secret que Dieu a voulu cacher aux hommes. Et Rasis au li[illegible] des Lumieres dict, si tu ignores [illegible] vraye dissolution de

noſtre corps, ne commence point à trauailler, car icelle ignoree tout le reſte nous eſt inutile, laquelle il nous eſt du tout impoſſible ſçauoir par les liures, moins par la cognoiſſance des cauſes naturelles, qui eſt la raiſon pourquoy noſtre ſcience eſt appellee diuine, comme dit Alexandre, Noſtre corps (qui eſt noſtre pierre cachee) ne peut eſtre cogneu, ny veu de nous, ſi le bon Dieu ne le nous inſpire par ſon ſainct eſprit, ou appréd par quelque homme viuant, ſans lequel corps noſtre ſcience eſt perdue. Et ceſt la pierre de laquelle parle Hermes en ſon quatrieſme traicté, quant il dit, il faut cognoiſtre noſtre diuine & precieuſe pierre, laquelle crye inceſſamment defens moy, & ie te ayderay, rends moy mon droit, & ie te ſecouriray. De ce meſme corps caché il parle en ſon premier traicté, quant il dit

le faulcon eſt touſiours au bout des montaignes, cryant, ie ſuis le blanc du noir, & le rouge citrain. Or la raiſon pourquoy noſtre ſcience nous eſt inutile ſans ladicte conionction, c'eſt que à la naiſſance & procreatiõ de noſtre diuine œuure, la partie volatile emporte quant & ſoy la ſixe,& par ainſi nous ne ſçauriõs faire qu'el le fuſt fixe &permanente au feu, ſi nous ne faiſſions par vne admirable, voire ſuper-naturelle conionction que le fix retinſt le volatil, à fin que lors ſoit faict ce que tous les Philoſophes commandent,ſçauoir le vola til fix, & le fix volatil. Laquelle conionction ſe doit faire ſur l'heure meſ me de ſa naiſſance comme dit Haly au liure de ſes ſecrets. Celuy qui ne trouuera noſtre pierre ſur l'heure de ſa naiſſance, ne faut point qu'il en at tende d'vne autre en ſa place. Car celuy

Celuy qui à entreprins noſtre diuine œuure ſans cognoiſtre l'heure deter minee de ſa naiſſance n'en rapportera que peine & tourment. Ceſte meſ me conionction Raſis a appellee fort proprement, au liure des preceptes, Les pois & regimens des Philoſophes nous conſeillant, que ſi nous ne les cognoiſſons tresbien, de ne nous entremettre point a trauailler à noſtre diuine œuure, diſant que les Philoſophes n'ont rien tant caché que cela, cõme de vray ils le demonſtrent aſſez en leurs eſcrits, car ſi l'vn dit que ceſte diuine conionction doit eſtre faicte, le ſeptieſme iour, l'autre dit au quarãtieſme, l'autre au cẽtieſme, l'autre au bout de ſep mois, l'autre à neuf cõme Raſis, l'autre à bout de l'an, comme Roſinus, de ſorte qu'il n'en y a pas deux qui s'accordent, cõbiẽ q de vray il ny ait que vn ſeul ter

me voire vn ſeul iour, voire meſmes vne ſeule heure, en laquelle il faut faire noſtre coniōctiō pour ſa propre decoctiō, mais pour l'enuie qu'ils ont de la tenir ſecrete, ils ont de propos deliberé eſcrit les termes differens lesvns des autres, encores qu'ils entendent tresbien entr'eux qu'il ny a qu'vn ſeul terme ſachās tresbien, que iceluy cogneu, le reſte n'eſt que œuure de femme, & ieu d'enfās, cōme dit Socrates, Ie t'ay mōſtré la vraye diſpoſition du plōb blācy (c'eſt à dire, la vraye preparation de noſtre matiere qui apparoit noire au cōmēcemēt de plōb, puis eſt faite blāche par noſtre cōtinuelle decoctiō) & ſi tu l'as tresbiē cogneuë, le reſte n'eſt que œuure des fēmes & ieu d'ēfās, voulāt dire par cela qu'ils n'y a besognes plus aiſée, q̄ la voſtre, apres ladicte coniōctiō, cōme de vray il eſt. Et puis qu'il n'eſt beſoin que de cui-

re. Les deux matieres desia assẽblees, & que pendãt icelle decoctiõ l'on est en repos, il est trop certain qu'on y a grand plaisir, cõme dit le philosophe au septiesme des Ethiques, qu'on a plus de plaisir en se reposãt qu'ẽ trauaillãt. Et qu'il soit vray q̃ nostre derniere decoctiõ se face en repos & sãs se tourmenter, Rasis en son liure de trois paroles, dit, q̃ toutes les dissolutions, calcinatiõs, sublimatiõs, dealbations, rubificatiõs & toutes autres operatiõs, que les philosophes ont escrit estre necessaires pour parfaire nostre diuine œuure, se font dedãs le feu, sans le bouger. Pythagoras en la Tourbe des philosophes à escrit le mesme, disant q̃ tous les regimens requis à la perfection de nostre diuine œuure sõt parfaits par la seule decoctiõ. Barseus au mesme liure dit, qu'il faut decuyre, taindre & calciner nostre

ſtre diuine œuure, mais toutes ces o-
perations(dit il)ſe fontpar la ſeule de
coction. Toutesfois à fin que noz ca
lumniateurs ne diét que toutes leurs
operations ne ſont que decoctions,ie
ſuis content leur alleguer d'autres
ſentences des anciens philoſophes
pour leur oſter toutes excuſes, & de
monſtrer comme à l'œil leur erreur
& ignorance. Alphidius en ſon liure
nous teſmoigne, que nous n'auons
beſoing en la compoſition de noſtre
diuine œuure,que d'vne ſeule matie-
re,qu'ils appellent aſſez proprement
eaue,& d'vne ſeule action,c'eſt la de
coctiō,laquelle ſe fait en vn ſeul vaiſ
ſeau,ſans iamais y toucher. Le Roy
Salomon teſmoigne le meſme quād
il dict,que a la faction de noſtre diui-
ne œuure(qu'il appelle noſtre ſoul-
fre)nous n'auons quevn ſeul moyen.
Lilium à eſcript le meſme, diſant
que

que nostre diuine œuure est faite dedans vn seul vaisseau, par vn seul moyen, & pour vne seule decoction, Mahomet declaire assez le semblable disant que nous n'auons que vn seul moyen, sçauoir la decoction , & vn seul vaisseau , pour faire nostre diuine œuure tant la blanche, que la rouge , Auicenne à esté de mesme opinion , quãt il parle plus proprement que pas vn disant que toutes les dispositions c'est à dire, toutes les operations requises à la cõposition de nostre diuine œuure se font en vn seul double vaisseau. Si doncques nostre diuine œuure est faicte dedãs vn seul double vaisseau , & par vne seule decoction (comme de vray elle est) il faut necessairemen que la pluspart des operateurs du iourd'huy confessẽt leurs grãdes fautes & erreurs, pour ce que ie ne sache en auoir veu aucũ,
qui

n'euſt les trois & quatre fourneaux, & tel eſtoit qui en auoit dix & douze, l'vn pour diſtiller l'autre pour calciner, l'autre pour diſſouldre, l'autre pour ſublimer acōpagnez d'vne infinité de vaiſſeaux, pour parfaire leurs œuures, mais ils y ſeroyent encores & y ſerōt touſiours (s'ils ne corrigent leurs fautes) auant qu'ils paruiēnēt à la faction de noſtre diuine œuure. Ie metais d'vn tas de ſeparations, qu'ils font (ad ce qu'ils diſent) des quatre elemens, pource que cela ſera plus à mon propos quāt ie declareray la nature des quatre elemēs, en declarant les termes de noſtre ſciēce. Il me ſuffit pour le preſēt, auoir mōſtré la façō & vray moyē pour cognoiſtre cōme à l'œil ceux qui ſont eſlōgnez de la verité de noſtre ſciēce, ou ceux qui ſont dedās le vray chemin, car cōme nous auōs mōſtré aſſez à plain cy deſſus, &
monſtre

mõſtrerons encores cy apres, il n'y a q̃ vn ſeul moyẽ, vne ſeule façõ de faire, &ce dedãs vn ſeul vaiſſeau(q̃ Raymõd Lulle appelle hymẽ)& dedãs vn ſeul fourneau(q̃ le bõ Treuiſan appelle feu clos, humide, vaporeux, continuel, & digerẽt)ſãs iamais y toucher, que noſtre decoctiõ ne ſoit parfaite, tant s'ẽ faut qu'il y faille tãt de fatras, ny tãt de folles deſpences qu'on a accouſtumé d'y faire. Ie n'ignore point qu'il n'y ait entre eux quelques vns qui liſent les liures(combiẽ q̃ de vray ils ſont bien clers, car ils trauaillent preſque tous à credit) qui me diront, pourquoy nous taxez vous ainſi; veu queGeber en ſa Somme nous apprẽd diuerſes preparations, tant du ſoulfre que de l'argent vif, enſẽble des corps & de l'eſprit, & Raſis au liure du parfait magiſtere teſmoigne, q̃ les corps & les eſprits ſont preparez par di-

uers moyens, & en apprend beaucoup de manieres. Mais il ne fault point me painer grandement pour leur respondre, leur ayant desia respondu parce que i'ay dit au parauant, car telles & semblables sentẽces ont esté escrites pour cacher la vraye preparation de nostre diuine œuure, comme nous auons dit au premier membre de nostre diuision, ce que mesmes Geber en tesmoigne en sa Summe au chapitre, des differences des medecines, il y a, dict il, vne seule voye parfaicte, laquelle nous relieue & soulage de nous painer à toutes autres preparations. Parquoy, en continuant nostre diuision, ie declareray la façon comment nature besoigne aux concauitez de la terre, dedans les mynes: en la procreation des metaux, en quoy l'õ cognoistra en quelles operations l'art la peut ensuyure,

&con

& conſequēment qu'elle eſt la vraye matiere requiſe pour les parfaire ſur terre. Mais pour ce que c'eſt le principal poinct de noſtre ſciēce (comme dit Gobert au commencement de ſa Somme, & Auicenne qui defend de s'entremettre de la practique d'icelle ſi l'on n'a premierement cogneu les vrays fondemēs & matieres des mynes) i'enſuiuray en la declaration d'icelle les principaux autheurs & plus experimētez en la practique des mynes, cōme teſmoignent leurs eſcrits. Or eſt il tenu pour tout reſolu, & plus que certain entre tous les Philoſophes; que tous ſimples q̃ ſont cōgelez par le froid, abōdēt en leurs premieres matieres en humidité aquatique, cōme a eſcrit Ariſtote au 4. des meteores, parquoy puis que les metaux eſtans fonduz ſont congelez par le froid, il faut dire qu'ils abondent en

leur premiere matiere en humidité aquaticque. Toutesfois Albert le grãd (qui a de pl⁹ pres enquis les causes en la procreatiõ des metaux que tout autre) mõstre tresbiẽ que ceste humidité aquatique n'est point l'humidité, comme que nous voyons en l'eauë, & en autres simples, car l'experience nous monstre qu'elle est reduite & conuertie en fumee par la violence du feu, mais il est ainsi que les metaux estans fondus ne sont point conuertis en fumee, il faut doncques dire, que leur humidité est meslee auec quelque autre matiere qui les retient sur le feu,& qui garde qu'ils ne soyent conuertis en fumee par la violence d'iceluy. Or il n'y a matiere qui resiste tant au feu, que fait l'humidité visqueuse, quant elle est meslee auec la partie terrestre & subtile, comme tesmoigne Bonus Philosophe Italien,& ainsi que l'experiẽce nous certifie. Parquoy don

donc il faut dire que l'humidité estant aux metaux est telle. Mais pource que nous voyós qu'il y a des humiditez en iceux, qui sont consumees par le feu, sans que pour cela ils soyét cósumees, comme l'expériéce nous monstre en leurs purgations, il nous faut necessairement confesser, auec les principaux aucteurs de nostre science qu'en la composition des metaux il y entre deux façons d'humidité visqueuse, l'vne au dehors; qu'ils appellent extrinsecque, l'autre au dedans qu'ils appellent intrinsecque. Et pource que la premiere est grossiere, & n'est point bien & parfaictement meslee auec sa matiere terrestre & subtile, elle est facilement arse & consumee par le feu. Mais la seconde est grandement subtile, & tellement meslee auec sa partie terrestre, que toutes deux ensemble ne sont qu'vne simple ma-

tiere,laquelle ne peut estre en partie consumee par le feu,qu'elle ne la soit du tout entieremẽt,& d'icelle est procrée & faict le vif argẽt,que nous voyons cõmunement,ce que ses effects monstrent par experiẽce(cõme a tresbien dit Arnault de Villeneufue) laquelle nous certifie que les deux susdites matiere sont coniointes parfaitement en luy, car ou le terrestre retient l'humidité auec soy, ou l'humidité l'emporte, ainsi que dit Albert le grãd,lequel en cerchãt les causes des cõpositions metalliques a tresbiẽ cogneu que la cause pourquoy l'argent vif est tousiours remuãt, c'est pource que l'humidité surdomine sur la partie terrestre, cõme par mesme raison (sçauoir par leur mixtion indicible & vniuócque) le terrestre dominant sur l'humidité est cause que l'argẽt vif ne moüille poient ce qu'il touche, ny le bois

bois surquoy il est mis. Par ceci doncques il nous est mõstré assez euidemmẽt, que la sẽtẽce d'Albert le grãd est fort veritable quant il dit en son liure des simples metalliques, que la premiere matiere des metaux c'est l'humidité visqueuse, incõbustible, & grãdemẽt subtile meslee par vne mixtiõ forte & admirable auec la partie terrestre & subtile dedans les cauernes des terres minerales, ce q̃ ne cõtrarie en riẽ de ce que Geber a escrit en sa Sõme disãt, que l'argẽtvif est la vraye matiere des metaux : car Nature qui n'est iamais oysifue, a procrée l'argẽt vif de ceste matiere, q̃ est la cause que Bonus a dit tresbiẽ, qu'il est la plus prochaine matiere des metaux, mais que la premiere & principale, c'est ladite humidité visqueuse meslee auec sa partie terrestre & subtile, cõme a dit Albert. Geber a tresbiẽ declaré le mes-

me quãt il est dit en la diffinition qu'il baille de l'argent vif en sa Sóme, c'est (dit il) vne humidité visqueuse, qui a esté espoissie par l'aide de sa partie terrestre, qui entre en sa composition, Or à present nous faut considerer biẽ subtilemẽt la faço cõmẽt Nature procede à la procreation de toutes choses, en lesquelles elle a meslé vne propre matiere que les Philosophes appellẽt agent, pource qu'elle ne se produit point soymesme (comme dit Aristote) c'est à dire ne monstre point ses effects. Parquoy nature en la procreation des metaux apres auoir cree leur matiere, (sçauoir l'argent vif) elle, qui est toute sçauãt, luy adioinct son propre agent, à sçauoir vne façon de terre minerale, qui est comme la cresme & graisse d'icelle, decuicte & espoissie par la chaleur qui est dãs les cauernes des mynes par lógue decoctió, la-

qu'elle terre nous appellons communement soulfre, lequel est en mesme degré, en faisant cõparoissõn de luy à l'argét vif, comme le caille, en le com parát au laict, l'hóme en le cõparant à la femme, & l'argét en le comparát à la matiere subiecte, leql soulfre les philosophes ont dit estre en deux sortes, l'vn est facile à fódre de sa propre nature, & l'autre est tát seulemét congelé & non fusible. Parquoy, à fin que Nature monstrast la puissãce & force de l'argent, à sçauoir du soulfre en la matiere à laqlle il est conioinct elle a faict par vne admirab le cõposition q̃ les metaux fusent cõgelez par l'actiõ du soulfre fusible, à fin qu'ils fusent fondás, cõme elle a cõposé les autres simples metalliõs, par l'actiõ du soulfre nõ fusible, à fin qu'ils ne fusset pas fondás comme la magnesie, les marcasites, & autres séblables, mais pour

ce que l'argent ne peut estre aucunement partie materielle du composé, comme dit Aristote, nature en besognant soubs terre à la procreatiõ des metaux, apres auoit meslé ledit soulfre auec l'argẽt vif par vne cõpositiõ indicible, elle en faict & procrée le principal metal, sçauoir l'or, en separant d'iceluy, par vne parfaite decoction, son agent sçauoir le soulfre, qui est la cause pourquoy l'or est plus parfaict que tous les autres metaux, pource que c'est la principale & derniere intẽtion de nature en leur procreation, ainsi que l'experience nous certifie, quant elle ne le transmue en meilleur. Et c'est la raison pourquoy l'argẽt vif se mesle mieux & plus aisément auec l'or, que auec tout autre metal, pource que ce n'est riẽ que argẽt vif, decuict par son propre soulfre, & du tout separé d'iceluy par la-

dicte decoction, de mesmes tout ainsi que la separation du soulfre est cause de la perfectiõ de l'or, aussi de mesme qu'il en demeure aux autres metaux, de mesme sont ils dicts imparfaicts, & voyla la cause pourquoy l'argent est moins parfaict q̃ l'or, & le cuyure plus imparfaict que l'argẽt, à sçauoir par faute de decoctiõ, car par elle seulement, leur argent sçauoir le soulfre en est separé. En quoy est declairé le plus grand & principal secret de nostre science, car puis qu'il faut qu'elle ensuyue nature en ses operations, il est necessaire, que auant que parfaire nostre diuine œuure, nous en separions son argent, sçauoir le souffre, ce que tous les philosophes ont caché en leurs escrits, nous renuoyant aux operations de nature, lesquelles me semble auoir assez declairé. Mais à fin que l'on cognoisse parfaictement

en quoy nostre science peut ensuyure les operations de Nature, il nous cõuient declairer la façon principale, & plus coustumiere dont elle vse en la perfection des metaux. Nous auons desia dict, que la perfection & imperfection des metaux est causee par la priuation ou mixion de son argent, sçauoir du soulfre, & auons monstré la premiere façon de laquelle nature vse en composant le principal & plus parfaict de tous, qu'est l'or, mais elle a vsé d'vne autre, qui semble estre diuerse de la premiere, combiẽ que de vray soyent toutes vnes, si l'on considere la fin & vraye intention de nature, laquelle n'est autre que purger, & nettoyer les metaux de leur soulfre, car ce qu'elle faict en la premiere façon auec vne parfaicte decoction, elle le faict en la seconde par vne continuelle & longue digestion, digerãt
&

& purifiãt les metaux imparfaits peu à peu, tant qu'ils soyẽt reduicts en or. Qu'il soit vray, l'experience nous monstre, que aux mynes de l'argent l'on trouue ordinairement du plomb, & en aucunes l'on trouue les deux tellement meslez ensemble, que ceux qui sont experts au fait des mynes, disent (apres auoir descouuerts l'argent, qui apparoit presque imparfait par faute de digestion) qu'il les faut laisser ainsi, & refermer la myne, à fin que rien de la matiere subtile n'euaporast, par trente ou par quarante ans, & que par ce moyen le tout sera parfaict, comme recite Albert le grand auoir esté fait en son temps au Royaume d'Esclauonie. Et moy i'ay ouy asseurer le mesmes à vn maistre qui estoit grandement expert aux faits des mynes. C'est doncq en ceste seconde façon, que

nature tiét pour parfaire les metaux, que noſtre art l'enſuit en ſes operations, à ſçauoir, en parfaiſant les metaux imparfaicts par la priuation de leur ſoulfre, lequel en eſt ſeparé, par la proiectió, que nous faiſons de ceſte diuine œuure ſur iceux quãt ſont fondus, laquelle les purifie de leur dict ſoulfre, & les parfaict en fin or, par ſa parfaite & exuberãte decoctió, qu'elle a acquiſe par l'adminiſtration de noſtre art. Et tout ainſi que les diuerſes façons, dequoy nature vſe à la purification des metaux, ne font point que nous trouuions diuerſes façons d'or (i'entens en perfectió) auſſi la diuerſe façon dequoy nous vſons pour les parfaire ſur terre (qui eſt toute autre & differēte des operations de nature) ne faict point que noſtre or & le myneral ſoyent en rien differens attendu meſmement, que nous vſons

de mesme matiere, qu'elle vse soubs terre dedans les mynes, ce que conferme Aristote au neufiesme de sa Metaphysicque, disant quãt l'argent & la matiere sont semblables, les operations sont tousiours semblables, encores que les moyens pour les faire soyent diuers, car les moyens & la matiere sont deux choses pour ce que si la matiere est vne & du tout semblable, toutes les operations qui semblent au commencement cõtraires, sont en fin vn mesme effect, cõme tesmoigne ledit philosophe. Et qu'il soit vray que nostre matiere de laquelle nous vsons pour parfaire des metaux sur terre, soit du tout semblable à celle dequoy nature vse soubz terre pour la procreation des metaux, Geber en sa Summe dict, que nostre science ensuyt nature au plus pres qu'il luy est possible, Le mes-

me dit Hermes, Pythagoras, Senior, & plusieurs autres. Puis doncques qu'elle ensuyt nature, il faut necessairement confesser qu'elle vse de semblable matiere (laquelle ne peut estre qu'vne seule & mesme en nostre science, tout ainsi que nous auons assez monstré cy dessus, qu'il n'y a qu'vne seule matiere en nature, laquelle matiere auons appellé argentvif) non pas en tant qu'il est seul, mais quant il est meslé auec son propre agent, qui est son vray soulfre. Ceste mesme matiere doncques, que les philosophes ont appellé argent vif animé, sera la vraye matiere de nostre science, pour parfaire nostre diuine œuure, veu que iceluy mesme sans autre est la vraye matiere, de laquelle nature vse aux concauitez de la terre dedans les mynes en la procreation des metaux, comme nous auons assez monstré

ſtré cy deuant. Or la raiſon pourquoy ils l'ont appellé argent vif animé, & pour monſtrer la difference, qui eſt entre luy & l'argent vif commun, qui eſt demeuré tel, pour ce que nature ne luy a pas adioint ſon argent propre. Tant s'en faut dõcques que l'argant vif commun, ny le ſoulfre commun ſoyent la vraye matiere des metaux, comme pluſieurs ont fauſſement eſtimé. Qu'il ſoit vray, l'experience nous teſmoigne que iamais l'on n'a trouué l'argent vif cõmun, ny le ſoulfre commun meſlez enſemble dedans les mynes. comment doncques ſeroyent-ils la vraye matiere des metaux aux concaues de la terre, & par conſequent de noſtre ſcience, ainſi que teſmoigne Geber en ſa Summe quãt il parle des principes d'icelle, lequel en vn autre lieu dict tresbien que

noſtre argẽt vif n'eſt autre choſe que vne eauë viſqueuſe eſpouſſée par l'action, de ſon ſoulfre metalicque. Et c'eſt noſtre vraye matiere, laquelle nature a preparé à noſtre art, comme dit Valerandus Syluẽſis, & l'a reduite en vne eſpece certaine (aux vrays philoſophes cogneuë) ſans la tranſmuer d'auantage de ſoy-meſme. Auicenne a teſmoigné le ſẽblable quand il dit, Nature nous a preparé vne ſeule matiere, laquelle noſtre art ne peut faire ny compoſer de ſoy meſme. Tãt s'en faut dõcques que toutes les matieres que nous pourrions meſler enſemble (fuſſent elles metalliques ou non) ſoyent la vraye matiere de noſtre ſcience, attendu que nature la nous a deſia preparé, de ſorte qu'il ne nous reſte que deux choſes à ſçauoir purifier la dicte matiere, & la parfaire & conioindre par ſa pro-

pre decoction. c'est de ceste matie-re que Risis a escrit au liure des pre-ceptes, Nostre Mercure (dit il) est le vray fondemẽt de nostre science, du quel seul l'on tire &extrait les vraies tainctures des metaux, Alphidius a declairé le mesme, quãt il dit, regarde bien, mon enfant, car toute l'œuure des sçauans Philosophes consiste au seul argent vif, qui est la raison pourquoy Hermes nous commande garder tresbien ce Mercure. Lequel il appelle coagulé,& caché dedãs les cabinets dorez. De ce mesme Mercure a parlé Geber où il dit, Loué soit le Dieu, treshaut, qui a crée cest argent vif,& luy a donné telle puissance qu'il n'y en a point d'autre qui luy soit semblable, pour parfaire le vray magistere de nostre science. Brief, il ny a Autheur sçauant qui ayt escrit, qui ne soit de ceste opinion.

Mais ie sçay bien que les operateurs du iourd'huy me taxeront, disans, comme est ce que i'ose reprendre tãt de sçauans personnages qui nous ont precedé, lesquels nous ont laissé par escrit, non pas la theoricque seulement de nostre sciẽce, mais la practique d'icelle, en laquelle il nous apprenent de sublimer l'argent vif (que ils appellent Mercure) auec du Vitriol & du sel, puis monstrẽt, comme il le faut reuifier auec d'eaue chaude, à fin de le mesler auec de l'or qu'ils appellent Sol, & par ce moyẽ le dissouldre pour le fixer, à fin de parfaire par ce moyen nostre diuine œuure. cõme a escrit Arnault de ville neufue en son grand Rosaire, & Raymõd Lulle en son testamẽt Mais à fin que ie les contente, leur declairant leur ignorance, ie ne vueux qu'ensuyure les mesmes Autheurs qu'ils m'allenguent,

guent, les escrit desquels nous tesmoignent, que toutes ces diuerses operations, distillations, separations d'elemens, reductions, & autres semblables, n'ont esté escriptes par eux, que pour cacher & enueloper la dessoubz la vraye practique de nostre science. Qu'il soit vray, apres que Arnault de Ville neufue nous a apris toutes ces diuerses operatiõs en son dit Rosaire, il dit à la fin en sa recapitulation. Nous auons monstré la vraye practique, & vray moyen pour parfaire nostre diuine œuure, mais en paroles fort courtes. Lesquelles sont assez prolixes pour ceux qui les entendront. Tant s'en faut doncques qu'en parlant de tant de diuerses & longues operations il ait tousiours entendu parler de la vraye prereparation & practique de ceste didiuine œuure: le mesmes nous tes-

moigne la fin du Codicille de Raymond Lulle, quant il respond à ceux qui luy voudroyent demander, pour quoy il a escrit l'art, puis qu'il a tesmoigné vn peu au parauant qu'il ne se faut point attẽdre de paruenir à la vray cognoissãce d'iceluy, par la lecture des liures, pour ce (dit il) que le Lecteur fidele soit introduict & habilité en la vraye cognoissance de nostre diuine œuure, la preparation de laquelle nous n'auons iamais declairé au vray, tant s'en faut doncques que les grandes & diuerses preparations qu'il a aprises en ses liures soiẽt la seule & vnique practique, qu'est requise pour parfaire nostre diuine œuure. Il y en aura d'autres qui seront plus sçauants, & me reprẽdrõt volontiers, disans pourquoy i'ay escrit que nostre diuine oeuure est faicte d'vne seule matiere, à sçauoir du seul argẽt
vif

vif animé, veu que Geber en sa Somme au chapitre de la coagulation de Mercure dict, qu'elle est extraicte de corps metalliques preparez auec leur arsenicq. Rosinus au contraire dict que c'est le vray soulfre incōbustible duquel nostre diuine œuure est faite. Salomon fils de Dauid tesmoigne le mesmes, quand il dit, Dieu a prefere à toutes les choses qui sont soubz le ciel nostre vray soulfre. Pythagoras en la Tourbe des Philosophes a escrit, que nostre diuine œuure est parfaicte, quand les soulfres se cōioignēt l'vn auec l'autre. Par ainsi elle est faicte de soulfre, & non d'argent vif animé seulement. Mais pour leur bien respondre, & contenter leurs esprits desuoyez de la vraye voye, il faut leur ramēteuoir ce que nous auōs declaré cy deuant, parler de la matiere des metaux, où nous auons monstre'

cõment nature adioint l'argent pro pre à largent vif dedans les mynes.

Or pource que nostre diuine œuure n'a point de nom propre, les vns luy ont donné vn nom, les autres vn autre, tellement que Lilium a tresbiẽ escrit, que nostre diuine œuure a autant de noms entre les philosophes, comme il y a des choses au monde, voulant dire par cela qu'elle a des noms infiniz, car combien qu'elle soit tousiours vne mesme, faite d'vne seule matiere, toutesfois les philosophes ont dõné diuers & variables nõs, selon la diuersité des couleurs, qui apparoissent en la decoction d'icelle, comme ceux qui l'ont appellé argent vif animé (comme nous) ont consideré, que nostre premiere matiere, q les anciens Philosophes ont appellé Chaos, participe à son cõmencemẽt &

& eſt vrayemét du tout ſemblable à la nature & matiere de l'argent vif, duquel nature compoſe & parfait les metaux aux côcauitez de la terre, cõme nous auons aſſez monſtré cy deuant. Demeſme ceux qui ont appellé noſtre diuine œuure Pierre Philoſophale (qui eſt le nom auiourd'huy le plus receu de tous) ont eu eſgard à la fin de la decoction de noſtre matiere, pource que en fin elle eſt fixe, & ne s'enuole point du feu, pour raiſon qu'ils ont ce terme commun entre eux, d'appeller toutes choſes qui ne ſe ſont point euaporées, ny ſublimees au feu pierre. D'autres ont inuenté pluſieurs autres noms, les cauſant ſur diuerſes raiſons, leſquels ſeroiét lõgs à reciter cõme dit Maluefciudus. Si nous appellõs noſtre matiere ſpirituelle, il eſt vray : ſi nous la diſons corporelle, ne mentons point : ſi nous

l'appellons celeste, c'est son vray nõ:
si nous l'appellõs terrestre, nous parlons fort proprement. Declairant assez par cela que la varieté des noms, que ceux qui nous ont procedé ont donné à nostre diuine œuure, a esté causee par diuerses raisons, fondées sur la diuersité des couleurs, & autres operations, que apparoissent à sa decoction. Ainsi ceux qui l'õt appellé soulfre, comme tesmoignent les authoritez qu'on pourroit amener cõtre moy, ont regardé à la derniere decoction, en laquelle nostre matiere est fixe. Laquelle tout ainsi que au commencement monstroit la vraye apparence d'argent vif, pource qu'elle estoit volatille, ainsi en fin est-elle dicte fixe. Et lors ce qu'estoit au dedans incongneu, sçauoir les parties fixes, que nous appellons soulfre, est fait manifeste, par la continuelle & derni

derniere decoctiõ, en laquelle il domine le volatil, qui est la raison pour quoy nostre matiere n'est plus appellee volatile, i'entẽds de ceux qui cõsiderent la derniere decoction, mais soulfre fix, cõme dit Arnault de Villeneufue en son grãd Rosaire, quãd il a parlé de la derniere decoction de nostre diuine œuure, c'est, dit il, le vray soulfre rouge, par lequel l'argent vif peut estre parfaict en fin or, Par ainsi nous pouons iustemẽt & au vray resouldre, que la matiere de laquelle nous cõposons nostre diuine œuure, n'est que vne seul, du tout semblable à la matiere de laquelle nature vsez soubz terre dedãs les mynes, en la procreation des metaux, nonobstans les authoritez que nous auons amenées cy dessus au contraire, & toutes autres semblables. car (comme dit Aristote, & mesmes l'experience

nous tesmoigne) la diuersité des noms ne faict point la chose diuerse. Parquoy, pour mettre fin, à nostre diuision, il nous reste declarer les termes de nostre science. I'entends declarer, cest à dire, conferer le sentences des bõs & principaux autheurs qui nous ont precedé. Lesquels vsãt entre autres de quatre termes, en parlãt de la composition de nostre diuine œuure, sauoir, de quatre elemés, du parfait Leuain, du vray venin, & du parfait coagulé, qu'ils ont autrement appellé le masle, le cõperãt aux femelles comme ils comparent leur caille ou coagule au simple laict. Pour bien dõcques declairer qu'est ce qu'ils entendent par quatre elemens, il nous faut sçauoir, ce que tous les Philosophes naturels ont declairé touchant la premiere matiere, qu'ils appellent Chaos, en laquelle ils ont dit,

dit que tous les elemens estoyent confuz,mais par leur contrarieté,chascun en demonstrãt ses actions se nous est manifeste,qui est la raison pourquoy Alexandre a escrit en son epistre, que tout ce qui c'est demonstré à noz anciens estre de qualité chaude, ils l'ont appellé feu ce qui estoit sec & coagule, terre, ce qu'estoit humide & labile eaue. & ce qui estoit froid, & subtil venteux,ils ont appellé air. Desquels les deux sont encloz dedans les autres, comme dit Rasis,au liure des preceptes,tous cõposez sont faits des quatre elemens, les deux cachez,les deux autres apparens,sçauoit l'air au dedans de l'eaue, & le feu au dedans de la terre, comme nous auons dit cy deuant. Toutes-foys pour ce que les deux encloz,sçauoir l'air,& le feu,ne peuuent monstrer leur actions sans les au-

les autres deux ils les ont appellez les deux elemẽs debiles, & les autres deux, les forts, qui eſt la cauſe, pourquoy ils diſent, que les cõpoſez ſont parfaits, quand l'humidité & le ſec, ſçauoir l'eaue, & la terre, ſõt cõioints eſgallemẽt par l'aide, de nature, auec le froid & le chaut, c'eſt auec l'air, & le feu, ce qui ſe fait par la conuerſion de l'vn en l'autre. Parquoy Alexãdre au liure de ſes ſecrets dit, Si tu cõuer tis les elemẽs l'vn en l'autre, tu trouueras ce q̃ tu cherches. Laquelle ſentence il nous faut biẽ declairer, pour ce que icelle bien entẽdue nous mõſtre, comme au doit, la vraye matiere, & parfaicte practique, de noſtre ſciẽce. Mais pour la bien entẽdre, il nous faut parler vn peu plus propremẽt des quatre elemẽs & de la nature d'iceux, en tãt qu'ils ſont neceſſaires en la cõpoſition de noſtre diuine œuure, Her

mes

mes quãdil en parle dit, que de nostre terre sont creés tous les autres elemẽs. Du contraire Alphidius dit, que l'eaue estle principal element, de laquelle tous les autres elemens requis à la composition de nostre diuine œuure sont crées, en quoy il n'y a point de contradiction, comme il semble, pource que au commencemẽt de procreation de nostre diuine œuure, il n'apparoit rien que eaue, laquelle les philosophes ont appellé eaue Mercuriale. Et d'icelle est procree la terre, lors qu'elle est espoissie, par la conionction & decoction supernaturelle, sans laquelle elle nous est inutile. Hermès doncq a fort bien dit, que de la terre sortent les autres elemens, pource qu'en la seconde operation elle seule monstre ses qualitez, cõme l'eaue le monstroit au commencement: ce qui a fait escrire à

Al

Alphidius, à Valerãdus, & aux autres, qu'elle estoit le principal element en la composition de nostre diuine œuure. Et ce sont ces deux elemẽs, que les Philosophes ont commandé cognoistre, auant s'entremettre de trauailler, comme dit Rasis au liure des Lumieres. Auant (dit-il) que commencer, il faut bien cognoistre la nature & qualité de l'eaue & de la terre, pource qu'en ces deux sont comprins tous les quatre elemens, autrement le volatil emportera le fix, & par ainsi nostre sciẽce nous sera inutile, qui est la raison, pourquoy il nous est commandé conuertir les quatre elemens, à fin que nostre diuine œuure soit bien qualifiee, & finablement faicte fixe, pour pouuoir resister à toute violence de feu, corruption de l'air, rouilleure de terre, gastement & pourriture de l'eaue,

ne

ne plus ne moins que l'or myneral pour raison de sa grande perfection. Laquelle conuersion d'elemens n'est autre chose (comme dit Raymond Lulle) que faire la terre qui est fixe volatile, & l'eaue, qui est humide & volatile, la faire seiche & fixe, ce qui se fait par nostre cõtinuelle decoctiõ dedãs nostre vaisseau, sans iamais l'ouurir, de paour que noz elemẽs ne soyent gastez, & qu'ils ne s'en volent en fumee. Cela mesme tesmoignent les escrits de Rasis, & d'autres diuers philosophes, quãt ils disent, q̃ la vraye separation & conionctiõ des quatre elemẽs se fait dedans nostre vaisseau, sans y toucher des mains ny des pieds. Pource disent ils que nostre pierre se dissoult, se coagule, se laue, se purge, se blanchist & rougist soy mesmes, sans y mesler chose quelconque d'Estrange. Arnault de Villeneuf

neufue eſt de ceſte meſme opinion, en ſon grand Roſaire, où il dict, en peu de parolles, il ne faut que ſe peiner à tuer l'eaue, c'eſt à dire à la fixer, car ſi elle eſt morte, tous les autres elemens ſont tuez (c'eſt à dire, fixez) Tant s'en faut que la fauſſe & ſophiſtique ſeparation, que font les operateurs du iourd'huy des quatre elemens (comme ils diſent) ſoit bien fõdee ſur ces eſcrits, moins ſur les ſentences de tous les philoſophes, qui defendent nommément de ne gaſter point les ſimples en leur preparatiõ, pour ce diſent ils qu'il eſt impoſſible à l'art bailler les premieres formes. Or eſt-il tout reſolu que les quatre elemens ne pourroyent eſtre compoſez, ſans les deſtruire. Parquoy il n'eſt beſoing vſer de ceſte ſophiſtieque & fauſſe ſeparation d'elemens, pour la compoſition de noſtre diui-

uine œuure. Et qu'il soit vray que telle separation soit fausse, il a esté assez prouué cy deuant, que les deux elemens sont enclos dedans les deux autres. Tant s'en faut döcques, que nous puissions cognoistre la parfaite separation d'iceux, moins leur vraye & deuë conionction. Et puis l'experience nous monstre, comme a tres-bien escrit Valerandus, que les elemens, qu'ils disent auoir separez, ne participent en rien de la nature des vrays elemens, tesmoing leur huyle, qu'ils appellent air, lequel mouille tout ce qui touche, contre le vray naturel de l'air. Parquoy il me suffit auoir monstré cecy de la nature & qualité des elemẽs, & conuersion d'iceux qui est requise en nostre science, pour d'escouurir l'ignorance des operateurs du iourd'huy, & introduire les vrays enfans de la science, pour descouurir

l'ignorance des operateurs, du iourd'huy, & induire les vrays enfans de la science à la cognoissance d'iceux. Continuant doncques, nostre derniere diuision, nous declairerons qu'est-ce que les philosophes ont entẽdu par ce terme (leuain) disans qu'ils l'õt pris en deux significations, en vsant de la premiere quãd ils cõparent nostre diuine œuure aux metaux, pource que tout ainsi qu'vn peu de leuain engrist & conuertist beaucoup de paste à sa nature, ainsi nostre diuine œuure conuertist les metaux à sa nature, & pource qu'elle est or, elle les conuertist en or. Mais pource qu'ils n'en ont gueres vsé en ceste signification (car il n'y a point de difficulté) nous parlerons de la seconde, en laquelle gist toute la difficulté de nostre sciẽce, car ils entendent par ce terme (leuain) le vray corps & vraye matiere, qui parfaict

faict nostre diuine œuure, lequel est incogneu aux yeux, mais le faut cognoistre d'entendement, car au commencement nostre matiere apparoit volatile (comme nous auons assez declairé cy deuant) laquelle il nous faut coioindre auec son propre corps, à fin que par ce moyen il retienne l'ame, laquelle par le moyen de ceste conionction faicte moyennant l'esprit monstre ses diuines operations en nostre diuine œuure, comme est escrit en la Tourbe des philosophes, où il est dit que le corps a plus grande force que ses deux freres, qu'ils appellent l'esprit & l'ame, non pas qu'ils l'entendent ainsi qu'a declaré Aristote, & les autres philosophes (ce qui est grandement notable) mais ils appellent corps tout simple, qui peut de son propre naturel soustenir le feu, sans aucune dimi-

nation, qu'ils appellent autrement fix.) Et ont appellé l'ame tout simple qui est volatile de soy, ayāt puissance d'emporter quand & soy, le corps de dessus le feu, qu'ils appellent en autre terme volatil, appellāt l'esprit celuy qui a la puissance de retenir le corps & l'ame & les conioindre tellement ensemble, qu'ils ne peussent estre separez, soyent ils faits parfaits ou imparfaits, combien que de vray en nostre diuine œuure n'y entre rien de nouueau au commencement (i'entends apres sa premiere preparation) n'y au milieu, moins à la fin. Mais les philosophes, selon diuers respects & diuerses considerations, ont appellé vne mesme chose corps ame & esprit comme nous auons assez declairé cy deuant. Ainsi quand au commencement nostre matiere estoit volatile, ils l'ont appellee ame, pource qu'el-

le

le emportoit quant à soy le corps, mais quand ce qui estoit caché a esté fait manifeste en nostre decoction, lors le corps a demonstré ses forces par le moyen de l'esprit, c'est à dire, a retenu l'ame, & la reduisant à sa propre nature (qu'est d'estre fait or) l'a faite fixe par sa puissance, estant aydé par nostre art. En quoy est declairé la vraye interpretation de ce que Hermes a escrit, que nulle tainture ne se fait sans la pierre rouge: car (comme dict Rosinus) nostre vray Soleil apparoist blanc & imparfaict en nostre decoction, & est parfait en sa couleur rouge. Et c'est le [illegible] duquel a parlé Arnauld de Ville-neufue en son grand Rosaire, lequel se monstre en ces deux couleurs, sans iamais y toucher, ny mesler rien dedans nostre matiere, comme l'on pourroit penser par ses escrits:

Qu'il soit vray, Anapagoras dit, que leur soleil est rouge & ardant, lequel est conioinct auec l'ame, qui est blanche, & de la nature de la lune, par le moyen de l'esprit, cóbien que de vray le tout ne soit que l'argét vif des philosophes. Cela mesmes declare Morienus, disant qu'il n'est possible paruenir à la perfection de nostre science, iusques à ce que la lune soit conioincte auec le soleil, sans lequel nostre science nous est inutile, comme dit Hermes, & tous les philosophes. Par ainsi doncq il appert comme il faut entendre ce que dit Rasis au liure des lumieres, le seruiteur rouge a espousé la femme blanche, à la fin de la perfection de nostre diuine œuure, ensemble ce que dit Lilium, que la vraye vnion du corps & de l'ame est faite en la couleur blanche & rouge par vn mesme moyen, ce que se faict

 en

en certain temps, par l'ayde de nostre decoction, laquelle il faut gouuerner tellement, que nostre matiere n'ẽ soit point gastee, pource que ainsi qu'il est escrit en la Tourbe, le proffit & le domaige de nostre diuine œuure prouient de l'administration du feu. Parquoy ie conseilleray, auec Rasis, que personne ne s'entremette de practiquer en nostre science, que premierement il ne cognoisse tous & chascun les regimens du feu (pource qu'ils sont grandement diuers) qui sont requis à la composition de nostre diuine œuure, autrement le tiers terme qu'ils appellent le venin, luy sera applicqué ce qui aduient en la seconde operation, comme nous auons dit cy deuant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune chose venimeuse en nostre matiere, moins de la Theriacque, ny autre chose estrange, comme

aucuns ont pensé s'arrestans à l'apparence de la lettre, mais faut estre soigneux & vigilás, pour ne parler point la propre heure de la naissance de nostre eauë Mercurialle, à fin de luy cõioindre son propre corps : que nous auõs cy deuãt appellé leuain, & maintenant l'appellons venin, pour deux raisons, l'vne quãt à nous, pource que tout ainsi que le venin n'apporte rien au corps humain que domaige, ainsi si nous faillons à le conioindre à son heure determinee, ne nous apporte que domaige, comme nous auons declairé cy dessus. Par mesme, ou semblable raison il est dit venin, quant à nostre Mercure (que nous appellons eauë Mercurialle) pour ce qu'il le tue & fixe, en quoy est declairé la vraye interpretation de ce que Hamech a escrit, disant, quand nostre matiere est paruenuë à son terme, elle est cõioin-

ête

cte auec son venin mortifere, ensemble de ce que dit Rosinus, que ce venin est de fort grand pris, Haly, Morienus, & tous les autres ont tesmoigné le semblable. Et quant à ce qu'ils l'appellent Theriaque, c'est par mesme comparaison, cóme dit le mesme Morienus, car ce que la Theriacque fait au corps humain, nostre Theriacque le fait au corps des metaux, combien que ce qu'ils en ont escrit se puisse adapter à la conionction du parfait leuain, quant elle est faite sur l'heure determinee, pource que par icelle nostre diuine oeuure est parfaite. Telles & semblables authoritez doncques se doiuent entédre, selon le sens allegoricque, & non pas selon l'apparence de la lettre, comme plusieurs ont faussemét estimé. Séblable est l'interpretation du dernier terme, qui est le plus vsité de tous, & le plus mal en-

la plufpart, l'entendent de noftre diuine œuure, quād elle eft parfaite, difant, que tout ainfi qu'vn peu de caille ou coagule cōgele beaucoup de laict, ainfi vn peu de noftre matiere iectée fur l'argent vif le congele & reduict à fa propre nature. Mais c'eft s'efloigner grandement de la verité, car ils concluēnt par cela que noftre matiere ne pourroit eftre accomparee aux metaux, pour ce qu'ils font defia congelez. Parquoy il faut entendre, que quand noftre Mercure apparoit fimple, il eft labile, lequel les philofophes ont appellé laict, appellans fon caille ou coagule, ce que nous auons cy deffus appellé leuain, venin, & theriacque, pource que tout ainfi que le caille n'eft en rien different du laict, que d'vn peu de decoction, ainfi noftre coagule n'eft en rien different de noftre Mercure, que par la

la decoction, qu'il a acquesté au parauant : qui est le grand & supernaturel secret, qui a causé & esmeu les philosophes appeller nostre sciēce diuine. Pource que tout sans humain, & raisons humaines y defaillēt, cōme nous auōs declairé cy deuāt. Et c'est ce coagule que Hermes appelle la fleur de l'or, duquel ils entēdent parler quand ils disent, qu'en la congelation des esprits est faite la vraye dissolution du corps, & du contraire, en la dissolution du corps, & du cōtraire, en la dissolution du corps est faite la vraye congelation des esprits. Pource que par son moyen le tout est parfait cōme dit Senior lors que i'ay veu que nostre eaue (c'est à dire nostre Mercure) se congeloit soy-mesme, i'ay creu fermement que nostre science estoit veritable. Par ceste mesme raison Alexandre a escrit, qu'il n'y a rien de creé en nostre science, que ce qui est faict de masle

masle, & de femelle, appellant nostre coagule le masle, pource qu'il agist, & que tous les philosophes ont attribué l'action au masle, & la passion à la femme, appellant nostre Mercure femelle, par ce que ledit coagule agist & mõstre sa puissance sur luy, qui est la raison pourquoy ils ont escrits que la femme a des aisles, pource que nostre simple Mercure est volatil, lequel est retenu par sondit coagule. Ce qui les a faict escrire, qu'il nous faut faire monter la femelle sur le masle, & depuis le masle sur la femelle, entẽdant de mesme quãd ils disent en la Tourbe des philosophes, qu'il faut honnorer nostre Roy, & la Royne sa femme, & nous garder bien de les brusler, c'est à dire, de haster nostre decoction. Car comme dit Arnauld de Villeneufue en son grãd Rosaire, la principale faute en la practique de nostre diuine scien-

ure est la soudaine decoction. Semblables, & variables termes ont escrit les anciens philosophes en leurs liures. Mais pour ce que ceux cy sont les principaux, ie mettray fin à la declaration d'iceux, pour ce que iceux bien entendus, la vraye matiere est cogneuë, & par ainsi tous les liures nous sont declairez, & faits faciles, comme dit le bon Treuisan. Parquoy ie concluray, auec tous les aucteurs, les escripts desquels i'ay redigé au meilleur ordre qu'il m'a esté possible) qu'il n'y a qu'vne seule matiere, de laquelle nostre diuine œuure est faite, laquelle est composee de seul simple Mercure (que les philosophes ont appellé en propre terme & sans aucun equiuocque, l'eauë Mercuriale) & coagulee par l'actiõ de son propre soulfre (que Hermes a appellé fort proprement la fleur de l'or ayant acquis

par nostre longue & continuelle decoction, vne parfection si grande & excellente, qu'elle peut parfaire tous corps metallicques imparfaits, estant conioincte auec ceux par sa proiection, les conuertissant en fin or, tel que le mineral, pour diuerses raisons que nous auons cy deuant deduites, par lesquelles il est assez declairé, pourquoy les metaux imparfaits sont parfaicts par icelle. Car d'autant qu'il n'y a simples au monde differens en tout & contraires en qualitez, qui puissent estre conioincts & meslez parfaictement ensemble, nostre diuine œuure pour estre faite du seul argent vif animé ne peut endurer d'estre meslee auec le soulfre, qui est demouré aux metaux par faute de digestion, comme nous auons monstré cy dessus, mais elle estant toute puissante & parfaicte en tresgrande digestion,

gestion, separe ledict soulfre des metaux, & parfait l'argent vif qui reste en iceux, en fin or. Qu'il soit vray, l'experience nous le monstre, car quand nous faisons proiection d'icelle sur l'argent vif commun, nous le trouuons presque tout conuerti en or, ce qui aduient du contraire sur les metaux, car d'vn marc d'aucun d'iceux ne s'en recouure point six onces. Mais tant plus sont decuicts, tant moins se diminuent, pour la mesme raison. Parquoy, pour continuer mon petit opuscule, ie mettray fin à la seconde partie, & commenceray la tierce & derniere. En laquelle ie monstreray la vraye & parfaicte practique de nostre science, soubs diuerses allegories, lesquelles nostre bon Dieu manifestera, s'il luy plait, à ses vrays fideles & parfaicts amateurs d'icelle, qui se paineront à la

lectu

lecture, de mes escripts la vraye intelligence desquels, il leur declairera par son sainct esprit, pour en vser à l'honneur de nostre cher seigneur, frere & vray redempteur Iesus Christ, auquel soit loüange & gloire aux siecles des siecles.

Ainsi soit il.



CY COMMENCE LA TIERCE PARTIE, EN LAQUELLE *l'autheur monstre la practique, soubz allegorie.*

Les philosophes & vrais cosmographes ont laissé par escrit, que la terre qui est aujourd'huy habitable, est partie & diuisee en trois parties principales, sçauoir, en l'Asie, l'Affricque, & l'Europe, qu'ils ont dit estre soubs quatre Regions, soubs l'Oriët, & Occident, soubs le Midy, & Septentrion. Lesquelles regions sont regies & gouuernees par diuers Empereurs, Roys, Princes, & grands Seigneurs, chacun desquels a diuerses & varia-

bles choses en grande recommandation, tant pour la rareté d'icelles, que pour la valeur & singularité qu'ils y ont trouué, laquelle n'a point eu si grand credit en leur endroit comme la premiere, ainsi que l'experience m'a tesmoigné, lors que i'estois voyageant par diuerses contrees, car la part ou la frequence des gens de sçauoir estoit fort grande, ie veis, (à mon tresgrand regret & dommage) les gens sçauans fort pauures, & grandement reculez, & les ignorans riches & aduancez en toute sorte. Mais ou la faute & rareté des gens de sçauoir estoit grande, & que l'ignorance y regnoit tellement, que la pluspart & presque tous n'estoyent que gens ignares, & mal apris. Là (di-ie) estoyent les gens sçauans en fort bonne opinion de tous, & fauorisez des plus grands

Ainsi

Ainsi la faute des richesses,& des mynes ; desquelles l'or nous est communiqué, ensemble tous autres metaux. a cause que aucuns d'iceux a esté, & sera à l'aduenir en grand estime, en la plus grande partie desdictes regions, comme l'abondance d'iceluy a fait aux autres regions, qu'il a esté & sera tousiours mesprisé des grands seigneurs d'icelle, au lieu qu'ils ont en grande estime les choses, que sont de peu de valeur, voire de neant, qui n'ont rien de parfaict fors la seule apparence, laquelle leur a tousiours esblouy les yeux, les empeschant de congnoistre les choses grandes & parfaictes, lesquelles se fachant de leur façon de faire (comme font volontiers les gens sçauans, quand ils voyent que les ignorans leur sont preferez) se retirent ailleurs, deliberees de mon-

ftrer leurs fçauoir & puiffance. Or e-
ftoyent elles (comme vne partie du
monde eft au iourd'huy) gouuernees
par vn qui les rengeat & efforçaft de
telle façõ, & auec vne fi grande dili-
gence, qu'il fe feift à croire, que quãt
de vouloir ceffer, la refte du monde
luy feroit affubie&tie par l'aide & fa-
ueur de fes compagnies, & principa-
lemẽt par le confeil de fon fidele pro-
uoyeur. Mais ce pendant qu'il eftoit
en ces deliberations, il s'acompagna
de diuers & non feaux eftrãgiers, lef-
quels defirans, & s'attendans d'eftre
tresbien receuz, & mieux recompen-
fez des Empereurs, Roys, & autres
grands princes (comme font les ef-
pies du iourd'huy) fe retirerent de-
uers eux, pour leur defcouurir ce qu'
ils auoyẽt peu aprendre de l'entrepri-
fe de ce bon gouuerneur. De laquel-
le ils ne tindrent aucun conte, fe fai-
 fant

ſant à croire, qu'il n'y auoit puiſſance terrienne qui puiſſe reſiſter à la leur, tant s'en failloit que l'entrepriſe dudict gouuerneur leur fuſt redoutable. Parquoy, lors qu'il ne ſe parloit en leurs cours & grands palais que de rire, de chanter, de mener l'amour, frequenter ordinairement les feſtins, entreprēdre mommeries, picquer cheuaux, dreſſer tournois pour combatre pour les couleurs & faueurs des dames, iouër à la paume, aller à l'aſſemblee, priſer les flatteurs, caiſſeurs, & rapporteurs enuieillis, ſe mocquer des pauures gens ſçauans, les appellant par mocquerie philoſophes (qui eſt le tiltre bien conuenant auiourd'huy à peu de gens, mais tels que les grands monarques ne l'ont point deſdaigné anciēnement, & encores ne feroyent pas ceux du iourd'huy s'ils eſtoyent bien conſeillez)

lors (di-ie) ce bon prince, tout chaſnu, accompagné de ſes bonnes compagnies, & fideles pouruoyeur, feiſt battre aux champs, & auoit deſia aſſiegé vne des principales Villes de l'Empire quant l'Empereur feiſt aſſembler ſon camp, accompagné de pluſieurs roys & grands ſeigneurs leſquels tous enſemble le vindrent trouuer, de ſorte qu'ils luy feirent abandonner le ſiege, bien toſt apres qu'ils furent arriuez,& non ſans cauſe,pource que ſon fidele pouruoyeur le faſchoit ordinairement, le voulant faire retirer dedans quelque fort, qui fuſt digne de luy, ou il n'enduraſt pas ſi grand chault. Et puis (outre le ſecours que ceux dedans la ville leur donnoyent, faiſant iournellement de grandes & vaillantes ſorties ſur les compagnies de ce bon Prince) l'Empereur eſtoit accópagné de cinquante

mille

mille hommes de pied, & de six mille cheuaux comme l'on disoit, sans compter force noblesse & grãds seigneurs qui suiuoyent sa cornette, estans r'enforcez d'vn grãd nombre d'artillerie, qui faisoit merueilles de bien tirer. Parquoy ce bon prince (apres auoit assemblé le cõseil de toutes ses compaignies, qui s'accordoyent au bon aduis de son fidele pouruoyeur) leua le siege de deuant ladicte ville (aussi estoit elle defendue d'vn fort, qui estoit en partie de fer) se retirant le mieux qu'il pouuoit, & auec le meilleur ordre qui luy fust possible garder, pour ce qu'il se sétoit encores foible, qui fust la cause qu'il laissa au derriere sur la queuë, par le conseil de sondit pouruoyeur, des plus vaillantes compaignies qu'il auoit pour entretenir tousiours l'escarmouche, auec les gens de l'empereur qui le suiuoyẽt de pres pour gar-

der & defendre par ce moyen son ar-
riere garde, qui estoit foible, n'eust
esté vn ruisseau qui luy fust fauora-
ble. Lesquelles compagnies feirent si
bien leur deuoir, qu'il n'en y eust au-
cune des autres qui fussent occises,
encores qu'elles eussent bien des af-
faires, mesmes il y en eust quelques
vnes d'abbatues, qui furent releuées par
la prouesse & vaillantise des autres,
mais l'escheueau ne se demesla pas
ainsi. Car le lendemain l'empereur
suiuit de si pres ce bon Prince auec
tout son camp, qu'il fust contraint
(suyuant en cela le bon conseil de
son fidele pourvoyeur) gaigner vn
fort, qui a esté tousiours estimé im-
prenable, pour ce qu'il estoit tout
rond, & assis sur vn arceau, enuironné
de murailles, où il receuoit tant de vi-
ures & munitions qu'il vouloit d'vne
forte tour, qui estoit tout ioignant, la-
quelle

quelle estoit pourueüe de tout ce qu'il auoit besoin, par le moyen d'vn seul hōme, sçauoir dudit pouruoyeur, sans que personne s'en print garde, non plus q̃ le Soltan Soliman, ne ses gens fouloyent faire de l'auictuaillement qu'on faisoit ordinairement à Napoli de Romanie, par dessoubs, venet ochp, quãnd la tint assiegée vingt ans durant, ou d'auantage. Or ce bon prince logea à l'enuiron de ceste tour toutes ses compagnies, se logeant dedans le corps du chasteau en vne belle petite chãbre biē entournee & garnie de toutes choses requises à la cōmodité d'vne chãbre qui fust digne d'vn si grand Seigneur. Et entre autres elle estoit enrichie d'vn beau cabinet grandement excellent, semblable en partie à ceux qu'on veoit en la Duché de Lorraine, duquel il ne bougea tant qu'il demoura dedans le

dit chasteau, iusques à la fin du siege, pour le grand & singulier plaisir qu'il y receuoit, pour ce mesmement qu'il regardoit par quatre fenestres, sans bouger de là, par lesquelles il voyoit toute la contenance de ses ennemis, lesquels ne pouuoyent en rien nuyre, pour ce que sa principale porte estoit fermee tellement, qu'il n'y auoit personne qui la sceut ou peust ouurir: fors son principal & fidele pouruoyeur, qui donna tel ordre, que rien ne leur falust durant vn an, que l'Empereur le tinst assiegez. Lequel luy dõna diuers assauts du commencement, par l'ayde & faueur des grands Seigneurs, qu'il auoit quant & luy. Ce que contraignist ce bon Prince (qui auoit desia esté si rudement assailly) de partir toutes ses compagnies, en cinq enseignes colonnelles, à fin que chascune feist la garde

par rang, & soubtinst les assauts qui se presenteroyent durant leur quartier. Et à fin que par ce moyen il resistast à la force & ennuy que l'Empereur luy faisoit ordinairement estant conseillé de ceux, qui estoyent aupres de luy : car ils luy disoyent, si nous ne laissons ainsi, il aura iuste occasion pour se mocquer de nous, luy mesmement qui a esté en nostre puissance d'autrefois, attendu qu'il dict s'en estre retiré par le mauuais traictement qu'il y a receu ; ce que luy causera iuste occasion de vengeance sur nous & les nostres, s'il peut vne fois sortir d'icy. Tels & semblables propos furent cause, que l'Empereur se delibera l'auoir par famine, & ce pendant le facher ordinairement par diuers assauts. Mais pour ce que l'hyuer s'approchoit, il se retira auec vne partie de l'armee,

laissant le reste au deuãt du chasteau, soubs la charge d'vn grand Seigneur, qui l'auoit suyuy à ce voyage. Lequel ne chauma point, de sorte qu'il ne passoyent gueres iours qu'ils ne veinssent à l'assaut, iusques au cõbat de la main. Car de sorties, ceux de dedans n'en faisoyent point, pource que leur Prince l'auoit défendu. Lequel estant aduerty par son fidele pouruoyeur de l'ordonnance que l'Empereur auoit fait à son partemẽt: qu'on ne leuast le siege de là deuant, qu'vn an entier ne fust passé, ou qu'il ne fust rendu, ordonna, tant pour la conuersatiõ de sa personne, que pour l'aduancement de son Regne, que chascune des dictes enseignes coulonnelles luy apporteroit, durãt son quartier, vne enseigne qu'elle auroit conquise aux assauts sur les ennemis. Autrement elles auroyent sa malle
grace

grace. Mais s'ils aduenoit que par leurs diligence & hardiesse elles accomplissent ses commandemens, il les asseura, que luy mesmes, estāt aydé de son fidele pouruoyeur) gaigneroit l'enseigne colonnelle des ennemis, y deust il employer sa vie & leur feroit telle part du butin, qu'elles porteroyent sa propre & naturelle ensseigne, & seroient par ce moyen plus riches q̄ pas vn de tous ceux qui l'auoyent assiegé. Si ceste ordonnance fust agreable à ses bonnes compagnies, qui ne desiroyent autre chose que voir leur Prince grand, pour en pouuoir augmenter, l'experience qui s'en ensuyuit en a rendu certain tesmoignage. Car aquād il leur fit me pas fast on luy apporta les enseignes qu'il auoit demandees, moyennant le bon ordre que son fidele pouruoyeur y donna, par la duplication du cercle,
 que

que vn grand Prince de France, voire admirable pour son sçauoir luy auoir appris. Or la premiere enseigne estoit Pistoliers Allemans. La seconde estoit semee de diuerses couleurs de l'amye que l'amant auoit porté à l'assaut. La tierce approbation grandement de semblāce à la cornette du Roy François. Et la quatriesme estoit celle mesme enrichie d'vn beau & grand croissant. La cinquiesme estoit grandement semblable à l'enseigne collonnelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le cœur de ce bon Prince, que luy mesme s'en alla le lendemain sur la bresche, car il fut long temps ayant tousiours pres de luy son fidele pouruoyeur, qui estoit grandement soigneux des affaires. Et là endura vne peine indicible, & mesmement grand chaut qui e fachoit fort. Mais en fin il tinst

prom

promesse à ces compagnies, & gaigna la propre enseigne & colonnelle de l'Empereur. Parquoy (apres auoir esté bien nettoyé, & rafreschy par son dit pouruoyeur, qui le festoya grandement auec ses premieres viandes, qu'il auoit de reserue, depuis le commencement du siege) il mist en route tout le camp à sa sortie, qu'il feist le lendemain, accompagné de son bon & leal pouruoyeur, & ses bonnes compagnies, qui portoyent tous, & auoyent en leur puissance la propre couleur naturelle de leur bon conducteur, de sorte qu'il n'y eust, ny sera à l'aduenir, Pape, Empereur, Roy, Soltan, n'y autres Princes ou grands Seigneurs, qui ne se vinssent rendre à luy & aux siens, pour luy faire hommaige, tellement qu'ils luy en font encores, & luy en feront tant qu'ils demeureront en ce bas

mõde, par l'ordonnāce du haut & souuerain Dieu, qui distribue ses grands & admirables biens à ceux qui le craignent & honorent, gardans les saincts Cõmandemens que son cher fils & nostre seul redempteur Iesus Christ nous a declarez en son sainct Euangile, Auquel soit louange & gloire aux siecles des siecles. Ainsi soit il.

La façon pour s'aider de nostre grand Roy & seul conducteur.

A Fin que nostre Opuscule ne demoure imparfait, il me reste declairer (pour mettre fin à la tierce & derniere partie) la façon comment il faut faire projection de nostre grand Roy sur ses compagnons, ensemble comment l'on en peut vser sur les pierres precieuses. Declairans

prouffit en rapportent les corps humains,pour la santé.

La façon pour faire proiection sur les metaux,de nostre diuine œuure.

POVR bien conuertir tous les metaux imparfaits à la nature de no stre grand Roy,en faut prẽdre vne once d'iceluy,apres qu'il est multiplié & rafreschy, & le gecter sur quatre onces de fin or fondu, & trouuerez toute vostre matiere frangible,laquelle puluerisez, & ferez decuyre par trois iours dãs vn vaisseau propre, & bien fermé, au dedans la montagne close, auec la chaleur du dernier assault, & d'icelle pourdre en gecterez vne once sur vingt cinq marcs d'argẽt,ou de cuiure, ou biẽ sur dix huict marcs de plomb,ou d'estaing, ou bien sur quinze marcs d'argent vif cõmun

eschaufé dedans vn creuset, ou congelé auec le plomb, mais faut que premierement ils soyent bien fondus & eschauffez, & verres bien tost apres vostre matiere couuerte d'vne escume bié espoisse, puis quant elle aura faict son operation, il vous semblera que le creuset ait esclaté. Lors ferez refondre vostre matiere, & la trouuerez conuertie en fin or. Mais si d'aduenture n'auies gardé les pois susdict, vous ny trouueriez voz matieres comme en rien changées de leur premiere couleur, parquoy les faudroit passer par vne grande coppelle, sans y mettre du plomb, & dans trois heures apres la coppelle aura consumé tout ce qui n'auoit esté parfaict, par faute de ny auoir mis assez de nostre diuine œuure, & le reste demeurera au dessus tout nect, lequel passerez par le ciment royal, durant l'es-

pace

pace de six heures, & trouuerez tout l'or que aura esté conuerty par l'ayde de nostre grand Roy, aussi fin que l'or myneral. Et c'est ce moyen que Raymond Lulle a apris en son Codicile, lequel aprend le second en son Testament, comme il s'ensuit.

La façon d'vser nostre diuine œuure sur les perles, & sur les rubiz.

POVR faire les perles rondes, & de telle grandeur qu'on voudra, faudroit nectoyer & rafreschir nostre grand Roy, incontinent apres que ses bonnes compagnies luy ont rapporté ceste belle enseigne blanche semée de ce grand croissant, sans attēdre la fin du siege. Et quāt aura esté rafreschy vne fois seulement, en prendrez deux ou trois onces (car c'est le Mercure q̄ Raymōd Lulle appelle exube-

ré (lequel mettez ſur des cendres dedans vn alembicq petit,bien propre & bien ferme, pour le diſtiller à bien petit & lent feu commencement, & quant ne diſtillera plus par ce feu, chãgerez le recipient, lequel bien luté,luy donnerez bon & fort feu, tant que ne diſtille plus. Puis prendrez ceſte ſeconde liqueur, & la mettre dedans vn nouueau alembicq, pour la diſtiller bien proprement dedans vn baing Marie,par troisfois, l'vne apres l'autre,remettãt chaſque fois ce qu'aura diſtillé ſur les feces,qui ſeront viſqueuſes, & ſe diſſoudront chaſque fois auec ladicte eaue en peu de tẽps. Mais à la tierce fois ferez diſtiller du tout par cendres: puis prendrez ce que ſera diſtillé,& mettres en nouueau alembic, pour diſtiller bien proprement par baing par quatre fois, mettant touſiours les feces à part,

tant

tant que vostre eaue qui sera distillee soit tresclaire & luysãte en blancheur comme de perles oriẽtales, de laquelle vserez comme s'ensuyt. Mettez des perles qui soyent bien claires, mais tant menues que voudrez au fond d'vne petite cucurbite, & mettez de nostre eaue au dessus l'espesseur d'vn doz de cousteau, & la couurez tresbien de sa chappe, & dans trois heures apres les perles se fondront en paste blãche, mais au dessus viendra vne liqueur claire, laquelle vuyderez doucement par inclination, sans riẽ troubler, ny sans mettre de ladicte paste dedans vn autre alembic, lequel estãt bien conuert & luté mettez dans le baing, comme si la vouliez sublimer par trois iours, puis l'osterez. Ce faict, ayez vn mosle d'argent tout creux & rond, party par le mylieu, & d'oré au dedans, de la rondeur &

grandeur que voudrez voz perles, y faisant vn petit trou par le my-lieu de l'entredeux, à fin que vn petit fils d'or comme le poil en puisse passer: & remplirez la moictié du mosle de-ladicte paste auec vne spatule d'or, puis l'autre tout incontinent: & mettrez ledict fil au my lieu dans la moictié de son trou & fermerez tresbien le mosle, en passant & repassant le fil par son trou, à fin que soyent bien percées. Puis l'ouurirez, & mettrez vostre perle dans vne plate d'or, & la couurirez d'vn couuercle d'or, sans le toucher des mains, la faisant seicher à l'ombre sans que le Soleil y touche. Et quant aurez faict ainsi toutes voz perles, & qu'elles seront bien seiches, les enfilerez dedans ledict fil d'or, sans le toucher des mains, & mettez ledict fil dedans vn tuyau de verre, faict comme vn roseau,
 qui

qui aye vn petit trou dans l'vn bout, & l'autre tout ouuert, lequel prendrez dedans vn materaz, où sera la liqueur sublimée, sans qu'il y touche. puis lutez tresbien le tout à fin que rien n'exhale, & le mettez à l'air, par huict iours, sans que le soleil y touche, puis au Soleil par trois iours, remuant vostre materaz de trois en trois heures egalement : & par la vapeur de ladicte liqueur les perles seront parfaictes.

De mesme façon pourrez faire rubiz, de telle forme & grandeur q̃ voudrez, y procedant par mesme moyen, auec le Mercure rouge, apres l'auoir nettoyé & rafreschy vne fois seulemẽt.

La façon d'vser nostre diuine œuure aux corps humains, pour les guerir des maladies & les conseruer en santé.

POur vser de nostre grãd Roy pour recouurer la santé, il en faut

prendre vn grain pesant apres sa sortie,& le faire dissouldre dans vn vaisseau d'argent auec de bon vin blanc, lequel se conuertira en couleur citrine, puis faictes boire au malade, vn petit apres la minuyct, & il sera guery dans vn iour, si la maladie n'est que d'vn mois, & la maladie est d'vn an, il sera guery dans douze iours,& s'il est malade de fort long temps, il sera guery dans vn mois,en vsant chasque nuyct comme dessus. Et pour demourer tousiours en bonne santé, il en faudroit prendre au commencement de l'Automne, & sur le commencement du Printemps, en façon d'Electuaire confict, & par ce moyen l'homme viuroit tousiours ioyeux, & en parfaicte santé, iusques à la fin de ses iours, que Dieu luy aura ordonné,comme ont escript les philosophes. Lesquelles admirables operations,

rations, ils ont attribué à noſtre diuine œuure, pour la grande & exuberante parfection, que noſtre bon Dieu luy a donnée par noſtre decoction, à ce que par ce moyen les pauures & vrays membres de Ieſus Chriſt noſtre Seigneur & vray redempteur, en ſoyent ſoulagez & nourris. Auquel ſoit loüange & gloire auec le Pere & le Sainct Eſprit, aux ſiecles des ſiecles.

Ainſi ſoit-il.

Cy Finiſt l'Opuſcule de M. D. Zecaire.

S'ENSVYT LE LIVRE DE VENERABLE Docteur Allemant Messire Bernard Conte de la Marche Treusane.

En innuocquant le nom de Dieu, lequel nulle ayde est faicte, car tout bien vient premier de luy, & vient à l'ame de bonne volonté, & à homme de male volonté & traistre, iamais n'y entrera sapience, ne ayde ne luy sera faicte.



Fin doncques que tant d'inquisiteurs de ceste precieuse science & venerable art soyent reduicts de tenebres à lumiere, & qu'ils laissēt tāt de voyes trauerses, Ausquelles ny a nul

nul profit par quelq; maniere que ce soit. Ne par labeur que l'on y puisse mettre: Moins par tãt de despẽce que l'on y puisse faire iamais on n'y trouue prouffit ne aucune apparence de verité. Doncques à fin que ce digne art, ne soit tant foulé par les deceueurs & sophistiques: Et que les inquisiteurs goustent du fruict de ceste science appareillez pour ceux & ceux qui sont ses fils: & ensuiuent le grand chemin que nature tiẽt en toutes ses creations operations & compositions, & qu'ils puissent estre informez tant en speculatiue que en practicque par raison necessaire & approuuée par vraye experience que i'ay touchée de mes mains & veu de mes yeux. Car quatre fois ay composé la benoiste pierre qui est vilipendée par les ignorans, cuidant les vns estre impossible, les autres qu'elle soit tant difficille de faire que iamais nul n'y puisse paruenir; & plustost se transuersent és voyes oblicques, & despendent leur biens

& ceux d'autruy par les receptes & liures sophisticques: cõme Geber, Archelaus, Rasis auecques la semite d'Albert le grand, la tramite d'Aristote, le Canõ de Pandecta, la Lumiere de Rasis, l'Epistre de Demophon, & la Summe grande testuale, & autres infiniz liures erraticques & errans, faisans despendre infinies pecunes & biens, & à la fin iamais on ne trouue rien en ses liures. Et aussi tant de receptes sophisticques, & tant de regimes penables, fraiz, & grans depens, que les deceueurs font, tant que par tout la benoiste science est trouuée pour trousse. Et les ignorãs en commun vulgaire disent ainsi, comme les saiges ayent estez trompez qu'ils veulent tromper les autres, & c'est vne forte raison, car vn saige desire faire faictz, & choses que apres, i aye perpetuelle louange. Comment doncques voudroyent ils mettrez mensonges, lesquelles ne pourroyent estre par nulles raison naturelle? Mais les ignorãs s'ils n'entendent la

premie

premiere foys vn liure ils en disent mal, & ne le veulēt plus relire, parquoy gueres des gens ny viennent. Car mieux vaudroit la seule imagination d'vne bōne intelligēce de quelcōque. Mais que il cogneust vn peu les principes de nature metallicque: & plustost viendroit à la fin que par tant de liures à les lire sans y prendre goust pour les entendre. Et pource, à fin que ie puisse faire vn bon traicté & brief, & ensuyure la congregation des sages qui ont bien parlé en ceste science, & aussi que par mon liure les disciples puissent estre bien informez, tant en theoricque que en practique & en operation, Ie diuiseray mon liure en quatre parties. En la premiere: ie veux parler des Inuenteurs de ceste digne sciēce, & des sages qui l'ont euë, comment & selon ie lay sceu. En la seconde partie, ie parleray de moy mesmes, de mon temps, & comment depuys le commencemēt iusques à la fin, ie la sceu, & comment ie feis du tout, & par tout sans aucu

aucune enuie, les labeurs que i'ay eu en la poursuiuant. En la troisiesme partie ie veux parler des principes & racines des metaux, & mettre raisons euidentes & philosophales. En la quatriesme partie de mon liure ie veux parler de la Practique, laquelle ie mettray vn peu parabolicque, mais nõ-pas tant que en y mettãt peine tu ne l'entendes bien. Et par les autres parties tu pourras estre instruict merueilleusement, Et si tu n'entends l'œuure pour mon liure, vraiement ie croy que iamais tu n'y viendras à cest art, mais ne le pense pas entendre à la deuxiesme, ne à la troisiesme fois, ne à la dixiesme fois, mais tousiours plus entendre & le repetant. Et ie ne dy rien en mon liure, que ie ne preuue par Raisons & experieces euidentes, & aussi par l'authorité des maistres parlans en cest art & science tresraisonnablement, & par grande raison. Vn homme y deuoit mettre peine & y trauailler, Car par cest art & science l'on peut

euiter toute peine & maudicte pauureté: car pauureté tue non seulement le corps, mais l'esprit, & l'ame, & la vie, & toute force, sens & entẽdemẽt. Aussi ceste science guarist de toute maladie qu'elle quelle soit, corporelle ou spirituelle és hõmes, subitement de sorte que la nature aye substantation comme moy mesmes l'ay en mon Dieu experimentez en plusieurs Ladres, Caducques, Ydropicques, Ethiques, Craticques, Apoplecticques, Yliacques, Demoniacques, Insensés & furibundes & autres quelconques maladies qui seroient longs à narrer. Et pas ne le cuidoye, si veu ne l'eusse & faict. Aussi la deuroit on aimer, car par cest art on peut auoir tous les autres arts & sciences, elle administre les necessitez pour la vie, là où autrement on y a grãd peine, & on ny peut vacquer à l'esprit estudiant.

ITEM *cest art & pierre vrayement composée borne l'asme de toutes vertus. Et peut on faire plusieurs aumosnes, par*

par lesquelles on peut auoir sainctelé & salut de l'ame & faire les œuures de misericorde comme racheter les captifs, Subuenir les vefues & pauures orphelins, & guerir les pauures malades, on y deuroit bien prendre peyne, car à estudier en loix, en Decret, en Theologie (en Medecine, ou apprendre vn art Mecanicque, vn homme est biẽ six ou sept ans. Et en ceste precieuse science on y veut mettre que vn moys ou cinq ou six. Helas toutes les autres ne sont riens au regard d'elle, & elle est tant aysee, que si ie te le disois ou monstrois l'art par effect à peine le pourrois tu croire ne entendre tant est facile. Mais il y a vn peu de labeur pour entendre noz motz, & sçauoir la vraye intention.

SEN

S'ENSVYT LA PREMIERE PATIE DE MON

liure. c'est à sçauoir des inuenteurs qui premier trouuerent, c'est art precieux.

LE premier inuenteur de c'est art (côme on list es faits de memoire, & aux liures des gestes anciennes, & au liure Imperial & en l'expositiō de Clauetus sur la table, & es autres liures) ce fut Hermes le triple, car il fait toute triple philosophie, c'est à sçauoir naturelle, vegetable, mineralle & animalle. Et pour ce qu'il fut inuenteur nous l'appellons pere, ainsi comme en tous les liures de la turbe de Hermes, auant

Pythagoras en est parlé, que quiconques aura ceste science, il est appellé son fils. C'est Hermes icy fut cestuy la de qui est escript en la Bible, qui apres le deluge entra en la vallee d'Ebron, & là trouua sept tables de pierre de marbre : & en chascune des sept tables estoit imprimé vn des sept arts liberaux en principes, & furét insculpees ces tables auant le deluge par les sages qui estoyent alors, car ils sçauoyent que le deluge viendroit sur toute la terre, & que tout y periroit. Et à fin que les arts ne perissent ils les insculperent en ses pierres marbrines. Ledit Hermes seulement trouua lesdictes tables, lesquelles sont le fondement de tous les arts & sciences, & cest Hermes icy fut deuant la loy ancienne, mais il y eut moult de gens en ce tẽps la qui sceurent, & dit Aros en son liure qu'il escrit au roy de Messohe,

he,que au tẽps de la donatiõ de la loy ancienne au desert, apres la montaigne Sinay,ceste science fut donnee & reuelee à aucuns des enfans d'Israël, à decorer & parfaire l'œuure du temple, & l'arche de l'ancien testament, cõme il escrit en Ezechiel le Prophete, & en Daniel, & au liure de Iosephus. Et ainsi l'œuure a esté donnee de Dieu à aucuns (comme i'ay dit) les autres l'ont trouuee comme par nature sans reuelatiõs, ne liures quelconques,ne experiences,cõme la Phithomee,Rebecca,Salomon, Ambadagesir, & Philippe Macedonien, Mais (cõme on peut trouuer)Hermes apres le deluge en fut le premier inuenteur & probateur de ceste science de philosophie, & trouua lesdictes tables en la vallee d'Ebrõ,là où Adã fut mis estãt dechassé hors du paradis terrestre. Et apres Hermes vint elle par

luy à d'autres infiniz. Et ledit Hermes en fit vn liure qui dit, ainsi : Car vraye chose & trescertaine sans mensonge que le haut est de la nature du bas & le montant du descendant; cóioints les par vn chemin & par vne disposition, le Soleil est pere, & la Lune blanche est la mere, & le feu. 3. est le gouuerneur, faits le gros subtil ; faits espoix ainsi tu aura la gloire de Dieu. Voicy tout ce que dit Hermes en ce liure la, ce liure la est bien brief, mais toutes-fois ce sont grands mots, & toute l'œuure y est escrite, le Roy Calib la euë moyénant Bendagid le ternaire, & son fils Aristote Platon & Pythagoras, qui est le premier appellé des Philosophes, qui fut disciple de Hermes, & fist vne congregation, là ou il en y a plusieurs qui l'appellent le droit liure du code de toute verité, car la verité y est sauue aucune su-

per

perfluité ne diminution, combien qu'il soit obscur aux lisans. Alexandre la eüe qui fut Roy de Macedoine & disciples d'Aristote, Itèm Auicenne, qui aussi bien en parlent, & Galien & Hypocras. Et en Arabie ceste science a esté sceuë de plusieurs, comme de Roy Haly qui estoit souuerain astrologien & l'enseigna à Morien, & Morien à Calib Roy d'Arabie, & Aros la eüe, & l'enseigna à Nephandin son frere, & Saturne à Luncabur & extraction & sa seur Madera, & infinis gens l'ont eüe en Aabie, plusieurs gés l'ont eüe & en ont fait plusieurs liures soubz parolles methaphoricques, & soubs figures en telle maniere, que leurs liures ne peuuent estre entendus, fors que par les enfans de l'art, tellement que ie te dy bien que les disciples pat tels liures sont desuoyez plustost que adressez à la droicte

voye. Et la cachét & mussent plus par leurs liures qu'ils ne la reuelent. Aussi en France plusieurs l'ont euë, comme l'Escot docteur tressubtil, Maistre Arnault de Ville-neufue, Raymon Lulle, Maistre Iean de Mehung, Lortholan, & le Veridicque & vne grande multitude d'autres par tout l'ont sceuë; mais voyant par ses liures tant de dãnations & desesperations qui viennent aux estudians, Ay voulu labourer pour mieux à mon pouuoir & petit engein les pouruoir, Afin qu'eux prient Dieu pour moy.

S'EN

S'ENSVYT LA DEVXIES-

ME PARTIE DE MON LIVRE *là où mettray ma peine & despence, depuis le commencement iusques à la fin, Selon verité & toutes mes operations & perseuerances,*

LE premier liure que ie leu fut Rasis, là où i'employay 4 ans de mon temps, & me cousta bien huit cens escus en l'esprouuant, & puis Geber, qui m'en cousta bien deux milles & plus, & tousiours auoye gens qui me afflamboyent pour me destruire, Ie veis le liure d'Archelaus par trois ans, là où ie trouuay vn moyne, où luy & moy labourasmes par trois ans, & es liures de Rupescissa, &

au liure de Sacrobosco auecques eaue de vie rectifice.30.foys sur la lye, tant que en mon Dieu nous la feismes si forte, que nous ne pouuions trouuer voirre qui la souffrit pour en besoigner,&y dependismes bien trois cens escus. Apres que ie eu passé douze ou quinze ans ainsi, que ie eu tant despendu, & rien trouué, & que ie eu experimenté infinies receptes & de toutes manieres de selz en dissoluant & congellant, comme sel commun, sel Armoniac, de pin, sel Sarracin, sel metallicque, en dissoluant & congellant & calcinant plus de cent fois par bien deux ans, en aluns de roche, de glace, de scaiole, de plume, en toutes marchasites, en sang, en cheueux, en vrine, en fiante d'homme en sperme, en animaux & vegetaux, comme herbes, & apres en coperoses, en attramens, en œufs, en separations des elemens

mens en athanor, & par alembic & pellican, par circulation, par decoction, par reuerberation, par ascension & descension, fusion, ignition, elemẽtation rectification, euaporation, conionction, eleuation, subtiliation, & par commixtion, & par infiniz autres regimes sophistiques. Et y fuz en toutes ses operations bien douze ans, tellement que i'auoye bien trente huict ans que i'estois apres l'extraction du Mercure des herbes & animaux, tant que ie y despendy tant par par tropeurs que par moy, que pour cognoistre, enuiron six mille escuz. Apres tousiours cherchant ie commençoye à perdre courage, mais tousiours ie prioys Dieu qu'il me donnast grace de paruenir à ceste science, il aduint qu'il vint vn Lay bailly de nostre pais, qui voulut faire la pierre de sel cõmun, & le dissoluoit à l'air, puis

le congelloit au soleil, & faisoit des autres choses beaucoup qui seroient longues à racompter, & en cela nous perseuerasmes vn an & demy & rien ne feismes, car nous ne besoignions pas sur matiere deuë. Et comme dit la venerable turbe appellé le code de toute verité, on ne peut trouuer en la chose ce que n'y est pas; mais cõme il est tout cler au sel cõmun n'est pas la chose que nous querons, & nous vismes bien par quinze fois, que nous recommencions & n'y voyons nulle alteration de sa nature, & par ainsi nous laissasines celuy œuurage. Et puis nous veismes des autres qui faisoyent de tresbonne eauë forte pour vouloir dissouldre tres-bon argent fin & cuyure & autres metaux, & dissoluoyent en vn vaisseau argent fin & argent vif, en vn autre & tout auec vne mesme auë & bien violente

lente, & les y laissoyent par douze moys & puis prenoyent les deux phiolles, & les mettoyent en vne. Et alors ils disoyent que c'estoit mariage du corps & de l'esprit. Puis y mettoyent dessus cēdres chaudes & en faisoyent euaporer la tierce partie de l'eauë forte, & ce que nous demouroit nous le mettions en vne curcubite triangulaire bien estroitte, & le vaisseau nous le mettions au Soleil, & puis à l'air tant qu'ils disoyent creer petits lapils cristallins, fondans comme cyre & congellez. Et disoyent que c'estoit pierre au blanc. Et que celle du soleil ainsi faite, estoit au rouge. Et nous en feismes en ceste maniere iusques à vingtdeux phiolles, toutes à demy plaines. Et ils nous en donnerent troys. Et nous trestous attendismes par cinq ans, que ses pierres cristallins se creassent aux fons des phiolles.

Et

Et à la fin ne trouuasmes rien de nostre intention ;& ne ferions iamais, car (comme dit la venerable Turbe) nous ne voulons rien estrange en nostre pierre, mais d'elle mesmes se par fait elle & paracheue en sa vnicque matiere metallicque, tant que i'auois bien quarante six ans & plus. En apres nous, auec vn docteur moyne de Citeaux (nommé Maistre Geoffrois le leurier) voulusmes à son intention faire la Pierre : Car nous sçauions bien que toute autre chose, que la seule pierre, estoit faulse. Et par ainsi nous ne cherchions que la seule pierre, & sçauions bien que c'estoit la verité. Et voicy que nous feismes. Nous achetasmes des œufs de geline deux milliers, & nous les cuysimes en eaue iusques ad ce qu'ils fussent bien durs. Puis nous separasmes les cocques à part, & les aubins à part, &

cal

carcinaſmes les cocques iuſques à ce qu'elles fuſſent blanches comme neiges,& les aubins & les rouges, nous les pourriſmes tout par eux en fians de cheual, & puis les diſtillaſmes trente fois, & en tyraſmes eaue blanche. Et puis huilles rouge à part. Et finablement nous feiſmes choſes, qui ſeroyent longs à dire. Et en la fin nous ne trouuaſmes rien de ce que nous demandions, & y perſeueraſmes deux ans & demy,à tant que par deſperations nous laiſſames tout, car auſſi nous ne beſoignons pas de ma tiere deuë ,nous demouraſmes (mon compagnon & moy (& y appriſmes à ſublimer les eſprits & à faire l'eaue forte, diſſouldre, diſtiller, & ſeparer les elemens, & à faire fourneaux, & feu de mainte maniere; Et fuſmes bien huict ans en ſes operations. En apres vint vng Theologien, grand clerc,

clerc, qui estoit Prothonotaire de Bergues, & auecques luy nous voulusmes besoigner, & faire la pierre, laquelle, il vouloit faire auecques seule coperose. Et premier nous distillasmes de bon vinaigre huict fois, puis nous mettions la coperose là dedans premierement calcinee par trois moys,& puis en tyrions & y remettions le vinaigre, & la coperose demeuroit au fond. Et puis remettions le vinaigre, puis tyrions & remettions, & le faisions ainsi chascun iour quinze fois, tellement que i'en eu les fiebures quartes par quatorze moys, & en cuiday mourir, & laissasmes tout par vn an, & ne trouuasmes rien, car nous besoignions sur matiere estrange. En apres vint vn homme, gentil clerc & nous dict, que le confesseur de l'Empereur sçauoit de certain la pier-
re,

re lequel l'on appelloit Maistre Henry. Et alors nous allasmes deuers luy, & despendismes bien deux cents escuz, auant que d'auoir euë la congnoissance de luy. Et brief par grands moyens & grands amys nous eusmes son accointance. Et voicy comme il faisoit : il mettoit argent fin auec argent vif, & puis il prenoit du soulfre & de l'huille d'olyfues, & fondoit tout ensemble sur le feu, & le soulfre se fondoit auecq' l'huylle, & puis les cuisoit (tout à petit feu) en vn pellican bien fort luthé de deux doigts, d'en haut tout vestu de luthé fort, & auec vn baston incorporions le tout ensemble. Et nostre matiere iamais ne se vouloit prendre, ne bien mesler. Et quand nous eusmes bien meslé tout par bien deux moys, nous le mismes en vne phiolle de verre luthee de bonne argille.

gille. Et puis le desefchismes, & le mismes, en cendres chaudes par long temps, & faisions feu, tout a l'entour de la phiolle, apres de la bouche. Et nous disions qu'en quinze iours (ou trois sepmaines) par la vertu du corps & du soulfre ils se conuertiroyent en argent. Et apres le temps de nostre decoction, il mettroit en la phiolle du plomb, selon qu'il luy sembloit, & fondoit tout à fort feu, & puis le tyroit & le faisoit affiner. Alors nous de uions trouuer nostre argent multiplié de la tierce partie. Et à celle œuure, ie y mis pour ma part dix marcz d'argent, & les autres en y auoyét mis trente deux marcz: Dequoy nous cuidions auoir bien cent trente marcz d'argent, ou plus. Et feismes tout affiner, & des trente deux, marcz, que les autres y auoyent mis, n'en trouuerent que douze marcs. Et moy de mes

mes dix marcs ie n'en eu que quatre.
Et ainsi(comme desperez & doulans)
laissasmes tout. Et moy, qui cuidoye
auoir tout le secret, ie perdy en tout
(pour auoir l'accointance dudit confesseur, que d'argent, que ie y auois
mis, que en autres choses) bien quatre cens escuz. Et ainsi ie delaissay
tout bien deux mois, que n'en vouloye ouyr parler, car tous mes parens
me blasmoyent & tourmẽtoyent tant
que ie ne pouuois boire ne manger,
& ie deuins si maigre & si desfiguré
que tout le monde cuydoit que ie
fusse empoisonné. Et brief ie fuz
encores tant animé & enflambé de
besoigner plus que deuant mille fois,
car ie doulois mon temps, qui se passoit. Et i'auois plus de cinquãte huict
ans. Helas ie ne besongnois pas en
droicte voye ne matiere, car (comme
dict Geber) de quelconques corps

imparfaictz, comme plomb, estaing, fer, cuyure à le mesler auec les corps parfaictz simplement par nature, ilz ne s'en fōt pas plustost parfaictz. Car les corps parfaictz par nature ont seulement simple forme parfaicte pour leur degré & nature,& nature y a seu lement besoigné quant au premier degré de perfection, & ainsi ilz sont comme morts,& ne peuuent rien bailler de leur perfection aux corps imparfaictz pour deux causes : Premierement. Car ils demeurent eux mesmes imparfaictz, partant qu'ilz n'ont que celle seule perfection, que leur est necessaire & requise.

Secondement, parce qu'ilz ne peuuent mesler ensemble les principes d'eux, comme il est escript au xiij. dit geste de Pandecta,& au liure de Calib, & au liure de Geber, & en l'œuure naturelle, & en Maistre Dastin,

& en Arnault de Ville-neufue,toutes ses raisons y sont clairement mises. Mais, comme il est escrit au miroüer d'Alchymie, & aussi en l'addresse des errans, que composa Platon : Et en l'epitre de Euural, & aussi au grãd Rosaire desiré,& par Euclides en son brief traicté, & aussi en tous les liures veritables disans ainsi : les corps vulgaires, que nature seulement en la minere a acheuez, ils sont morts, & ne peuuent parfaire les imparfaicts, mais si par art nous les prenions, & les parfaisions sept ou dix ou douze fois, d'autant tindroyent-ils à infinis. Car alors sont ils penetrans,entrans, tingens & plusque par faicts, & vifs, au regard des vulgaires. Et par ce dict Rasis & Aristote en sa lumiere des lumieres, & Aulphanes en son Pandecte, & Daniel au cinquiesme chapitre de son

retraicte, que nostre or complect, est plus que vif: Et que nostre or n'est pas or vulgaire, ne aussi nostre argent blanc, qui est tout vne chose n'est pas argent vulgaire, car ils sont vifs, & les autres sont morts, n'ont nulle force. Et aussi comme l'on peut apperceuoir au liure Doré du code de toute verité, & en plusieurs autres. Et par ainsi nous en auons veu & cogneu plusieurs & infinis, besoignans en ses amalgamations & multiplications au blanc, & au Rouge, auecque toutes les matieres, que vous sçauriez imaginer, & toutes peines, continuations & constances (que ie croy) qu'il est possible, mais iamais nous ne trouuions nostre or, ne nostre argent multiplié, ne du tiers, ne de moitié, ne de nulle partie. Et si auions veu tant de blanchissemens, & Rubifications, de receptes, de sophistications par tant des

des païs : tant en Rome, Nauarre, Escosse, Turquie, Grece, Alexandrie, Barbarie, Perse, Messine, en Rhodes, en France, en Espagne, en la terre saincte & ses enuirons, en toute l'Italie, en Allemaigne, & en Angleterre, & quasi circuyant tout le monde: Mais iamais nous ne trouuions, que gens besoignans de choses sophisticques & matieres herbales, animales, vegetables, & plantables, & pierres mineralles, sels, aluns, & eauës fortes, distillations & separations des elemens, & sublimations, calcinations, congelations d'argent vif par herbes, pierres, eauës, huyles, fumiers, & feu & vaisseaux tres-estranges : & iamais nous ne trouuions labourans sur matieres deuës. Nous en trouuions bien en ses païs qui sçauoyent bien la pierre, mais iamais n'en pouuions auoir leur accointance. Et par

ainsi ie despendy en ses choses, que cherchant que allant, que pour esprouuer, que pour autre chose bien dix mil trois cens escus, & vendy vne gardienne qui me valoit bien huict mille florins d'Allemaigne, tant que tous mes parens me deboutoyent, & fuz en moult grande pauureté, & si n'auoye plus guères d'argent. Aussi i'estois ia vieux de soixante deux ans & plus, & encores quelque matiere que i'eusse, peine, & souffreté & vergoigne, qu'il me failloit laisser mon païs, Me confiant tousiours en la misericorde de Dieu, qui iamais ne deffault à ceux qui ont bonne volonté & trauaillent, ie m'en allay en Rhodes, de peur d'estre cogneu, & la tousiours ie cerchois, si puisse nully trouuer, qui me peult conforter: Et vn iour trouuay vn comme, grand clerc & Religieux,

qu'vn

qu'on disoit, qu'il sçauoit la pierre, & m'en allay à luy, & par grandes peines ie eu son accointance, & me cousta beaucoup, & ie empruntay d'vn homme, qui cognoissoit les miens, bien huyt mil florins. Et voicy comment il besoignoit. Il prenoit or fin tresbien batu, & argent fin tresbien batu, & les mettoit ensemble auec quatre parties de Mercure sublimé, & tout mettoit en fians de cheual par bien vnze mois, & puis distilloit à tresfort feu, & venoit vne eauë, & au fond demouroit vne terre, que nous calcinasmes à grand feu, & la cuysions par elle en son vaisseau. Et l'eauë que nous en auiōs distillé, nous la distillions encores par bien six fois. Et toutes terres, qui demouroyent au fond, nous les assemblions auec la premiere, & ainsi nous distillasmes, tāt qu'il ne faisoit plus de ter-

re: Et quand nous eufmes affemblées toutes nos terres en vn vaiffeau, & toutes nos eaux en vn vrinal, nous remettions l'eau petit à petit deffus la terre, mais iamais pour peine, que nous y puiffions mettre, la terre ne vouloit prendre fon eauë. Mais toufiours l'eauë nageoit par deffus. Et luy laiffa bien fept mois, que nous ne vifmes point de coniunction ne alteration quelconque. Et puis nous feifmes plus grand feu, mais iamais nulle coniunctiõ ne fe y faifoit. Et par ainfi tout fut perdu. Et à cela ie y fuz bien trois ans, & y defpẽdy bien cinq cens efcuz. Celuy auoit des beaux liures, c'eft à fauoir: le grand Rofaire, & alors quant ie eu efté comme defefperé, ie m'en alloys lyre & eftudier Maiftre Arnault de Ville neufue, & le liure des parolles, que compofa Marie la propheteffe, & autres plufieurs,

ſieurs, & ie regardois & eſtudiois, & ie veys clairement, que tout ce que auoye faict, ne valoit rien. Et ſi eſtudioys bien par huyctans de long en ſes liures, qui eſtoient bons & beaux, & plains de bonnes raiſons philoſophales, euidentes & treſbonnes, & cogneu clairement, que toutes mes œuures du temps paſſé ne valoyent rien, & ie regarday le Code de toute verité qui dict tant bien; Nature ſe emende en ſa nature, & nature s'eſiouiſt de ſa nature. Et nature ſurmonte nature, & nature contient nature. Et le dict liure me inſtruict fort, & me deliura de mes ſophiſtications & ourages errans, & eſtudiay auant que beſoigner, & arguois & paſſois maintes nuicts ſans dormir. Car ie penſois en moy meſmes que par homme ie ny pouuois paruenir, partant que s'ils le ſçauoient, iamais ne le vou-

droyent dire, & s'ils ne le sçauoyent, dequoy me seruiroit-il les frequéter, & tant y despédre, & mettre de temps & ces biés, & moy desesperer? & ainsi le regarday là où plus les liures s'accordoyent. Alors ie pensois que cela estoit la verité. Car ils ne peuuent dire verité, que en vne chose. Et par ainsi ie trouuay la verité. Car où plus ils se accordent cela estoit la verité. Combien que l'vn le nomme en vne maniere, & l'autre en vne autre, toutesfois c'est tout vne substance en leurs paroles. Mais ie cogneu que la fauseté estoit en diuersitez : & non point en accordance, car si c'estoit verité, ils n'y mettroient qu'vne matiere, quelques noms & quelques figures qu'ils baillassent : Parquoy filz pour toy ay voulu prẽdre peine de faire ce liure lequel i'ay cõposé, à fin que ne te desesperes, & que tu ne soyes trõ-

pé,

pé,comme moy. Car le plus clair & beau exemple qui soit, c'est par ce qu'on voit aduenir à autruy, se gouuerner. Et en mon Dieu, ie croy que ceux qui ont escript parabolicquement & figuratiuemẽt leurs liures en parlans de cheueux,de vrine,de sang, de sperme, d'herbes, de vegetables, animales,de plantes,& de pierres mineraux, comme sont sels, aluns,cuperoses, atramens, vitriols, borrax, magnesie,& pierres quelcõques & eaües (ie croy di-je) que oncques il ne leur cousta gueres, ou qu'ils n'y ont prins gueres de peine, ou qu'ils sont trop cruels. Car (au nom de Dieu) moy, qui ay eu tant de peine & de labeur, i'en ay encore grand pitié & grande copassion des suruenans. Qui doncques par amour fraternelle croire me voudra, qu'il me croye, car c'est son prouffit, & à moy n'est que

peine. Et qui ne me voudra croire, ſe ne reſentira en ſes operations, & de luy meſmes ſe chaſtira, ſi par exemple d'autruy il ne ſe veut chaſtier. Ne vous chaille de faux Alchimiſtes, ne de ceux qui croyent en eux. Car tout ce que par aduanture vous pourrez trouuer en voz liures, c'eſt qu'ils vous deſuoyeront par leurs affermes & faux ſacremens, en diſant: quant ils ne ſçauent plus que dire, ie l'ay faict; il eſt ainſi. Et ie dis, que ſi tu ne les fuyes, iamais tu ne gouſteras rien de bien, car ce que les liures t'ottroyent d'vn coſté, ils te l'oſtent de l'autre par leurs affirmations & ſermens. Et (en mon Dieu) moy-meſmes, quand i'ay eu ceſte ſcience, auant que ie l'euſſe experimentee & mis en œuure, ie l'ay ſceuë par liures, bien deux ans auant que ie la feiſſe. Mais comme ie vous dis, quand par aucune aduenture ve-
noyent

noient à moy ces trompeurs larrons pendables, & deteſtables par leurs grands ſermens, ils me deſuoyoyent de la bonne opinion, là où les liures m'auoyent mis. Et iuroyent aucuneſfois d'aucunes choſes, qui n'eſtoient pas vrayes, dequoy ie ſçauois bien le contraire : car ia en mes folies ie l'auois eſprouué. Et par ainſi ne pouuois ie iamais venir à affermer mon opinion, iuſques à ce que ie les laiſſay du tout, & m'adonnay à eſtudier touſiours de plus en plus ſur ceſte matiere. Car qui veut apprendre, doit frequenter les ſages, & non les trompeurs. Et les ſages, par leſquels l'on peut apprendre ſont les liures, poſé, qu'ils le monſtrent en eſtranges noms & paroles obſcures. Car ſachez que nul liure ne declaire en paroles vrayes ſinon par parabolle, comme figure. Mais l'homme y doibt aduiſer

uiser & reuiser souuent le possible de la sentence,&regarder les operations que nature addresse en ses ouurages. Parquoy ie concluz (& me croyez) laissez sophistications, & tous ceux qui y croyent, fuyez leurs sublimations, coniunctions, separations, congelations, preparations, disiunctions, connexions, & autres deceptions. Et se taysent ceux, qui affermét autre tainctuге que la nostre, non vraye, ne portant quelque prouffit. Et se taisent ceux, qui vont disant & sermonnant autre soulfre que le nostre, qui est caché dedans la magnesie, & qui veulent tirer autre argent vif que du seruiteur rouge, & autre eauë que la nostre, qui est permanente, qui nullement ne se conioinct que à sa nature, & ne moüille autre chose sinon chose qui soit la propre vnité de sa nature. Car il n'y a autre vinaigre que

le noſtre, ne autre regime que le noſtre,ne autres couleurs que les noſtres, ne autre ſublimation, que le noſtre, autre ſolution que la noſtre, autre congelatiõ que la noſtre, autre putrefactiõ que la noſtre.Laiſſez alũs, vitriols, ſels & tous attramens, borrax, eauës fortes quelconques, animaux,beſtes,&tout ce que d'eux peut ſortir,cheueux, ſang,vrines, ſpermes, chairs,œufs,pierres &tous mineraux. Laiſſez tous metaux ſeulets,car combien que d'eux ſoit l'entree, & que noſtre matiere par tous les dicts des Philoſophes doibt eſtre compoſee de vif argent, & vif argent n'eſt en autres choſes, que es metaux, comme il appert par Geber, par le grand Roſaire, par le Code de toute verité, par Ariſtote,par Platon, par Morien, par Haly, par Calyb, par Marie, par Auicenne,par Cõſtãtin,par Alexãdre,

par

par Bendegid, Esid, Serapion, par Maistre Arnault de Villeneufue, par Sarne qui feit le liure, qui est appellé Lilium, par Daniel, par Sainct Thomas en Breuiloque, par Albert en sa Tramite, par l'Abreuiation, de l'Escot, en l'epistre de Senecque, qu'il escript à Aros Roy d'Arabie, & de Hemus, par Morien, & par Euclides en son septantiesme chapitre des Retractations, & par le philosophe au 3. des Metheores, là où tout clair, sans nulle parabole, est dict, que les metaux ne sont autre chose, que argent vif, congelé par maniere de degré de decoction: toutesfois ne sont-ils pas, nostre pierre, tandis qu'ils demeurent en forme metallicque, car il est impossible, que vne matiere aye deux formes. Comment doncques voulez vous, qu'ils soyent la pierre, qui est vne forme digne, moyenne entre metal & Mercure,

cure, si premier icelle forme ne luy est ostee & corrompue ? Et pource disent Aristote & Democritus au liure de la Phisique au 3. chapitre des Metheores, facent grand chiere les Alchemistes, car ils ne muerent iamais la forme des metaux, s'il n'y à reduction faicte à sa premiere matiere. Et ainsi le disent tous les liures parlás de nature metallicque. Mais pour auoir entendement, que c'est à dire, que les muer & reduire en leur premier estre, vous debuez sçauoir, que la matiere est celle chose, dequoy est faicte vne forme, ou quelque chose, comme la premiere matiere de l'hóme est sperme d'hóme & de femme. Mais les ignorans, cuydant entendre ce mot de reduction à sa premiere matiere ainsi : c'est à sçauoir de la reduire, (comme ils disent) es quatre elemens. Car les quatre elemens sont

la premiere matiere des choſes crees, Ils diſent vray, que la premiere matiere ſont les quatre elemens. Mais c'eſt a dire, ils ſont la premiere matiere de la premiere matiere, c'eſt à ſçauoir, les elemens tous quatre, ſe ſont les choſes, dequoy ſont faits le ſouffre & le vif argent, leſquels ſont la premiere matiere des metaux. Raiſon pourquoy. Car les quatres elemēs ſont auſſi bons pour faire vn aſne & vn bœuf, comme pour faire les metaux, car il faut que premier les elemens ſe façēt par nature vif argent & ſoulfre, deuant que ſes elemens puiſſent eſtre dits la premiere matiere des metaux. Comme par exemple, quand vn homme eſt compoſé, il n'eſt pas compoſé des quatres elemens, qui ſont encores quatre elemens, mais deſia nature les a tranſmuez en la premiere matiere de l'homme.

Auſſi

Auſſi quãt nature a trãſmuez les quatres elemens en Mercure & ſoulfre, alors eſt la premiere matiere des metaux propre. Pourquoy? Car face nature apres tout, ce qu'elle vouldra ſur ceſte matiere, (c'eſt à ſçauoir Mercure & ſoulfre) ce ſera touſiours forme metallicque. Mais au parauant & durant ce qu'ils eſtoyent encores quatre elemens, & que ce n'eſtoit point encores argent vif ne ſoulfre, nature euſt bien peu faire de ces quatres elemens vn bœuf, vne herbe, ou vn homme, ou quelque autre choſe. Ainſi il appert clairement que les quatres elemens qu'ils veulent dire ne ſont point la premiere matiere des metaux, mais ſoulfre & vif argent ſont appellez la propre & vraye premiere matiere des metaux. Et ſi ce que ils diſent, eſtoyt vray il s'enſuyuroit, que les hommes, les metaux,

les herbes, les plantes & bestes brutes ce seroit tout vne chose, & ny auroit nulle difference. Car si cela estoit vray les metaux ne seroyent que quatres elemens, & ainsi tout seroit vne chose, qui seroit conceder vn grand inconuenient. Et par ainsi il appert clairement, que les quatres elemens demeurans ainsi, ne sont point la premiere matiere des metaux.

Item encores ie le veux prouuer ainsi. Car si cecy estoit vray, que les quatres elemens fussent la premiere matiere des metaux, il s'ensuiuroit, que des metaux se pourroient faire les hommes, car les hommes ne sont faitz que des quatre elemens. Et par ainsi il s'ensuiuroit, que d'vne chose se pourroit faire chascune chose, & l'vn semblable n'engendreroit point son semblable non plus que le metal: car tout ne seroit que les quatres elemens

mens. Et(comme vous sçauez) toutes choses se font des quatres elemens, Ainsi il ne faudroit point de generation, ne de semence propre, & ny auroit nulle difference, quant tout seroit faict des quatre elemens, & tout seroit vne substance. Exemple le sperme d'homme à part & celuy de la femme à part ce ne sont poinct là premiere matiere de l'enfant, par ce que nature en peut bien faire autre chose durant quilz sont ainsi à part: comme les conuertir en matiere vermineuse. Mais quant vne fois ils sont conioints, & vniz ensemble en leurs vertus, si que l'vn a en soy la vertu de l'autre, & l'autre pareillement la sienne, adoncques nature ne peut faire autre chose, que icelle forme de l'enfant. Car c'est la fin d'icelle matiere, & n'a autre fin adoncques ceste spermati-

que vnion s'appelle premiere matie-
re. Car apres que ceste matiere est fai
cte, nature besoignant sur icelle ne
faict que la forme d'vn enfant. Et na-
ture ne peut donner autre forme à la
matiere sur laquelle elle besoigne,
que la chose, à laquelle icelle matiere
est inclinee & disposee: & toute sa
fin. Et ainsi doncques ceste sper-
matique vnion faicte, nature besoi-
gnant ne luy peult donner autre
forme que l'humaine. Et ceste ma-
tiere n'est disposée, & n'a puissan-
ce de receuoir autre forme que ce-
ste la.

Exemple gros pour les ignorans.
Quant vn homme veut aller à quel-
que chemin, & il est en vn carrefour,
il n'est point encores au propre che-
min du lieu, où il veult aller plustost
qu'en vn autre. Mais quand vne-
fois il est au sentiers qui se addresse au

chemin, face apres ce qu'il vouldra, continuant tousiours le droict chemin, il viendra là. Ainsi il appert clairement, que chascune chose à sa propre voye, & sa propre matiere dequoy elle se faict & non pas que chascune chose se face de chascune matiere.

Item si cecy estoit vray, il ne faudroit ia ne ciel, ne clarté, car les quatres elemẽs iamais ne mueroyent leur nature, & tout le seroit tousiours vne chose qui est vne chose erronnee.

Item il appert clairement apres par experience que chascune chose à sa chose semblable, dequoy elle se fait naturellement, & ne s'en peut faire autre chose. Comme pour faire vn cheual, il fault nature cheualline muee en sperme, vny de deux matieres contraires: toutes foys de vn genre cheuallin. Et pour faire

vn homme nature ne prent point nature cheualline principallement. Car chacune chose a sa principale semence, dequoy elle se faict, & se multiplie d'elle mesmes, & non pas autrement.

Item cecy appert. Car en la creation de l'homme Dieu feist l'homme & puis la femme, & leur dist, faictes de vos substances semblables à vous. Puis dist des autres, qu'il auoit faictes: Apporte chascun son fruict, & elle se multiplie, & face son semblable. Car si d'vne chose eust peu tout estre faict, Dieu n'eust pas tant faict de choses. Mais il en a faict de chascune sorte, à fin que chascun feist son semblable. Item mesmes Dieu en la Bible ne dist-il pas à Noe deuant le deluge, faits vne Arche longue & large, & y mets de chascun animal vne paire, a sçauoir masle & femelle, à fin

que

que apres nostre ire passee chascun multiplie selon son genre, & non autrement. Ainsi doncques tu voys clairement, que chascune chose requiert son semblable, pour estre faicte & engendrée. Car ainsi a crée Dieu les racines des creatures diuerses, à fin que chascune multipliast sa substance.

Item ie te veux prouuer mon propos par les auctoritez des philosophes. Car l'Escot dit clairement, que argent vif coagulé, & argent vif surphureux, ce sont la premiere matiere des metaux.

Item en la turbe, vn appellé Noscus, (lequel fut Roy d'Albanie) dit ainsi, Saches que d'hôme ne vient que hôme, de volatil que volatil, ne de beste brute que beste brute, & que nature ne s'amende que en sa nature, & non point en autre. Pareillement dit Maistre Iean de Mehung en son

testament : Chascun arbre porte son fruict vn poyrier poyres, vn mygranier mygraines, & ainsi le metal faict & multiplie le metal & non autre chose.

Item Geber dit en sa Summe(lequel Geber parle deuëment en aucuns lieux, combien que tout son liure soit sophistique & erronneux)nous auons tout experimenté & par raisons spectables, mais nous n'auons, ne sçaurions trouuer chose demeurante, ne stante ne permanente, que la seule humidité visqueuse, laquelle est la racine de tous metaux. Car toutes les autres humiditez par le feu legierement s'en vont,& euaporent, & se separent, l'vn element de l'autre comme l'eaue par le feu, l'vne partie s'en ira en fumee, l'autre en eaue & l'autre en terre demeurant au fõd du vaisseau.Et ainsi se separent les elemẽs de

toutes choſes, car ils ne ſont pas bien vniz en homogeneation. Et quelque petit feu que vous faciez, quelque choſe que vous y mettiés ſe conſumera & ſe ſeparera de ſa naturelle cópoſition. Mais la humidité viſqueuſe (c'eſt à ſçauoir Mercure) iamais ne s'y conſume, ne ſe ſepare de ſa terre, ne de ſon autre element. Car où tout demeure, ou tout s'en va, & choſe quel le qu'elle ſoit, ne s'y diminue du pois. Et ainſi par ces mots expres conclud Geber, q̃ pour ceſte digne pierre, ne faut quelle ſeule ſubſtãce de Mercure, par art tresbien mondifiee, penetrante, tingente, ſtante à la bataille du feu, ne ſe permettant en parties diuerſes ſeparer, ains touſiours ſe tenant en ſa ſeule eſſence de mercurioſité. Adoncques (dit il) c'eſt choſe ſe conioignant au profond radical des metaux, & corrompent leur forme

impar

imparfaicte, & leur introduisant vne
autre forme selon la vertu de l'elixir,
ou medecine tingente selon sa couleur.

Item Aros, le grãd Roy (qui fut tres
grand clerc) dit nostre Medecine est
faicte de deux choses, estans d'vne es-
sence, c'est à sçauoir de la vnion Mer-
curialle, fixe & non fixe, spirituelle &
corporelle, froide & humide, chaude
& seiche, & d'autre chose ne se peut
faire, car l'engin de l'art ne introduit
rien de nouuel en nature en sa sa raci-
ne. Mais nature aydée par art deüe-
ment en l'enseignant, & l'art aydé
par nature en luy paracheuant ses de
sirs profons en toute intention de
bon ouurier.

Item Morien dit: Meslez & gettes
la medecine dessus les corps diminuez
de perfection. Et dict: que ce n'est
autre chose, que argent vif par art e-
xalté sur l'argent vif imparfaict. Et
ain

ainsi ilz, monstrent clairement que ce n'est autre chose que argent vif.

Item Maistre Arnault de Ville neuf ne dict. Toute ton intention soit à digerer & cuire la substance Mercurieuse, & selon sa dignité elle dignifiera les corps, qui ne sont autres choses, que substance Mercurieuse descuicte. Il se pourroit prouuer par infinies raisons, que le Mercure double est la seule matiere prochaine premiere des metaux, non pas les quatres elemens. Et ie l'ay voulu prouuer, pour faire taire vne multitude d'errans, qui (pour confermer leurs erreurs (afferment les quatres elemens estre la premiere matiere des metaux. Item l'on pourroit aussi arguer & opposer contre moy toute ma responce. Et bien (disent ils (nous reduisons les quatres elemens apres nostre art, en Mercure & en souffre,

qui

qui ſont la premiere matiere des metaux, & par ainſi ils auront mieux valu d'eſtre reduits à celle ſimplicité & ſubtilé des quatres elemens, que d'eſtre ſeulement reduits en leur premiere & prochaine matiere, c'eſt à ſçauoir en ſeule ſubſtance Mercurielle. Ie veux prouuer, que cecy eſt erronee & faux par pluſieurs raiſons euidentes, à fin que du tout ie leur clouë la bouche, & leur face faire fin à leur mauuaiſe intentiõ, & qu'on ne die pas que ie corrige les autres de ma volonté, mais par bonne raiſon. Ie te dis, que ſi cecy eſtoit vray, il ne faudroit point qu'il y euſt aucune nature. Pourquoy? car art feroit les ſpermes de toute choſes, & feroit hommes des elemens ſeulement ſans autre nature, & ſans alteration. Il feroit les principes des compoſitions, laquelle choſe eſt contre tout bon enten-

entendement. Car nature produict & a produict la matiere, dequoy apres l'art luy ayde. Il s'ensuiuroit dócques, que vn Medecin, par son art, ou par herbes feroit resusciter vn mort, ou vn homme qui seroit mourant, qu'il le gueriroit. Ce qu'est contre le dict d'Auicenne & de Rasis, là où ils disent ainsi. Medecine est seulement aydante à nature. Car si nature n'y est, elle ne peult auoir effect. Aussi vn laxatif mis en vn corps mort, ne lasche point, car il n'est point adressé par nature. Et comme dit Hipocrates en ses Aphorismes. Art presuppose vne chose par seule nature crée, & y faict lors ayde, & art ayde ceste nature, & nature l'art, ce que Hippocrates monstre clairement, Lequel Hippocrates es principes naturels, fut plus diuin que humain, & comme ange spirituel sans corps. Il appert

doncques que art en besoignant aye vne matiere, laquelle aye desia esté par nature, & non pas par art. Et si elle estoit par art, la nature n'y seroit requise, car ce seroit ia son ouurage, & elle ny mettroit rien de noueau. Ainsi appert-il clairement, que nature d'elle mesme fait les natures spermatiques, & les crée. Puis art besoignant par dessus, les conioint en suyuant la fin & l'intention de vertu spermatique naturelle, sur laquelle elle besoigne, & non autrement.

Item par autre raison ie le veux prouuer. Car quant ils seroyent reduits, s'il estoit possible en quatre elemens, ne faut il pas, que ces quatres elemens se reduisent apres encores vne fois en Mercure & soulfre (qui sont la premiere matiere des metaux) comme i'ay dit, & desia prouué? Ainsi il te faudroit premierement

red

reduire les corps en argent vif & en ſoulfre : & puis ceſt argent vif icy & ce ſoulfre en quatre elemens. Et puis encores ſes quatre elemẽs en ſoulfre & en argent vif, à celle fin que tu en puiſſes faire nature Metallicque, ce que ſeroit grande follie de le faire. Car puis que tout n'eſt qu'vne meſme choſe & vne ſubſtance, & qu'il n'acquiert poinct vne nouuelle nature ne matiere par ceſte reductiõ, ains qu'il n'y a touſiours ſeulemẽt ce, que y eſtoit de premier, dequoy luy ſeruent tant de reductions? Car autant de ſubſtance y auoit-il durant qu'ils eſtoyent en forme de ſperme de vif argent, & de ſoulfre, comme apres qu'il eſt reduict es quatres elemens, & ne acquiert rien de nouueau, ne en vertu, ne en pois, ne en quãtité, ne en qualité. Raiſon. Car il n'y a nulle matiere nouuellement conioincte, qui

la dignifiaſt, ne que entre eux ils ſe exauſent, mais touſiours n'eſt-ce que vne ſeule matiere menée çà & là, ſans point d'addition: & par ainſi elle vaut autant en forme de ſperme propre, comme en forme des quatres elemens. Mais ſi tu oppoſois de noſtre pierre, en diſant: que auſſi bien elle ne acquiert rien, ie te dis, que ſi faict. Car nous la reduiſons à fin, que en icelle reduction ſe face coniunction de nouuelle matiere d'vne meſme racine, & ſans ceſte reduction ne ſe peut faire: mais il y a addition de matiere. Ainſi de ces deux matieres, l'vne aide à l'autre pour faire vne matiere plus digne, qu'ils n'eſtoyent quant ils eſtoyẽt toutes ſeules à part, & ainſi il appert tout clairement que noſtre reduction eſt requiſe. Car par elle les matieres prennent nouuelle forme & vertu, & ſe y met matiere nou

nouuelle. Mais en telles reductions (comme ils disent) il ne s'y met point d'auantage nulle matiere nouuelle, pour quelque chose qu'ils facent, car ce n'est autre chose ce qu'ils font, que circuir vne matiere nue, de forme, sans rien innouer, ne exalter par nulle acquisition de matiere ne de forme. Et par ainsi il appert clairement, que leurs reductions ne sont que fantasies folles, & erronées. Item ie le veux prouuer par Maistre Guillaume le Parisien, vn tresgrand clerc, qui fust sage en ceste science, & en touche bien au propos, & dit ainsi. En la creation de l'enfant : il y a premierement commixtion de deux spermes differens en qualitez, l'vne froide & moite, & l'autre chaude & seiche, dedans le vaisseau maternel, & la chaleur de la mere, digerant & mixtionnant les vertus des deux

ſpernies,&augmentant leur vertu par ſanguine humidité, qui eſt de la ſubſtance, dequoy eſt le ſperme feminin, l'augmentant,engroſſiſſant &actiſant la vertu actiue du ſperme maſculin, & le nourriſt iuſques à ce que parfaictement ſoit faicte moyenne ſubſtance, tenant de la nature des deux totallement, ſans diminution ne ſuperfluité. Et(comme il dict)expreſſement nature creé les ſpermes, non pas par art. Car l'art ne ſçauroit. Mais apres l'art les mette au ventre maternel. Et (comme il dict)il y a bien art aydant à nature à les meſler comme ſe tenir chauldement, gueres ne ſe mouuoir, manger choſes bonnes & de legiere digeſtion. Mais art ne faict, que ayder à nature en beſoignes ia faictes par nature meſmes. Et depuis il dict ainſi ſemblablement en noſtre art. Art ne ſçauroit créer les ſpermes d'elle

d'elle seule. Mais quand nature les a crées, adoncques art auecques la vertu naturelle, qui est dedans les matieres spermaticques, ia crées, les conioinct comme ministre de nature, car il est clair, que art n'y met rien de forme ne de matiere, ne de vertu, mais seulement elle ayde de ce qui est, & n'est pas faict. Et toutefois y est elle auec nature, l'aide. Ainsi appert il clairement par ce notable & sage homme Maistre Guillaume (qui est le chef des escolles de Paris) que nature crée les matieres, & non pas art. Mais apres quand elles sont crées, art les faict estre & conioindre auecques la vertu naturelle, qui est la cause principale. Et art est la cause secõde de ceste chose. Et ainsi notez bien que art ne faict rien sans nature. Car assez pourra vn homme semer & labourer la terre, auant qu'il en recueille aucun bien, si

premier n'y a matiere que nature aye créé, c'est à sçauoir le grain de fromét. Et par ainsi l'art est aydée de nature, & nature de l'art. Et par-ce, il apert tresclairemét, qu'art ne sçauroit creer les spermes, ne les matieres des metaux, mais nature les crée, & puis art administre. Et par ce peux-tu veoir, que ne l'hôme, ne son art ne sçauroiét reduire les quatres elemens en forme spermaticque reductiue, alteratiue, ne attractiue, à ceste fin tendáte & disponente, à telle receuoir d'actió ne forme. Et si tu m'argue que les philosophes disent, qu'en nostre œuure il faut qu'il y ait les quatres elemés, ils entédent q̃ les deux spermes sont les quatres qualitez des quatres elemés, c'est à sçauoir, chaut & sec, en l'argent vif meur, qui est le sperme masculin: & froid & moite en l'argent vif crud & imparfait, quát à la fin qui sont terre & eaue

eauë dedãs le ſperme feminin : nõ pas que actuellement ſoiẽt quatre choſes elemẽtales ſeparées, cõme ſõt les quatres elemẽs que nous voyõs. Car il ne ſeroit plus matiere premiere des metaux, n'auſſi art humain ne les ſçauroit alterer, pour en faire les deux ſpermes metallicques qui ſont la premiere matiere des metaux. Cõme dit cecy expreſſemẽt & tout clair Calib philoſophe, qui fut Roy d'Albanie, en ceſte façon icy. Sachez qu'au cõmẽcemẽt de noſtre œuure, nous n'auõs à beſogner que de deux matieres ſeulemẽt, l'õ n'y voit que deux, l'on n'y touche q̃ deux, auſſi n'en entrẽt que deux, n'au commencement, ne au milieu, ne à la fin. Mais en ces deux les quatre qualitez y ſont virtuelles. Car au maieur ſperme cõme au plus digne les deux plus dignes elemens y ſont en qualité, qui ſont feu & air. Et à l'autre ſperme

qui est crud & imparfaict en sa nature sont les deux qualitez, & les deux autres elemens imparfaicts & moins dignes, qui sont eauë & terre. Et ainsi par ce Calib icy peux tu veoir clairement, qu'en cest art il n'y a que deux matieres spermaticques d'vne mesme racine, substance & essence, c'est à sçauoir de seule substance Mercurielle & visqueuse & seiche, qui ne ioignent à chose qui soit en ce monde, fors au corps. Item cela mesme dit tout clair Morien en son liure disant : Faictes le dur aquaticque à celle fin que l'eauë se conioigne à luy, & celez le feu dedans l'eauë froide, c'est à dire, cõioints le sperme masculin, qui n'est autre chose, que Mercure cuict & meur, qui tient en luy en digestiõ l'element du feu, que tu mesles dedans le sperme feminin, c'est l'eauë vifue. Et à ce propos dit Isudrius en la turbe. Meslez

lez

lez l'eauë auecques le feu,&adócques eſt-ce vne ſpermatique vnió,& eſt en puiſſance treſprochaine de receuoir &venir à la perfectió de la pierre treſnoble. Meſmes dedans le Code de toute verité dit vn philoſophe, nommé Atefimalef. Mets l'homme rouge, auec ſa femme blanche en vne chambre ronde circuis de feu d'eſcorce, auec vne chaleur continuelle, & les y laiſſez tant qu'y ſoit faicte conionction de l'homme en l'eauë philoſophale, mais non pas vulgaire, (c'eſt à dire)en eauë tenãte tout ce qui eſt requis à ſaperfectió,qui eſt alors la premiere matiere de la pierre,& non autrement, car elle a en ſoy la nature du fix qui la fixe, & la nature ſpirituelle & digne ſubſtãce de pierre treſnoble. Briefuement ſachez que tous les philoſophes(qui bien les entẽd)ſont tous concordans. Mais ceux qui ſont les

ignorans, & ne sont point es enfans de la science, les trouuent differens. Maintenant ie t'ay prouué & parlé de la premiere matiere des metaux, & ay dict que c'est Mercure & soulfre, à fin que nous procedons en nostre liure au proufit des auditeurs, & qu'ils ne passent pas sans sçauoir que c'est à dire Mercure & soulfre, & qu'elle chose c'est : & comment en la terre sont crées les metaux, & de leurs differences, par raisons necessaires, & par auctoritez de mes magistras les philosophes, desquels ie l'ay apris & sçeu par la volonté de Dieu mon createur.

S'EN



S'ENSVIT LA TIERCE PARTIE DE MON LIVRE,

ou ie veux parler des Principes & racines des metaux, & y mettre raisons euidentes & philosophales.

POVR auoir entendement de ceste matiere, il faut premierement sçauoir, que Dieu feit au commencement vne matiere confuse & inordonnée sans nul ordre, laquelle estoit pleine (par la volõté de Dieu) de plusieurs matieres. Et d'icelle il en tira les quatres elemens, desquels il en fist bestes & creatures diuerses, en les meslãt. Et aucunes creatures il a fait intellectiues, les autres sẽsitiues & vegeta-

tiues,&les autres minerales. Et les intellectiues sont creés de quatre elemens, mais le feu & l'air y ont plus de domination que les autres, encores le feu y est abaissé pource que l'air y est aussi bien seigneur en ceste chose là comme luy, cóme sont les bestes brutes, cheuaux, asnes, chiens, oyseaux, & toutes creatures sensitiues. Les autres sont crees desquatre elemés, qui s'appellent creatures vegetatiues lesquelles croissent, & s'alimentét & ont vie, mais ils n'ont point de sens, ne d'entendement, & ceux là sont composez de l'air, & de l'eau, qui ont domination. Mais desia l'air y est abaissé de sa dignité par l'eauë, & l'eauë par vne seule substance terrestre vaporeuse. Et ainsi sont apres les mineraux, lesquels sont crees de terre & d'eauë, mais la dignité de l'eauë est plus terreuse que aquaticque, & en ces mineraux

raux à diuerſes formes, & iamais ne ſe peuuent multiplier, ſinon en reduction à leur premiere matiere. Les autres creatures deuant dictes ont leurs ſemences, eſquelles eſt toute la vertu multiplicatiue, & toute la perfection finale de la choſe compoſee, & la matiere metallicque ſe fait de ſeul Mercure froid & moite crud. Mais comme ia vous ay dict, toutes choſes ont les quatre elemens. Auſſi dedans le Mercure qui eſt es veines de la terre, y a quatre elemens, c'eſt à ſçauoir chaud, & moite, froid & ſec. Mais les deux ont diminution, c'eſt à ſçauoir froid & moite, & le chaud & ſec ſont ſubiects, ainſi quand la chaleur du mouuement celeſte penetre tout à l'entour de la terre, dedans leſdites veines. La chaleur d'iceluy mouuement celeſte, qui eſt dedans leſdites veines de la terre y eſt tant petite qu'elle eſt impercep-
tible,

tible,& y eſt cõtinuée. Car poſé qu'il ſoit nuict,la chaleur naturelle ne laiſ-ſe pas d'y eſtre. Et icelle chaleur ne vient pas du ſoleil (cõme veulent dire aucuns fols) ains viẽt de la reflection de la ſphere du feu,qui circuit l'air,& auſſi du mouuemẽt cõtinuel des corps celeſtes, qui font chaleur continuelle tant lente, que à peine ſe peut ſeulement imaginer,ne entendre. Et encores ſi le ſoleil eſtoit cauſe de la chaleur minerale(comme dict Raymond Lulle & Ariſtote)encores ſeroit touſiours chaleur continuelle,car la terre eſt enuironnée par le ſoleil iour & nuit. Mais ceſte opinion(quoy que dit Raymond Lulle & Ariſtote)eſt fauſſe & erronnée. Car le ſoleil n'eſt ne chaud ne froid,mais ſon mouuement eſt naturellement chaud. Adoncques ceſte chaleur menée par le mouuemẽt des corps celeſtes, va continuellemẽt

es

es veines de la terre,nō pas qu'elle eſchauffe (comme cuident aucuns fols) qu'elle face(diſent-ils)la minechaude. Car ſi elle eſtoit chaude quelque petite chaleur actiue qu'il y euſt,elle ne mettroit point dix ans à cuire en perfection de ſoleil le Mercure, lequel y eſt plus de ſix cens ans,ainſi comme il eſt tout clair. Car la terre eſt froide & ſeiche, & les mineres ſont au centre de la terre. Et faudroit doncques auant que la chaleur paſſaſt aux mineres de la terre,ſi qu'elles euſſēt & ſentiſſent realement la chaleur du ſoleil, tant petites qu'elle fuſt, que nous, qui ſommes à l'air mouruſſions de chaleur, que nous auions pour paſſer l'eau & la terre, pour aller és lieux mineraux: car la froideur de l'eauë & l'eſpeſſeur de la terre la tueroyent ſi elle n'eſtoit forte. Et par ainſi nulle beſte, ne creature ne viuroit deſ-
ſus

ſus la terre, ſi ce (qu'ils diſent) eſtoit vray. Mais cecy ſe doit entendre naturellement, par ce qu'ils ſont compoſez de quatre elemens, c'eſt à ſçauoir:le Mercure,quand les elemens ſe mouuent & eſchauffent le Mercure, ceſte motion faict la naturelle chaleur. Et ainſi le feu, qui eſt dedans le Mercure, & l'air ſe meuuent & ſe eſleuent petit à petit. Car ils ſont plus dignes elemens, que n'eſt l'eauë & la terre du Mercure. Mais toutesfois l'humidité & la froideur domine. Et pource que la chaleur & ſeichereſſe ſont plus dignes elemens, ils veulent vaincre les autres, c'eſt à ſçauoir la froideur & humidité, qui domine au Mercure, pource que le naturel mouuement & chaleur cauſée des mouuemens des corps celeſtes meuuent auſſi les mouuemens du Mercure:c'eſt à dire,les qualitez. Et par lóg
tem ps

temps premier la ſechereſſe du Mercure vaint vn degré de ſon humidité, & ſe faict plomb. Et puis apres elle vaint encores vn autre degré, & ſe faict eſtaing, & puis la chaleur du Mercure commence à conſommer vn peu de l'humidité, & de la froideur, & ſe faict lune. Et puis la chaleur encores plus domine, & ſe faict Arain. Et puis fer & ſoleil parfaict. Et ainſi les deux qualitez deuant dictes qui ſouloyent eſtre ſuccombées par froideur & moiteur, maintenant conſomment & ſuccombent les autres, & la chaleur & ſechereſſe dominent. Et ces deux qualitez, qui au premier ſuccomboyent, c'eſt à ſçauoir chauld & moite, quand il commence à ſoy reueiller (c'eſt le ſoulfre) & la froideur & humidité du meſme Mercure (c'eſt Mercure) Ainſi le faut-il entendre : c'eſt à ſça-

uoir, que le soulfre n'est point vne chose, qui soit diuisée du vif argent ne separée. Mais est seulement celle chaleur & secheresse, qui ne domine point à la froideur & humidité du Mercure : lequel soulfre apres digeré domine les deux autres qualitez (c'est à dire) froideur & moiteur, & y imprime ses vertus. Et par ces diuers degrez & decoction se font les diuersites des metaux. Et à l'experience, regardes le plomb, il est volatilf par vn feu continué, car les deux qualitez (c'est à sçauoir le froid & le moite du Mercure) n'ont encores esté autres par le chauld & le sec. Et le chauld & le sec ne dominent en nulle maniere. Et s'ils dominoyent, ilz ne s'en iroyent point en aucune maniere de dessus le feu, plus fort du monde. Car le mercure ne s'en iroit pour feu, ains se resiouyroit dedans son

ſon ſemblable. Mais tous les autres metaux le fuyent, excepté le ſoleil. Car encores ſont froids & moites les vns plus que les autres, ſelon qu'ils tiennent moins encores de froideur & humidité. Adoncques ils fuyent leurs contraires,& ne les peuuen ſouffrir,& s'ent volent.Car chaſcune choſe fuyt ſon contraire, & ſe reſiouyſt de ſon ſemblable, ainſi il s'enſuit bien, que le ſoleil n'eſt que pur feu en Mercure. Car iamais pour gros feu, qu'il ſoit ne s'enfuyt-il, ou tous les autres ne le peuuent ſouffrir les vns plus,les autres moins,ſelõ que ils ſont plus prochains de la cõplexiõ du feu. Et ainſi peut-on entendre de la complexion des metaux & des mineres. Car ſoulfre n'eſt autre choſe, que pur feu,c'eſt à ſçauoir chaud & ſec cachez au Mercure, qui eſt par long tẽps en la minere par le naturel mou-

uement des corps celeſtes, ſe mene
auſſi ſur les autres (froid & moite du
Mercure) & les digere, ſelon les de-
grez des alterations en diuerſes for-
mes metallicques. Et la premiere eſt
plomb la moins chaude & moyte, la
ſeconde eſtaing, la troiſieſme argent,
la quatrieſme arain, le cinquieſme
fer, la ſixieſme ſoleil, lequel ſoleil eſt
à ſa perfection de nature metallic-
que, & eſt pur feu, digeré par le ſoul-
fre, eſtans dedans le Mercure. Et auſſi
tu peux voir clairement, que ſoulfre
n'eſt pas vne choſe à part hors de la
ſubſtance du Mercure, & que ce ne
ſoit pas ſoulfre vulgal. Car ſi ainſi
eſtoit, la matiere des metaux ne
ſeroit point d'vne nature homoge-
née, qui eſt contre le dire de tous
les Philoſophes. Mais les Philoſo-
phes ont appellé cecy ſoulfre, par
ce que ceſt és qualitez dominantes,
c'eſt

c'est vne chose inflammable, comme soulfre, chaulde & seiche comme soulfre. Et pour ceste similitude l'appelle on soulfre. Mais non pas que ce soit soulfre vulgal, comme aucuns fols cuydent. Ainsi tu peux veoir clairement que la forme metallicque n'est autrement crée par nature, que de pure substance Mercurielle, & non pas estrange. Et ledict Geber, dict clairement en sa Summe ainsi. Au profõd de la nature du Mercure est le soulfre, qui se fait par longue attente es veines de la minere de la terre. Item tout clair le disent Morien & Aros : Nostre soulfre n'est pas soulfre vulgal, mais est fixe, & ne volle point. Et est de la nature Mercuriale, & nõ d'autre chose. Et ainsi (disentils) faisons nous comme nature. Car nature n'a en la minere autre matiere pour besogner, que pure forme Mer-

curialle comme appert par raison au-
ctorité & experience. Et au dict
Mercure est le soulfre fixe, & in-
combustible qui parfaict nostre œu-
ure, sans ce qu'autre substance y
soit requise, que pure substance Mer-
curielle. Semblablement le disent
Calib, Bendegid, Iesid, & Marie tout
clair ainsi. Nature fait les metaux de
chaleur & secheresse surmontante la
froideur & moyteur du Mercure, en
l'alterant, non pas que autre essence
le parface: Ainsi appert-il clairement
par tous les philosophes qui seroient
longs à reciter: mais aucuns fols cui-
dent, que en la procreation des me-
taux, il y aduienne vne matiere sul-
phureuse. Et ainsi il appert clairemét
que dedans le Mercure (quand natu-
re besogne) est le soulfre enclos, mais
il n'y domine point, sinon par le
mouuement chaleureux, ou ledict
soul'

ſoulfre ſe altere, & les deux autres elemens du Mercure. Et nature par ce ſoulfre es vaines de la terre faict, ſelon le degré des alterations, diuerſes formes des metaux. Ainſi pareillement nous enſuyuons nature. Nous ne mettons rien d'eſtrange en noſtre matiere. Mais en noſtre argent vif eſt ſoulfre fixe, incombuſtible, Mercurieux, lequel toutesfois ne domine point encores, car l'humidité, & froideur du Mercure volatif domine encores. Mais par continuelle action de chaleur ſur ce noſtre vif argent perſeuerant, le fixe,& meſlé par tout le volatif domine,& vaint la froideur & humidité de Mercure. Et la chaleur & ſecheresse du fixe, qui ſont ſes qualitez cõmencé à dominer, & ſelon les degrez de ceſte alteration du Mercure par ſon ſoulfre ſe font diuerſes cou-

leurs metalliques ne plus ne moins, que nature faict es mineres. Car la premiere est, la noirceur Saturnelle, La seconde est blancheur Iouialle. La troisiesme est Lunaire. La quatriesme Araineuse, La cinquiesme Martialle. La sixiesme soldicque. Et la septiesme nous la menons vn degré par nostre art plus, que ne fait nature. Car nous le faisons vn degré en perfection metallicque plus parfaicte en rougeur sanguine & treshautaine. Et de ce qu'il est ainsi plus que parfaict, il parfaict les autres. Car s'il n'estoit parfaict sinon seulement au degré, que nature simple le parfaict, dequoy nous seruiroit la longueur de ce temps de neuf mois & demy, car nous prendriõs aussi bien ce corps la comme nature l'a crée. Mais comme par deuant ie vous ay monstré, il faut, que le corps masculin soit plus-

que parfaict par art ensuyuant nature. Et ainsi de son autre perfection il peut parfaire les autres imparfaicts, de son abondante & plantureuse radiation en pois, en couleur, en substance, en racines, en principes mineraux. Et pourtant qui seroit tant vanteux, de le cuyder parfaire tel, que nous le demandons, par autres choses estranges là où il n'y a point de commixtion en ses racines? Car comme dit la turbe, là où la verité est esleuée de toute fausseté, & par Aristeus (qui fut gouuerneur seize ans du monde vniuersel par son grand sçauoir & entendement, lequel estoit Grec, & fut assembleur des disciples de Pythagoras, lequel comme on lict és Chronicques de Salomon, fut le plus sage apres Hermes; qui oncques fut; & si lict-on, que iamais il ne mentoit, & par ce il

s'appelloit en aucuns liures d'Astrologie le Veridicque) trouue on, dans son liure) que nature ne s'amende que en sa nature, Comment doncques voulez vous emender nostre matiere, sinon en sa propre nature? regarde bien aussi Parmenides, comment il en parle. Car ie te dys (en mon Dieu) que ce fut celuy qui fust mon premier addresseur de mes erreurs. Ainsi doncques il appert, que nature metallicques ne s'amende que en sa nature metallique, & non en autre chose quelle qu'elle soit. Et par nostre art nous acheuerons en quelques mois, là où nature met milliers d'ans. Car premier la chaleur es mineres est nulle, partant que si elle y estoit il se feroit acoup: mais en nostre œuure nous auons chaleur double, c'est à sçauoir du soulfre & du feu, aydant l'vn à l'au

l'autre, non pas, comme dict Constantin & Empedoles, que le feu soit de la substance de la matiere, qui augmente l'œuure, car il s'ensuyuroit qu'elle perceroit de iour en iour plus, qui est vne chose plaine d'erreur. Mais seulement le feu est tout l'art, deqnoy se ayde nature, car nous n'y sçaurions faire autre chose. Et pource sachez que le feu fort ne les altere point l'vn l'autre. Et aussi feu fort les garde d'auoir mouuement l'vn auecques l'autre. Mais faictes feu vaporant, digerant continuel, non violent, subtil, enuironné, aëreux, cloz, incomburant, alterant. Et (en mon vray Dieu) ie t'ay dit toute la maniere du feu, & recapitule mes mots mot à mot, car le feu est tout, comme tu peux veoir par tous les dits du Code de verité. Item à ce propos regardez que dict

le grand

le grand Rosaire : Gardez que vous ne vueillez parfaire vostre solution auant le temps requis, car cest auancement est signe de priuation de conionction. Et pour ce dict-il : Soit fait vostre feu perseuerant & doux en degré de la nature, & amiable au corps digerant & secluant froideur. Item à propos dict aussi Marie la prophetesse : le feu fort garde de faire la conionction, le feu fort tainct le blanc en rouge de pauot champestre, & ainsi tu peux imaginer de toy-mesmes, comme moy-mesmes l'ay faict. Car ie l'ay mis en chaleur de fiens, & en rien ne valoit. Et en feu de charbon, sans nul moyen, & ma matiere se sublimoit, & ne se dissoluoit point. Mais en feu comme ie t'ay dict vaporeux, digerant, continuel, non pas violent, subtil enuironné, aëreux, clair & enclos,

enclos, incomburant, alterant, & penetrant & vif. Et si tu es homme (tel que tu doibs estre vn vray estudiant) tu entendras par ces parolles ce que doibt estre. Et mesmes regardes, que dict la Turbe sans aucune enuie, l'experience artificielle le te monstre quel il sera. Regardez aussi comme dict la Lumiere d'Aristote: Mercure se doibt cuyre en triple vaisseau, & c'est pour euaporer & conuertir l'actiueté de la secheresse du feu en l'humidité vapoureuse de l'air circuyant la matiere. Regardez à ce propos ce que Geber & Senecque afferme: Le feu ne digere point nostre matiere, mais sa chaleur alterant & bonne, qui est estimée seiche par l'air, qui est le moyen là où le feu se ait à mouuoir & à moytir. Mais de cecy n'en ay ie rien voulu parler. Car c'est le feu qui le parfaict,

faict, ou qui le destruict. Et comme dict Aros & Calib : En tout nostre ouurage nostre Mercure & le feu te suffisent au milieu & à la fin. Mais au commencement n'est-il pas ainsi, car ce n'est pas nostre Mercure. Lequal est bon à entendre.

Item Morien dict, Sachez que nostre Leton est rouge, mais nous n'en auons nul proffit iusques à ce que il soit blanc. Et sachez que l'eaue tiede penetre & blanchisse comme elle est, & que le feu humide & vaporeux faict le tout. Item regardez ce que disent Bendegid, Maistre Iehan de Mehung, & Haly. Aussi entre vous, qui toutes nuits & iours cerchez & despendez voz pecunes, & consommez vos biens, & perdez vostre temps, & rompez voz entendemens, & estudiez en tant de subtilitez de liures, ie vous certi-

fie

fie & faits à ſçauoir en charité, & pitie, comme feroit le pere à ſon enfant vnique. Que blanchiſſez le Leton rouge par l'eaue blanche eſtouffée & tiede Et rompez tant de liure ſophiſticques, & tant de regimes, & tant de ſubtilitez, & me croyez. Car autrement ce n'eſt que rompement de ceruelle, & tous viennent à ce que ie te dys. Et ainſi peux tu voir clairement, que ceſte parolle eſt vne des meilleures parolles, qui oncques fut dicte. Regardez que dit le Code de toute verité: Blanchiſſez le rouge, & apres rougiſſez le blanc. Car c'eſt tout l'art, le commencement & la fin. Et moy ie te dis, que ſi tu ne noirciz, tu ne peux blanchir, car noirceur eſt le commencement de blancheur, & la fin de noirceur eſt ſigne de putrefaction & alteration, & que le corps eſt penettré & mortifié. Et à mon

mon propos dict Morien le ſage philoſophe Romain : s'il n'eſt pourry, & noircy, il ne ſe diſſouldra point. Et s'il ne ſe diſſoult ſont eüe ne le pourra par tout penetrer ne blanchir. Et ainſi il n'y aura point de coniondion & mixtion, ne par conſequent de vnion : car il faut mixtion auant que y aye vnion,& faut alteration, auant que mixtion. Et faut compoſition auant alteration. Et ainſi par ces degrez noſtre matiere eſt faite à l'exemple de nature,en tout & par tout,ſans y rien adiouſter ne diminuer: comme tu peux voir par mes dicts. Mais pour ce que aucun pourroyent parler & demander du poix de noſtre matiere, auſſi comment nature prend ce poix,ie leur reſponds, que és lieux de la minere il n'y a nul poix, comme ie vous dis. Car poix eſt quãd il y a deux choſes. Mais quand il n'y a que vne

chose & vne substãce, il n'y a poinct de regard au poix. Mais le poix est, quant au regard du soulfre, qui est au Mercure. Car, (comme ie t'ay dict) l'elemẽt du feu, qui ne domine point au Mercure crud, est celuy qui digere la matiere. Et pource qui est bon philosophe sçait bien combien l'elemẽt du feu est plus subtil que les autres, & combien il peut vaincre en chascune compositiõ de tous autres elemens, Et ainsi le poix est en la composition premiere elementale du Mercure, & riẽ autre chose. Il faut doncques que premierement la composition ou cõionction se face, puis alteration, puis mixtion, puis l'vnion se fera. Et pour ce, celuy qui veut bien ressembler nature en tout, & par tout ses faictz, doibt proportionner son poix à celuy de nature & non autrement. Et à ce propos regardez que dict le

Code de toute verité : Que si vous faictes confectió sans pois il y viendra retardation, par laquelle tu seras descouragé si tu le fais.

ITEM à ce propos dict tresbien Abugazal qui fut Maistre de Platon en ceste science ; la puissance terrienne sur son resistant selon la resistence, differée, c'est l'action de l'argent en ceste matiere ; Lesquelles parolles sont motz dorez sur le fondement du pois, & autrefois les ayé bien epiloguées. Et qui ne sera clerc, ne les entendra pas tost. Mais si tu n'es clerc, fays le toy exposer par vn sage & discret. Moy mesmes ie les te exposeroye, mais i'ay voüé & promis à Dieu, à raison & aux philosophes, que iamais par moy en parolles claires & vulgaires ne seroit mis le pois, ne la matiere, ne les couleurs sinon en parolles parabolicques, lesquelles

vous

vous aurez tantost. Et ie te dis bien
que ceste parolle est toute vraye
sans aucune diminution, ne super-
fluité, en suiuant la coustume des
sages, doncques ie t'ay parlé en mon
liure des inuenteurs de ceste scien-
ce, & de ceux qui l'ont eüe. Et t'ay
dict & reuelé que moy mesme l'ay
eüe du commencement iusques à
la fin, & aussi des trompeurs, & de
mes despens, & peine. Et ie te dis,
que i'auoye bien 64. ans auant que ie
sceusse. Et si auois commencé depuis
que i'auois 18. ans. Mais si i'eusse eu
tous les liures, que i'ay eu depuis ie
n'eusse pas tant tardé, & ne tardois
que par defaut de liures. Et n'auois si-
non quelques receptes erronées, faus-
ses, & faux liures. Et si ne communic-
quoys & sermonnois, que auecques
gés faux, & larrõs, ignorans, maudictz
de Dieu & de toute la philosophie.

Mais apres que ie ſceu ceſte ſcience, i'ay bien eu l'accointance de quinze perſonnages qui la ſçauoient vrayement, mais entre les autres il y auoit vn Barbarin, lequel comme nous en parlions enſemble (& toutesfois ie le ſçauois ia deux ans au parauant, mais ie ne l'auois point faicte) ainſi que d'aduanture il m'eſchappa en nous diſputions de dire, que ie ne l'auoys poinct faicte, me vouloit depuis deſuoier & deſtourner: de ſorte que pour ceſte cauſe ie le laiſſay. Car ie la ſçauoye auſſi bien comme luy. Mais nous en diſputions comme freres. Et la plusgrande choſe dequoy nous parlions eſtoit de celer ceſte ſcience precieuſe. Et ainſi, comme ie vous dis, apres que ie l'ay ſceüe, i'ay eu l'accointance d'aſſez d'iceux qui la ſçauoient, paraüant encores que ie l'euſſe faicte. Et parlions clairement.

Mais

Mais (quant à la maniere du feu, les vns estoient diuers aux autres, combien que la fin fust tout vne chose. Ainsi comme le te dict la turbe, Que finant ne s'en vole deuant le poursuyuant, & q̃ le feu se face de mainte maniere, comme il veut estre faict, ainsi ie concludz maintenant & entendz moy. Nostre œuure est faicte d'vne racine, & de deux substances Mercurielles, prinses toutes crues, tyrées de la minere, nettes & pures, conionctes par feu d'amitié, comme la matiere le requiert, cuyttes continuellement iusques à ce que deux en facent vn & en cest vn icy, quant ilz son meslés le corps est faict esprit, & aussi l'esprit est faict corps. Adoncques vigorés ton feu iusques à ce que le corps fixe, taigne le corps non fixe en sa couleur & en sa nature. Car sachez, que quant il est bien meslé il en li

ſurmonte tout, & reduiſt à luy, à ſa vertu. Et ſachez que apres il tainct & vainct mille fois mille & deux cens fois mille, & qui la veu le croyt. Et auſſi ſe multiplie-il en vertu, & en quantité, comme le venerable & treſ-veritable Pythagoras, & ſindrius, & le Code de toute verité en parlēt treſeuidemmēt. Et ſachez que oncques en nulz liures ie ne trouuay la multiplicatiō, ſans en ceux cy: c'eſt à ſçauoir au grand Roſaire, en la Pandecte de Marie au Veridicque, au Teſtament de Pythagoras, en la benoiſte turbe, en Morien, en Auicenne en Bolzain, l'Abugazal qui fut frere de Bendegiſt, Ieſid, qui eſtoit de Conſtantinnoble cité. Es autres liures ſi elles y eſtoit iamais ne l'ay peu apprendre. Et ſi ay bien veu vn de la Marque d'Anconne, qui ſçauoit treſbien la pierre, mais la multiplication

il ne le sçauoit pas, & me poursuyuit bien par seize ans. Mais iamais par moy il ne l'a sceu. Car il auoit les liures comme moy. Ie t'ay parlé de toute la speculatiue, & t'ay informé des principes mineraux & raisons necessaires par lesquelles tu peux esleuer ton entendement à cognoistre les faulsetez d'auecques les verités, & estre informé & asseuré en ceste œuure. Maintenant ie te veulx mectre practiqualement la practique en obscures parolles, ainsi comme ie l'ay faicte quatrefois & composée. Et ie te dis bien, Quiconques aura mon liure il sera ou debura estre hors de toute angoises, & debura sçauoir la verité accomplie sans nulle diminution. Car (en mon Dieu) ie ne te sçaurois plus clairement parler, que ie t'ay parlé, si ie ne le te monstrois. Mais

raison ne le veut pas. Car toy mes-
mes, quãt tu le sçauras (ie te dis vray)
tu le celeras encores plus que moy,
& entre ce feras tu courroucé de ce,
que i'ay parlé si ouuertement.

Car c'est la volonté de
Dieu, ainsi comme
dict la turbe
par tout.

S'EN

S'ENSVYT LE QVATRIEME LIVRE, AVquel L'aucteur parlant de la praćtique la met vn peu paraboliquement,

OR TV dois sçauoir, que quand i'eu tāt estudié, que ie me senty vn peu clerc, ie commençay à cercher gens vrais de ceste science & non pas erreux. Car vn homme sçauant demande vn autre sçauant, non pas le contraire. Par conclusion chascun demande son semblable, en allant ie passay par la ville d'Appulée, qui est en Inde, & ouy dire qu'il y auoit là vn des grands clercs du

monde en toutes sciences, lequel auoit pendu vn loyeles disputations vn beau petit liure de tresfin or, les feuillets & la couuerture, & tout ledict liuret. Et cela estoit pendu à tous venans, qui en sçauroiét arguer. Alors moy allat par la ville & tousiours desirant de paruenir à choses d'honneur (mais sçachans que sans me mettre en auant & auoir courage, iamais ne peruiendrois à loz & honeur pour science que sceusse;) si est-ce que ie prins courage par l'enhortement d'vn homme vaillant, de sorte qu'estant en chemin me mis en train pour aller aux disputatiős, là où ie gaignay ledit liuret deuāt tout le monde pour bien disputer. Lequel me fut presenté par la faculté de Philosophie. Et tout le monde me commençoit à regarder tresfort. Alors ie m'en allay pensant par les champs, pource que

i'estois las d'estudier. Vne nuict aduint, que ie deuois estudier pour le landemain disputer, ie trouuay vne petite fontenelle belle & claire, toute enuironnée d'vne belle pierre. Et ceste pierre la estoit au dessus d'vn vieux creux de chaine, & tout à l'enuiron estoit bordée de muraille de peur que les vaches ou autres bestes brutes ne volatils ne s'y baignassent. Adoncques i'auois grand appetit de dormir, & m'assis au dessus de la dicte fontaine, & ie veis qu'elle se couuroit par dessus, & estoit fermée. Et il passa par la vn prebstre ancien & de vieil eage. Et ie luy demanday, pourquoy est ceste fontaine ainsi fermée dessus, & dessoubz, & de tous costés. Et il me fust gracieux & bon, & me commença tout ainsi à dire. Seigneur il est vray q̃ ceste fontaine est de terrible vertu

plus que nulle autre, qui soit au monde, & est seulement pour le Roy du païs, qu'elle cognoist biē, & luy elle. Car iamais ce Roy ne passe par icy, qu'elle ne le tire à soy, Et est auecques elle dedans icelle fonteine à se baigner 282. iours. Et elle resiunist tellement ledict Roy, qu'il n'y a homme qui le puisse vaincre. Et il y passe ainsi. Et ainsi ce Roy a faict clorre ladicte fontaine tout premier d'vne pierre blanche & rōde, comme vous voyés. Et la fōtaine y est si claire, que fin argēt & de celeste couleur. Apres, à fin qu'elle fust plus forte, & que les cheuaux n'y marchassent ne autres bestes brutes, il y esleua vn creux de chaisne trenché par le milieu, qui garde le soleil & l'ombre de luy. Apres (comme vous voyés) tout à l'entour est elle d'espesse muraille bien close. Car premier elle est enclose en vne

pier

pierre fine & claire, & puis en creux de chaisne. ET cela est parce que icelle fonteine est de si terrible nature, qu'elle penetreroit tout, si elle estoit enflambée & courroucée. Et s'elle s'enfuyoit, nous serions perduz. Adoncques ie luy demanday s'il y auoit veu le Roy. Et il me respondit q̃ ouy, & qu'il l'auoit veu entrer. Mais que depuis qu'il y est entré, & que sa garde l'a enfermé, iamais on ne le voit iusques à cẽt & trẽte iours. Alors il commence à appatoistre, & à resplandir. Et le portier qui le garde luy chaulfe son baing cõtinuellemẽt pour luy garder sa chaleur naturelle, laquelle est mucée & cachée dedans ceste eaüe claire, & eschauffe iour & nuict sans cesser. Adoncques ie luy demanday de quelle couleur le Roy estoit. Et il me respondit qu'il estoit vestu de drap d'or au premier, & puis

auoit

auoit vn pourpoint de velours noir & la chemise blanche comme neige, & la chair aussi sanguine cõme sang. Et ainsi ie luy demanday tousiours de ce roy. Apres luy demanday quant ce roy venoit à la fontaine, s'il amenoit grande compagnie de gens estranges & de menu peuple auecques luy. Et il me respondit amiablement en soy soubzriant : certainement ce Roy quant il se dispose pour venir, il ne amene nul q̃ luy, & laisse tous ses gens estranges. Et n'y approche nul que luy à ceste fontaine. Et nul n'y ose aller, sinon sa garde, qui est vn simple homme. Et le plus simple du monde en pourtoit estre gardé. Car il ne sert d'autre chose sinon de chauffer le baing. Mais il ne s'aproche point de la fontaine. Alors ie luy demanday s'il estoit amy d'elle, & elle amie de luy. Et il me respondit il s'entre-

ayment merueilleusement, la fontei-
ne l'attire à elle & non pas luy elle,
car elle luy est cóme mere. Et ie luy
demanday de quelle generation qu'e-
stoit ce Roy, & il me respondit. On
sait bien qu'il est faict de ceste fon-
teine là. Et ceste fonteine l'a faict tel
qu'il est sans autre chose. Et ie luy de
manday. Tient il guieres de gens? Et
il me respondit que six personnes,
qui sont en attente que s'il pouuoit
mourir vne fois ilz auroient le Roy-
aume aussi bien que luy. Et ainsi le
seruent & ministrent, car ilz attendét
tout leur bien de luy. Adoncques ie
luy demanday s'il estoit vieil. Et il me
respódit qu'il l'estoit plus que la fon-
teine, & plus meur que nulz de ses
gens qui sont soubz luy. Et ie luy dis.
Pourquoy est-ce donc, que ses six cõ-
paignós & subiectz ne le tuét, & ne le
mettét à mort, puis qu'ilz attédét tát
de

de biens de luy par sa mort, & ainsi puis qu'il est si vieil? Et adoncques il me respondit. Combien qu'il soit biẽ vieil, si n'y a il nul de ses gens ne subiectz, qui tãt endurast froid & chaud, cõme luy, ne pluye ne vent ne aucune peine. Et ie luy dis, au moins que ne le tuent ilz & le mectent à mort? Et il me respõdit, que tous six, ne toute la force ensemble ne chacũ à part soy, ne le sçauroient tuer. Et commẽt doncques auroient-ilz le Royaume, qu'il tient, puis qu'ilz ne le peuuent auoir iusques apres sa mort, & qu'ilz ne le peuuent tuer? Adoncques il me dist. Tous six sõt de la fonteine & en ont eu tous leurs biens aussi bien cõme luy. Et ainsi pour amour qu'ilz en sont, elle les prent & tyre a elle; & le tue, & le met à mort. Puis il est resuscité par elle mesmes. Et puis de la substãce de son Royaume, qui est en tres

menues parties, chascun en prent sa piece. Et chascun, pour petite piece qu'il en aye, il est aussi riche côme luy & l'vn comme l'autre. Et ie luy demanday combien faut il qu'ils attendent? Et il commença à soubzrire, & dire ainsi. Sachez que le Roy y entre tout seul, & nul estrangier ne nul de ses gens n'y entrent dedans la fontaine, côbien qu'elle les ayme bien, ils ny entrent point. Car ils ne l'ont encores point deseruy, mais toutesfois quâd le Roy y est entré premieremêt il se despouille sa robe de drap de fin or batu en fuille toute couuerte, & la baille à son premier homme, qui s'appelle Saturne. Adonc Saturne la prêt & la garde. 40. iours ou 42. au plus quant vne fois il l'a eue. Apres le Roy deuest son pourpoint de fin velours noir & le donne à son second homme, qui est Iupiter, & il luy le gar-

de vingt iours bons. Adoncques Iupiter par le commandement du Roy le baille à la Lune, qui est la tierce personne belle & resplendissante, & le garde 20. iours. Et ainsi le Roy est en sa pure chose blanche, comme neige, ou fine fleur, que sel fleury. Alors il deuest sa chemise blanche & fine, & la baille à Mars, lequel pareillement la garde 40. & aucunesfois 42 iours. Et apres cela Mars (par la volonté de Dieu) la baille au Soleil iaune, & non pas claire, q la garde 40. iours. Et apres viét le Soleil tresbeau & sanguin, qui la prend & bien tost. Et adoncques celuy la garde. Et ie luy dys, Et puis que deuient tout cecy? Adoncques la fontaine se ouure. Et puis ainsi comme elle leur a donné la chemise, la robe, & le pourpoint, elle à trestous (a vn coup) leur donne sa chair sanguine vermeille & tres

hautaine à manger. Et alors ont ilz
leur desir. Et ie luy dis. Attendent
ils iusques à ce temps la, ne peuuent
ilz auoir rien de bien iusque à la fin?
& il me dist, quant ils ont la chemi-
se s'ilz veulent quatre d'iceux en fe-
ront grand chere. Mais il n'auro-
yent que le demy Royaume. Et ain-
si pour vn petit d'auantaige, ils ay-
ment mieux attendre la fin, à celle
fin qu'ils soyent couronnez de la cou-
ronne de leur Seigneur. Et ie luy
dys n'y vient il iamais nul medecin
ny rien? Non dist il personne ne y
vient autre qu'vn gardien qui au
dessoubs faict chaleur continuelle,
enuironnée, & vaporeuse, sans au-
tre chose. Et ie luy dys, ce gardien la,
a il gueres de peine? Et il me res-
pōdit, il a plus de peine à la fin qu'au
commencement. Car la fontaine s'e-
flambe. Et ie luy dys, l'ont veue beau

ccoup des gens ? Et il me dist. Tout le monde la deuant ses yeux, mais ils n'y cognoissent rien. Et luy diz. Que font ils encores apres ? Et il me dist. S'ils veulent ilz peuuent encores eux six purger le Roy par troys iours en la fontaine, circuyant & continuant le lieu au contenu de la contenante contenue en luy baillant le premier iour son pourpoint le iour apres sa chemise, & le iour apres sa chair sanguine. Et ie luy diz, dequoy sert cecy ? Et il me dist, Dieu feit vn & dix, cent & mille, & deux cents mille. Et puis dix foys tout le multiplia. Et ie luy dys. Ie ne l'entends point. Et il me dist. Ie ne t'en di ray plus. Car ie suis ennuyé. Et alors ie vis qu'il fut ennuyé, & moy aussi auois appetit de dormir, pource que le iour precedét i'auoye estudié, & le conuoiay, Ce vieillart estoit si sage, que

que tout le ciel luy obeissoit, & tout
trembloit deuant luy. Adoncques ie
m'en reuins à la fontaine tout secre-
tement, & cōmençay à ouurir toutes
les fermures, qui estoyent biē iustes,
& commençay à regarder mon liure
que i'auoye gaigné. Et de la resplen-
deur de luy qui estoit tant fin, aussi
que i'auoye appetit de dormir, il
cheut en la fontaine deuant dite: Et
i'en fus tout courroucé, que ce fut
grand merueilles. Car ie le vouloye
garder pour louange de mon hon-
neur, que i'auoye gaigné. Adoncques
ie cōmençay à regarder dedans, & i'ē
perdis la veuë totalement. Et moy de
commencer à puyser ladicte fontai-
ne, & la puisay si bien & discretemēt,
qu'il n'y demeura, que la 10. partie
sienne, auecques les dix parties. Et
moy cuidant tout puiser, ils estoyent
fort tenans ensemble. Et en mettant

peine à faire cela, il y s'ensuiuint des gés promptement, & ie n'en peu plus ti-rer. Mais quant que ie m'en allasse i'a uois tresbien fermé toutes les ouuer-tures, à fin quilz ne vinssét point que i'eusse puisé la fontaine, ne aussi que ie l'eusse veuë ; & aussi quils ne me emblassent mon liure. Alors la cha-leur du baing qui estois à l'enuiron pour baigner le Roy s'eschauffoit, & allumoit. Et ie fuz en prison pour vn mesfaict 40. iours. Adoncques quant à la fin de quarante iours ie fuz hors de prison, ie vins regarder la fontai-ne, & ie veis nubles noires & obscu-res, lesquelles durerent par long téps, mais brief à la fin ie vis tout ce que mő cœur desiroit & n'y eu gueres de peine. Aussi n'auras tu pas si tu ne te desuoyes en ce mauuais chemin & erreux, faisant les choses nature re-quiert. Et ie te diz (en mon Dieu) que

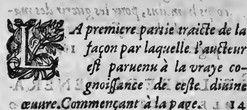
quiconques lira mon liure, s'il ne l'entend par luy, iamais par autres ne l'entendra, quoy qu'il en face. Car en ma parabolle tout y est, la practicque, les iours, les couleurs, le regime, la voye, la disposition, la continuation, tout au mieux q̃ i'ay peu faire, pour vostre digne reuerence, en pitié, en charité, & en compassiõ des pauures labourans, en ce precieux art. Ainsi est acheué mon liure par la grace de Dieu, le createur, qui donne à toutes gens de bonne volonté grace & puissence de l'entendre. Car (en mon Dieu) il n'y a guieres de difficulté pour l'entendre a qui a bon sens, sans y imaginer tant de fantasies, ne de subtilitez: Car tant de subtilitez (ie te le dys à toy) ne sont point de mon intention, des sages. Mais le plain chemin naturel comme ie t'ay desia dict, est declaire en ma speculatiue.

Parquoy (mes enfans) à qui ce liure paruiendra apres celuy à qui ie l'adresse, vueilles prier Dieu pour mon ame, car par mon liure ie prie assez veritablement pour vos corps, & pour vos biens, mais que vous le vueille croirez sans erreur, & fuyr les errans, & leur opinion, aussi leur compagnie. Car vous ne sçauriez penser le dommage, qui vous en peut aduenir, de la deniation totale.

***

S

TABLE DV PRESENT LIVRE TRAICTANT DE la vraye Philosophie naturelle des metaulx.



LE LIVRE DE VENERABLE DOCTEVR ALLEMAND messire Bernard Conte de la Marche Treuisane. à la page 170

Fin de la Table.